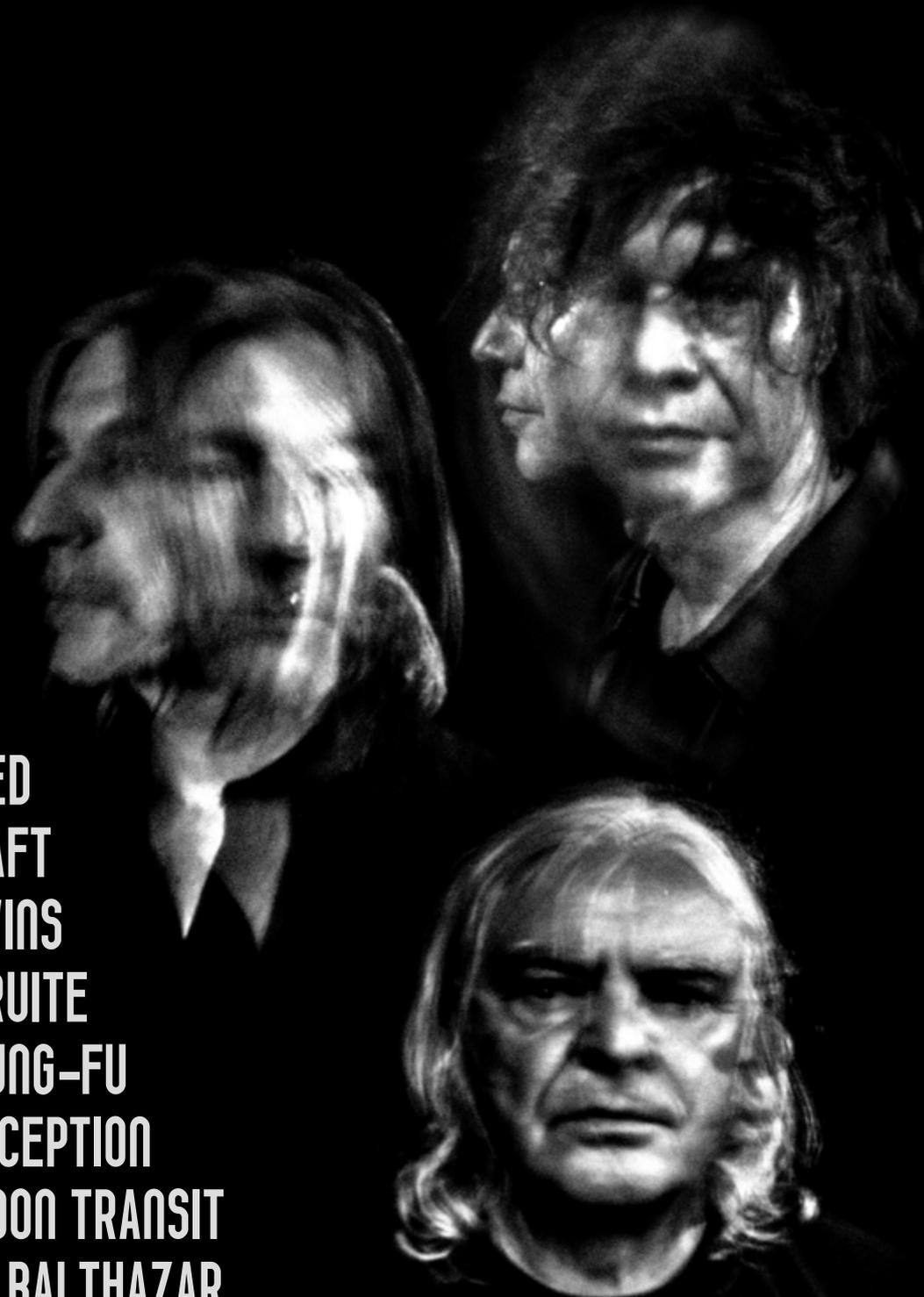


W-FENEEO

MAGAZINE



FIL
CAVE IN
HATEBREED
FIRST DRAFT
THE MELVINS
JOE LA TRUITE
BILBAO KUNG-FU
EDGAR DÉCEPTION
EARTH MOON TRANSIT
TROY VON BALTHAZAR

THE YOUNG GODS



0925

ÉDITO

On attaque la quatorzième année de la version «mag» du W-Fenec ! Oui, ça date de septembre 2012 ! Nicolas Sarkozy avait fait ses valises (avait-il gardé un peu de cash ?), Baumgartner n'avait pas encore sauté depuis la stratosphère et Lance Armstrong était encore l'un des plus grands vainqueurs du Tour de France ! Depuis, Nico a fait ses valises pour la taule, Felix est mort, Lance a tout perdu, mais revient dans le vélo pour donner des conseils (sic), et nous, on est toujours là !

Et comme chaque année, le début de «saison», on s'en fout un peu. Du changement ? Des trucs qui disparaissent ? Comme on ne planifie pas vraiment et qu'on fonctionne surtout au feeling, difficile de se projeter dans un futur lointain, on ne sait jamais à quoi ressemblera le mag d'après... Par exemple, on a décidé complètement à l'arrache de la fin du «top news», on est suffisamment dans l'infobésité pour ne pas rajouter des classements sur les news qu'on aurait ratées. Si en plus, c'est pour nous rappeler que telle ou telle personne est décédée, c'est pas top. À la place, on a calé un peu de «fun» avec un nouveau petit jeu (très con, forcément) sur l'actualité, on te file le début de l'info, à toi de retrouver la bonne fin. Comme pour le «Qui a dit ?», on ne te donne pas la réponse, elle est soit dans le mag (dans les interviews pour le «Qui a dit ?»), soit dans nos news ou sur le web pour le «NE[WTF]S» (titre en chantier, pour l'heure, on n'a pas mieux).

Faute de nouvelle rubrique inspirée, on aimerait aussi un peu de sang neuf dans l'équipe, non pas qu'on vieillisse (enfin, si, un peu), mais il nous faudrait un coup de main pour délivrer les news quotidiennes et un autre (l'autre main par exemple, mais ça peut aussi

être deux postes différents) pour faire vivre nos réseaux sociaux. Pour le salaire, c'est en nature (disques, places de concerts, bières offertes par le boss sur les festivals ou lors de rencontres de meutes), donc si la motivation n'est pas là, ne t'emmerde pas ! Sinon, tu nous trouves sur team@w-fenec.org !

La question de la semaine à la cyber-rédac, c'est est-ce qu'on continue avec la playlist Spotify, c'est un super outil totalement complémentaire à la lecture des articles, mais si c'est pour enrichir un mec qui place sa thune dans la destruction via l'A militaire, ça calme. À titre individuel, on s'est désabonné, mais l'appli est «pratique» donc pour ce numéro, elle est encore là. Pour autant, si le logo vert et noir disparaît, ne sois pas étonné, on essaye de trouver une meilleure solution, notre e-mail est juste au-dessus si t'as un plan efficace.

Du neuf avec des vieux, c'est un peu le thème de ce mag puisqu'en une, tu as vu les Young Gods ! Quelques années aux compteurs pour le trio qui est encore au top, voire même au-dessus tant leur dernier album est excellent et que la tournée qu'ils entament pourrait être leur meilleure ever ! Et aujourd'hui, j'ai écouté le nouvel album de Bush, groupe qui a bercé une partie de ma jeunesse (Sixteen stone est paru en 94), et les titres composés par Nihil au début des années 2000 mais réenregistrés ces derniers mois... Du vieux, du neuf, peu importe, tant que c'est bon !

■ Oli

Photo : JC Forestier

SOMMAIRE

006 THE YOUNG GODS

016 TREPONEM PAL

017 PAMPLEMOUSSE

022 LIVE : HATEBREED

032 KAMIZOL-K

037 BILBAO KUNG-FU

053 TROY VON BALTHAZAR

058 GABLÉ

061 FIL

068 EARTH MOON TRANSIT

074 LIVE : THE MELVINS

085 FIRST DRAFT

101 EDGAR DÉCEPTION

110 NOT SCIENTISTS

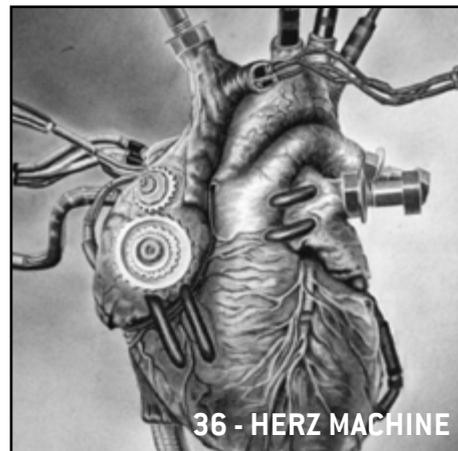
116 LIVE : CAVE IN

129 JOE LA TRUITE

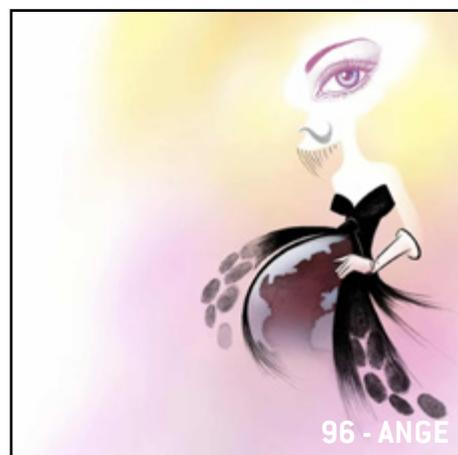
136 DISQUES OUBLIÉS

138 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

148 DANS L'OMBRE : THOMAS



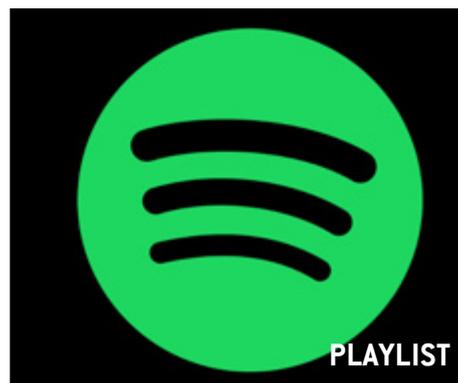
36 - HERZ MACHINE



96 - ANGE



100 - STONE FROM THE SKY



Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Oli, Ted, Eric, Pooly, Nolive, JC, Guillaume
Circus, Gab, Gui de Champi, Deux Fré, Julien...

Maquette couverture et mag : Oli

Toutes photos (sauf précisions) : DR

Photo couverture : Charlotte Walker

NE[WTF]S

Lors d'un concert de KoRn aux USA, un spectateur s'est fait virer parce que...

- A. il filmait le concert avec son téléphone
- B. il insultait Jonathan Davis
- C. il chantait faux
- D. il se branlait en toute décontraction

Agressée en plein concert par un gros connard, la chanteuse de Lulu Van Trapp a fini le show...

- A. avec une arcade ouverte
- B. en étant plâtrée
- C. assise dans un fauteuil roulant
- D. torse nu, la honte doit changer de camp

Suite à l'hernie discale de son chanteur, les Ultra Vomit ont du annuler plusieurs dates, ils se sont reposés et ont composé un nouveau titre, lequel ?

- A. Herninator : le soulèvement des machins
- B. Rambo bine (et c'est sympa)
- C. Les aventures du rachis d'Jacob
- D. Miction : Impossible (Sonde de b!te)

Lors du Riot Fest à Chicago, GWAR a décapité un mannequin qui ressemblait beaucoup à...

- A. Louis XVI
- B. Vladimir Poutine
- C. Charlie Kirk
- D. Elon Musk

QUI A DIT ?

J'ai toujours été heureux de jouer de la musique triste.

- A. Troy Von Balthazar
- B. The Young Gods
- C. Fil
- D. First Draft

Un fan japonais est égal à 100 000 fans Français.

- A. Joe La Truite
- B. Bilbao Kung-Fu
- C. Edgar Déception
- D. First Draft

Je dis ça en toute modestie, mais le côté «performance» est une des caractéristiques de nos concerts.

- A. First Draft
- B. The Young Gods
- C. Joe La Truite
- D. Bilbao Kung-Fu

Je pense que la poésie, c'est une manière de réagir et d'arriver à transcender cette espèce d'oppression.

- A. The Young Gods
- B. Fil
- C. Earth Moon Transit
- D. Troy Von Balthazar



THE YOUNG GODS

AUTEUR, COMPOSITEUR, CHANTEUR DES YOUNG GODS, FRANZ NOUS A ACCORDÉ UNE PARTIE D'UNE DE SES SOIRÉES DE LA MI SEPTEMBRE POUR REVENIR SUR LA CRÉATION D'APPEAR DISAPPEAR ET ÉVOQUER, ENTRE AUTRES, LA GROSSE TOURNÉE EUROPÉENNE QUE LE TRIO S'APPRÊTE À DÉBUTER.

Alors, est-ce que ce nouvel album ne serait pas votre meilleur album ?

Oh, alors ça, c'est pas à moi de te le dire, non ? J'en sais rien. Franchement, tous les derniers albums sont les meilleurs albums, en fait.

Oui, c'est ce que les groupes disent.

Quand tu fais un album, tu donnes le mieux que tu peux, puis ça correspond à toi au moment où tu le fais. Donc, tu ne peux faire que le meilleur album. C'est plutôt aux gens qui ont du recul qu'il faut demander ça, tu vois. J'ai l'impression qu'il te plaît bien...

Oui, oui, j'aime beaucoup. Par contre, au moment de l'enregistrement ou de la composition, est-ce qu'il y a quelque chose de plus qui se passe, on se dit que ce n'est pas comme les autres...

Difficile à dire. Franchement, comme je viens de te dire, tu donnes de toute façon le meilleur de toi, voilà. Je me répète un peu. Ça correspond à la période dans laquelle tu vis, donc forcément, c'est plus actuel, donc ça te tient beaucoup plus à cœur. Je ne veux pas dire qu'il y a des chansons qu'on a écrites dans le passé qui nous touchent encore, ça c'est sûr, mais...



Comment dire ? Oui, c'est notre meilleur album (sourire).

On te posera la question dans quelques années.

Voilà, exactement, tu me reposeras la question.

Je le trouve vraiment excellent. En fait, on retrouve tout ce qu'apportent les Young Gods d'habitude, avec un super équilibre. Est-ce que vous avez travaillé très longtemps sur les compositions ? Ou c'est venu naturellement ?

On a commencé pendant le COVID. Et puis, c'était juste des idées qu'on s'envoyait. Au début, on était assez protocolaires avec tout ça. Donc ça veut dire 2020, mais c'était vraiment que des bouts d'idées. En 2021, on a commencé à se voir pour travailler dessus. Et il est sorti en 2025, ça fait 4 ans, c'est quand même long, oui. Alors... Il y a eu un décès entre deux... le décès de ma femme, ça m'a coupé un peu la chique. En fait, je voulais tout chan-

ger, ça m'avait laissé sans voix, au sens propre comme au sens figuré. C'est-à-dire qu'il y avait des morceaux où j'avais fait déjà les vocaux, mais je voulais tous les changer. Il y en a qui étaient à moitié faits. Notre objectif, c'est toujours de faire des maquettes aussi bonnes qu'on peut pour après décider si on se lance à la production nous-mêmes ou si on demande une oreille externe, de l'aide à quelqu'un. Et là, on avait maquetté tout l'album, je dirais quasiment début 2024. C'était quasi fini en mars. Et puis, les gens avec qui on voulait bosser n'étaient pas dispo ou trop chers. Puis on s'est dit, on le fait un peu à l'ancienne, on se lance nous-mêmes, on y va en ayant confiance en ce qu'on a appris aussi avec les années. Et c'était prêt en septembre 2024. C'était enregistré, mixé, masterisé. On a attendu jusqu'en juin 2025 pour une histoire d'organisation car ça ne sert à rien de sortir un album dans certaines périodes, d'après les maisons de disques. Là, on laisse nos amis professionnels un peu déci-

der quand c'est bien, combien de temps ils ont besoin pour mettre le truc en place, travailler la chose, préparer la tournée, coordonner tout ça. C'est 3-4 ans quand même. Tu as le temps d'avoir un peu de recul quand tu fais ça comme ça. Mais voilà, que dire... Il y a des morceaux qui sont plus spontanés que d'autres, notamment «Blue me away» qui a été fait en dernier. Il y en a qui ont pris plus de temps comme «Mes yeux de tous». C'est un peu notre rythme. C'est toujours 3-4 ans, finalement. Entre deux, on a sorti aussi notre version d'In C de Terry Riley. Donc ça, ça nous a aussi un peu détournés. Pour moi, c'était quelque chose de bien parce que justement, c'était une pièce instrumentale. On a commencé à tourner en 2023. On l'a sorti en septembre 2022 et ça a commencé un petit peu à intéresser des clubs. C'est pas du Young Gods comme on l'attend, mais c'est quand même assez intéressant. On a fait des tournées plus petites et des collaborations, donc ça nous a aussi un petit peu pris du temps. On a donné la possibilité à cet album, In C, d'avoir une vie. Et puis pour moi, ça m'arrangeait parce que j'étais pas du tout dans le mood d'arriver à mettre de l'énergie pour finir *Appear disappear*.

Le son que vous avez fait vous-même est aussi excellent. Le seul truc qui me déçoit un peu, c'est l'artwork. C'est une création artisanale de Wapiko ou c'est quelque chose qui est généré par l'IA?

Non, c'est artisanal. Ce sont des plaques de verre qu'on a brisées nous-mêmes pour essayer de choper le logo du groupe et puis le logo des trois bonshommes à l'arrière. Et c'est vraiment un peu à l'ancienne, dans le sens où c'est nous qui avons pété la pierre ou fait les premières pochettes puis on s'est dit on fait la même chose avec celle-là. Après, l'artwork, j'aime beaucoup. Je trouve que c'est la finition. J'ai l'impression que ça aurait pu être un petit peu plus pensé par rapport à la qualité du carton ou d'un vernis ou un truc comme ça. Mais on a oublié comment on fait des vinyles. Mais, j'aime bien cette idée de verre pété parce que ça correspond un peu à comment est l'album en fait. Tu ne sais pas si c'est des impacts de balles, tu ne sais pas si elles vont vers les gens ou elles vont vers l'album. Tu ne sais pas trop et en même temps, il y a une espèce d'urgence. Moi, je l'aime bien l'artwork. J'aime bien surtout l'arrière, les trois bonshommes éclatés dans le verre. Je les trouve super.

Je croyais que c'était une IA qui l'avait généré.

Non, non, non.

J'ai une question en fait... l'IA pour assister à la création musicale, c'est une hérésie ou ça peut être une ouverture, un nouvel outil, quelque chose qu'il faudra peut-être travailler dans le futur ?

Écoute, nous, on a toujours été assez avant-gardistes, influencés. Le sampling, c'était déjà décrié à nos débuts. C'est un peu l'IA de l'époque, « Ce n'est pas de la musique. Ils ne font pas eux-mêmes les guitares, etc... » Maintenant, tout le monde s'en fout. Moins tu fais toi-même, plus le monde est content. C'est quand même une technologie du moment. Personnellement, pour l'instant, l'IA, ça ne m'intéresse pas. Moi, ce que j'aime, c'est le processus. J'adore passer du temps à trouver des manières de créer des sons. Comme je suis un peu un sound freak, tu peux dire que l'IA va me proposer plein de machins. J'ai du plaisir à être créatif, mais pas avec un prompt. Je préfère me faire surprendre par des choses que j'essaie de mettre en place moi-même, ou que je joue, ou que je sample, ou que j'essaie sur des outils, tout est bienvenue. Pour l'instant, l'IA, pour moi, au niveau purement créatif, ça m'enlève cette partie de plaisir du processus, de recherche. C'est un peu beaucoup sur un plateau. Après, si tu es à fond là-dedans, je pense que tu peux trouver tout à fait ton chemin pour trouver ça créatif. C'est une des raisons. L'autre raison, c'est aussi quelque part un peu de conscience écologique. L'IA, c'est tellement gourmand en ressources, en eau, pour refroidir ces hangars de serveurs qui sont là pour te traduire un truc où tu as la flemme de réfléchir deux secondes parce que tu sais toi-même le mot que tu cherches en anglais ou en allemand et tu n'as plus envie de sortir ton dictionnaire parce que ça t'emmerde. C'est tout ce côté de praticité, de confort, de commodité. Je ne veux pas être juge. En tout cas, en ce qui me concerne, je n'utilise pas. Enfin, attention, parce qu'en fait, on est tous en train d'utiliser sans même le vouloir. Les algorithmes sont partout, ils sont dans ton téléphone. C'est une espèce d'hégémonie. Maintenant, tu ouvres ton WhatsApp, tu dois faire gaffe de ne pas demander à l'IA quand tu cherches un contact. Moi, ça m'énerve, ça m'horripile. Je trouve qu'on est en train d'accepter ce truc... De toute façon, c'est qu'une histoire de pognon et c'est une histoire de pouvoir. Je suis plutôt dans une tendance à aller vers le moins que vers le plus. C'est perso.

Dans les nouveaux morceaux, il y en a un que j'adore encore plus que les autres, c'est «Shine that drone». J'en connais le sujet, mais qu'est-ce qui a déclenché son écriture ?

Qu'est-ce qui a déclenché son écriture ? C'est une expo que j'avais vue à Zurich dans la Kunsthalle, un gars qui simulait en installation des nuages de poussière. Je ne sais plus où ça se situait, mais c'était des gens qui dansaient sur la terre battue pour faire des nuages de poussière. Je trouvais ça très beau et je me suis dit que c'était très inspirant par rapport au fait que tu peux faire peu de choses pour brouiller les drones et si tu fais suffisamment de poussière tu vas pouvoir effacer ou rendre plus flou l'effet de surveillance. C'est un peu parti de là. Après, ça parle de surveillance en général. Oui, c'est effectivement une chanson anti-drone. À part ça, de nouveau, on peut faire des belles choses avec n'importe quel outil, mais quand ça devient de la surveillance et de la délégation pour essayer de se non-responsabiliser par rapport à la destruction qu'on est en train de mener en tant que pilote de drone, je trouve que ça doit pas exister. En tout cas, dans un but guerrier, un but de destruction, c'est ça le problème, c'est

que souvent on est confronté... En tout cas, ce qui me concerne, c'est que de nouveau, tout se développe par l'armement de pointe et ce sont des outils qu'on présente comme des progrès qui peuvent l'être pour sauver des vies... C'est toujours un peu un double tranchant ou un double but. Par exemple, l'usage qu'en font les indigènes amazoniens pour voir quand se rapprochent ceux qui abattent les arbres, ce sont des bonnes choses, des choses positives. Mais d'une manière générale, on commence à être saturé de surveillance, de caméras, de machins. Effectivement, c'est une chanson anti-drone.

Et de façon plus générale, il y a beaucoup de sujets politiques dans l'album et c'est difficile d'en faire des sujets poétiques.

Poétiquement correct, comme on pourrait dire. **Il y a des univers qu'on ne pourrait pas facilement mélanger et à chaque fois, t'arrives à écrire des textes très poétiques avec des vrais messages politiques.**

Si tu veux, je pense que la poésie, c'est une manière de réagir et d'arriver à transcender cette espèce d'oppression. Alors, tu prends «Shine that drone» ou «Mes yeux de tous», ça parle un peu du même sujet. Oui, je pense





que t'arrives plus à ouvrir les yeux des gens en suggérant des choses d'une manière imagée, d'une manière poétique, qu'en balançant des slogans ou en étant hyper frontal. La musique est frontale, on est d'accord, mais je pense que la manière de chanter et les textes font que finalement, j'ai l'impression qu'il y a des messages qui passent beaucoup mieux que si c'était juste du «je suis pas content», «c'est de la merde», etc. Tu vois ce que je veux dire ? Pour caricaturer. Moi, ça me touche beaucoup quand justement il y a un équilibre entre les sons, les rythmes, les images créées par les mots. J'ai l'impression que ça rentre plus facilement dans l'âme parce que ça rentre plus facilement en vibration, en résonance avec le cœur et l'âme des gens. C'est là qu'on peut être utile, de montrer qu'il y a des manières de réa-

gir, de partager des sentiments et des émotions qui vont plus dans des valeurs qui sont proches des droits humains, de l'amour... des choses assez bateau. C'est un peu ce qu'on essaie de faire ouvertement de nos jours. Moi, j'étais punk quand j'étais ado. Même si on critiquait les hippies et tout ça, c'était plutôt par réaction pour essayer de faire bouger les choses que sur le message fondamental. Dans le sens où je suis pour qu'on soit unis dans certains combats parce que je trouve qu'ils sont très importants de nos jours. Il ne faut pas baisser les bras. On a beaucoup de boulot, on a beaucoup de choses à défendre. Le titre de travail de l'album, c'était «anticapitaliste». J'ai beaucoup d'amis qui sont là et qui ne peuvent plus rien faire. Ils sont déjà prêts à accepter la fin du monde. Pourquoi peut-on



accepter la fin du monde ? On ne peut même pas accepter qu'on change de système ? Ou qu'on se pose la question d'un monde différent qui soit moins capitaliste ? On peut envisager la fin du monde, mais on ne peut pas envisager la fin d'un système ? Pourquoi est-ce qu'on en est à un point de défaitisme aussi énorme ? Je pense que c'est un album positif parce qu'il amène une énergie par rapport à ça. Quand tu écoutes cet album, tu te dis que ça te botte les fesses. Tu ne vas pas tomber dans le panneau de la victime ou de te déprimer parce que ce monde-là me dépasse et ne correspond plus à mes valeurs. Il y a de ça là-dedans. C'est sûr.

Ce message pourrait aussi passer par des clips. Pour l'instant, il y a juste une lyric vidéo qui est sympathique, mais ce n'est pas un vrai film.

J'en ai parlé à la maison de disques... Les clips, ça coûte presque le même budget qu'un album. Je n'arrive pas à convaincre les gens qui me disent que personne ne regarde des clips. Tu peux juste faire quoi avec un clip ? Les gens me répondent : « le mettre sur YouTube ». Je ne suis pas convaincu parce que je suis assez vieille école. Après, il faut trouver la bonne personne aussi parce qu'autant on maîtrise un peu notre son, mais au niveau des clips, on n'est pas là. On peut se référer à des réalisateurs de clips qui font du bon boulot, mais souvent, ce sont des choses qui coûtent assez cher.

Cet été, on ne vous a pas beaucoup vu en festival. Vous n'étiez pas disponibles ou les programmeurs ont raté un truc ?

Comme l'album est sorti en juin, c'était trop



court pour les programmeurs et maintenant, les festivals font leur programmation presque un an en avance.

On n'a pas besoin de savoir quel album sort. Le nom Young Gods doit suffire, non ?

Non. Après In C, les gens se posaient pas mal de questions. Qu'est-ce qu'ils vont nous faire ? On avait quelques offres, mais on s'est dit qu'il vallait mieux attendre pour faire la tournée et voir s'il y a d'autres festivals. On en a fait très peu. Il y a deux semaines, c'était le coup d'envoi. On espère plutôt faire ça pour l'année prochaine. Il faut du temps pour assimiler un album. Il y a beaucoup de choses qui sortent et beaucoup de groupes qui existent. On espère avoir des bonnes surprises à l'été 2026.

Vous allez partir dans quelques jours pour une tournée européenne. Il y a déjà pas mal de salles qui ont vendu tous leurs ticket. Il y aura un dispositif scénique particulier ? J'ai l'impression d'avoir vu des jeux de lumières sur quelques images de la première date en Suisse.

Oui, on a un nouveau light show. Avant, la tournée Data mirage était beaucoup avec des projections de textures, des projections vidéo. Là, on est revenu à quelque chose de plus basique. On a un magicien qui fait de la récup. Il a trouvé dans une benne des structures de néon qu'il a bricolées avec des LEDs. Il en a fait tout un truc. C'est super. C'est assez portable et pratique. La tournée va être avec ce light show.

Vous avez joué pratiquement tous vos nouveaux titres ? Sur la liste que j'ai vue, il n'y a que deux morceaux qui n'étaient pas joués.

«Tu en ami du temps» qu'on n'arrive pas encore à placer dans le set. Il y a aussi «Off the radar», ce sont deux morceaux qui n'entrent pas dans la dynamique du set pour l'instant. Je pense qu'on va les jouer en rappel. Là, on se voit les prochains jours pour voir ce qu'a donné le concert, pour l'analyser et voir s'il faut changer la setlist. Celle que tu as vue, c'était celle du festival. Au festival, tu joues un peu moins longtemps.

Comment le public a réagi à ces titres en live ? C'était bien, franchement. Ça s'est bien passé.

C'est un set assez énérvé, les gens découvrent beaucoup de choses en peu de temps. Tant que l'album commence à avoir fait son petit bout de chemin, je crois que ça va bien le faire. Ça va être super, franchement. Il y a une bonne vibe.

Vous n'avez pas joué «Skinflowers» ou «Envoyé» qui sont des morceaux qu'on pensait à jamais dans la setlist des Young Gods. C'était difficile de ne pas les préparer pour ce concert-là ?

On a essayé de mettre «Skinflowers». On s'est dit, gardons-le pour la fin. «Skinflowers», ça fait vraiment le tube que tout le monde aimerait entendre et qu'on joue à la fin. On l'a quand même fait à la fin. Il n'était pas écrit sur la setlist. Dans ce set-là, il paraissait hyper lent. Il prenait du poids. «Kissing the sun», par contre, on ne va pas le faire sur cette tournée. On l'a beaucoup joué depuis que Cesare a rejoint le groupe et avant aussi. «Tear up the red sky», on s'est aussi posé la question. C'est une possibilité. On va décidé de tout ça dans les trois semaines qui viennent. «Envoyé», on le garde pour l'année prochaine, on a vraiment envie de jouer tout l'album, mais comme il fait 45 minutes, ça remplit déjà pas mal le temps du set. Mais l'année prochaine, si on fait des festivals et si on tourne encore un peu en fin d'année, on va plutôt faire un répertoire qui couvrirait presque un ou deux morceaux par album. On a ça en tête, d'essayer de faire une espèce de best-of. Si on y arrive.

Parmi les nombreuses dates qui arrivent, il y en a une que vous attendez un peu plus ?

Non. Je trouve que chaque pays a un public différent. Là où on sait qu'on a plus de facilités, c'est le Portugal, plus que l'Espagne. L'Angleterre aussi. Paris, c'est toujours génial. Lyon aussi. L'Allemagne, ça marche un peu moins, mais là, on va faire trois dates, dont deux dans des endroits qu'on n'a pas fait depuis longtemps.

Et il y a le «Frannz club» à Berlin !

J'ai vu ! Ça va être très drôle. Il y a Prague aussi, ça marche toujours très bien. Là, on va jusqu'à Helsinki, Stockholm. On se réjouit aussi, parce que ce sont des villes où on n'a pas joué depuis bien longtemps. Helsinki, c'est peut-être la fin des années 80. On n'a joué qu'une fois. Stockholm, on l'a fait, mais il y a 10-15 ans, je pense. Peut-être qu'on l'a fait à Data mirage. Ça fait déjà au moins six ans.

Vous avez le temps de faire un peu de tourisme ? Ou ça va trop vite ? Soir après soir, il faut repartir ?

Non, on n'a pas le temps. Là, c'est une tournée marathon. On conduit, on est dans un tourbus, on part la nuit, on va à la prochaine date, et puis il y a beaucoup de dates qui s'enchaînent, donc c'est plutôt compact. D'un côté c'est fatigant, d'un autre côté des fois quand tu as des jours off, tu te décompresses, tout aussi fatigant... C'est vrai que là, c'est assez intense, j'espère que ça va pas être trop fatigant. C'est 6 semaines, après on pose le tourbus et puis on fait des dates les week-ends en Suisse, donc je pense qu'on va tenir le coup, ça devrait le faire. Si on arrive à Paris sur les rotules... Non, Paris c'est assez tôt, je crois, non ? Ça fait en octobre. Ouais, donc ça va, on sera encore frais !

Et pour les premières parties, ce sont des groupes choisis par les salles ou c'est vous qui avez fait une short list ?

Alors, on préfère que les salles proposent des choses, parce qu'on trouve toujours assez cool de promouvoir la scène locale, si les promoteurs ont un coup de cœur et qu'ils vous proposent des trucs, c'est cool. En général, on essaie de faire que ce soit pas des groupes trop compliqués au niveau du changement de plateau, parce qu'effectivement, par rapport à la fatigue, si c'est une petite scène, s'il faut commencer à tout bouger, les micros de la batterie et tout, là, on va pas tenir le coup, donc on propose plutôt des duos, des choses simples, mais ça peut arriver, selon la taille du plateau, qu'il y ait des groupes basse-batterie-guitare complets. Il y a quelques dates où on a proposé un artiste suisse qu'on aime bien, qui s'appelle Elie Zoé, et puis ça dépendait aussi de ses dispos, et puis les salles, comme à Bruxelles, au Botanique, c'est accepté, à Utrecht aussi, on n'impose pas, on propose. En général, on bosse un peu de concert avec les salles pour que tout le monde soit content, et puis on n'a pas envie d'être trop compliqué par rapport à ça. En général, ils nous proposent des choses, on écoute et on valide. Parfois, c'est pas vraiment notre truc, mais en fait, ça a l'air sympa, on n'est pas non plus des ayatollahs de la musique !

Et si vous deviez refaire une première partie, ce serait de qui ?

Je ferais bien une tournée avec Tool.

Ouais, moi aussi !

Tu sais, la dernière fois qu'on a joué au Hellfest, c'était génial, parce que c'était le dimanche soir, et nous, on était le dernier groupe dans la tente, La Valley, et puis on a plié le matos, bu un coup et il y avait Tool qui terminait sur la grande scène. C'était génial, c'était parfait, une super belle fin de festival, c'était, je pense, en 2019, et... Ouais, je trouve qu'à ce stade-là, des groupes aussi balèzes, que ce soit au niveau de la prod ou de leur public, je me dis que je ferais volontiers une tournée avec eux. S'ils nous embarquaient dans des stades ou n'importe où, ça pourrait être très fun.

Merci à Franz mais également à Jean-Philippe chez Martingale Music.

■ Oli

Photos : Charlotte Walker







TREPONEM PAL

WORLD CITIZENS

[At(h)ome]

Si tu as apprécié le retour de Treponem Pal avec *Screamers*, tu peux poursuivre le kiff avec *World citizens* tant les albums semblent être fabriqués dans le même moule ! Même l'artwork conserve l'idée d'une culture lointaine (le Mexique plutôt que le Japon) et honore l'ADN du groupe puisqu'il s'inspire évidemment d'*Excess & overdrive* (paru en 1993). Malgré les années (dans quelques mois le groupe fêtera ses 40 ans), la bande de Marco est toujours en pleine forme !

Du metal, de l'indus, du groove, un peu d'ambiance ragga, une putain d'énergie et de l'engagement, que demander de plus ? Dans un monde dominé par l'argent et le fanatisme, gangréné par la manipulation et l'égoïsme, dirigé par l'arrogance et les populistes, les combats ne manquent pas ! Treponem Pal varie les cibles et distille des scuds, n'épargnant personne, mais jouant sur les textures et les rythmes pour donner du relief à ses titres et éviter l'enfermement dans des attaques binaires ou le fond surpasse-rait la forme. À ce titre, «Mind control» au tempo assez mesuré préfère labourer le terrain avec une séquence répétitive qui laisse se développer un tas d'idées à l'arrière-plan pour créer une atmosphère singulière qui colle parfaitement au discours. On a bien sûr des titres bien plus frontaux («Back in the game», «We are one», «False leader»), d'autres avec de belles boucles électro («Humble like the lion»), des passages

obligés par le dub («Escape the pusherman», «A long road») ou par l'industriel («Halleluia») et quelques pièces qui devraient devenir des incontournables puisqu'ils amalgament tout ce qu'on aime («Holy dirty money»). D'autres plages sortent un peu plus du cadre comme le «Punk phenomena» blindé d'ornementations samplées ou «Fly off» qui fait la part belle aux effets de la guitare et aux breaks hallucinés.

Treponem Pal aurait pu se contenter d'envoyer les 12 titres de cet album et on aurait été ravi ! Mais non, comme chez le boucher, il leur en restait un peu donc ils nous l'ont ajouté... Enfin, c'est pas tout à fait un reste car en bonus, on bénéficie des 4 titres de l'EP *Life inside* sorti en janvier. Le titre éponyme aurait pu être le treizième à la table de *World citizens*, mais il a déboulé - en force - un plus tôt avec trois comparses qui renouent, là encore, avec les origines du groupe qui a sorti une cover sur chacun de ses albums des années 90'. Ici, le groupe se fait plaisir en TreponemPalisant un peu de *Suicide*, de *Taxi Girl* et de *Bauhaus*, trois compos écrites par d'autres entre 77 et 1980 qui ont certainement motivé un paquet d'ados à se lancer dans la musique. Les trois reprises sont géniales, j'ai un petit faible pour «Cherchez le garçon» qui tranche davantage avec le reste et démontre que les Parisiens sont décidément plein de ressources.

■ Oli



PAMPLEMOUSSE

PORCELAIN

(A Tant Rêver du Roi)

Il est important de respecter la saisonnalité des fruits et légumes. C'est bon pour la planète de ne pas bouffer des tomates ou des fraises en hiver, et c'est assez simple à suivre. Par exemple, en automne c'est raisin, en hiver c'est potiron, au printemps c'est cerise, et tous les deux ans, c'est Pamplemousse. Tous les deux ans car c'est à peu près à cette fréquence que nous pouvons profiter d'une nouvelle production du duo réunionnais : l'éponyme en 2017, High Strung en 2019, petite pause en 2021, mais Think of it en 2023, et ce tout nouveau 9 titres pour septembre 2025. Et à chaque nouvel album, son petit changement. Après le passage de trois à deux en 2021, le duo formé sur l'Île de la Réunion vient de changer d'hémisphère pour se poser en Lorraine. Un point de chute, on le comprend, plus facile pour imaginer des concerts et des tournées qui s'organisent bien mieux avec une carte routière qu'une carte de ciel. Mais il y a des choses qui ne changent pas : Pamplemousse est depuis le début sur le label palois A Tant Rêver du Roi ; et depuis 2019, ils continuent d'enregistrer au Black Box avec Peter Deimel (Chokebore, Shellac,...).

Et pour cette nouvelle livraison, on ne change pas non plus leur style, du bon noise rock qui aime varier les formats et le rythme. On retrouvera toujours des tracks bien nerveux, resserrés dans un temps court (aux alentours de 3 minutes), au

riff incisif, au chant parfois hurlé, parfois plus posé, mais qui envoie du bon noise rock entraînant («More beautiful than Madonna», «Bad penny»), voire un poil grunge («Every story has a end»). A contrario, quand Pamplemousse étire le temps, il ralentit le tempo et glisse vers un indie rock bien électrique («Smile the num», «Snowball»). Et quand le duo explose les codes, il termine cet LP avec les 8 minutes d'un «Brick head», qui s'étire pour laisser se perdre des riffs en attente d'un écho.

Pour ce quatrième LP, on retrouve donc avec plaisir la saveur de ce Pamplemousse qui, même s'il tente de nous surprendre sur quelques variations électriques, continue de nous régaler dans une certaine continuité, avec ce noise rock aussi agréable qu'inventif.

■ Eric



CORDIALEMENT, B-SIDES AND RARITIES

(Autoproduction)

Mettez dans le même local deux ex-Vanilla (emo 90's-00's parisien) qui jouent fantastiquement bien de la batterie et de la guitare, un noiseux de Bayonne qui tient la basse et assume son chant, vous laissez mijoter quelques répèts et obtenez ainsi Cordialement,, avec la virgule s'il vous plaît. Et un bon gros sens de l'humour car pour intituler son premier album B-sides and rarities, et faire une pochette à base d'assemblage de lettres issues de disques des Beastie Boys à Refused, en passant par dEUS ou Sloy, il ne faut pas se prendre trop au sérieux. L'humour n'a jamais fait un bon groupe, les bonnes chansons par contre, si, et ça tombe bien, il y en a plein parmi ces «b-sides». Depuis la fin de l'été, on peut même les écouter sur LP, après avoir préalablement bien fait tourner la page Bandcamp toute l'année, grâce à ce bon tuyau, une fois n'est pas coutume, signé non pas Gui de Champi mais Steph Rad Party. 8 titres de rock indé qui foutent la chair de poule, sous perfusion Washington DC et aux sonorités donc bien plus Dischordiennes que discordantes, versant parfois davantage vers le punk-rock («The dreambreakers»), la noise («End of story») ou faisant la part belle à la sensibilité et aux émotions («Time to let go»), sans oublier le tube «Huguette». En vous remerciant. Musicalement,

■ Guillaume Circus



PADDANG

LOST IN LIZARDLAND

(Stolen Body Records)

Prêt pour un tour dans les sixties / seventies ? Alors, partons en voyage au pays des lézards ! Un pays étrange car le lézard à crête qu'on devine sur la pochette préfère les forêts humides asiatiques aux déserts rocaillieux américains. C'est pourtant davantage dans ce biome que le trio toulousain semble plus à l'aise, les guitares fuzzent à foison, c'est assez chaleureux, on arrive même jusqu'à la côte californienne pour aller faire un peu de surf au détour d'une piste ! S'il fallait mettre un mot sur cet espace comme sur cette époque, ce serait «liberté». Paddang s'autorise tous les effets, tous les rythmes, toutes les mélodies, se laissant aller (avec ou sans psychotropes ?) où la musique les porte. Le groupe cite King Crimson, mais pourrait également évoquer The Soft Machine, Cream ou Kyuss parce que leurs influences sont multiples et les réduire à un seul génie occulterait fatalement d'autres amours. Pop, surf, rock, stoner, jazz... on peut trouver de tout dans Lost in Lizardland et malgré la profusion d'idées, on ne se perd pas en chemin, guidé par les chants, dont un lead au timbre clair, une rythmique qui a le sens du groove et des guitares soignées, que les gars soient à fond sur les pédales ou pas. Et maintenant, on revient en 2025 ou on reste là-bas ?

■ Oli

W-FENEK

MAGAZINE

HAVE A NICE LIFE

SHAARHOT

VESTIGE

SUN

MASS HYSTERIA

ALEA JACTA EST

LUNAR TOMBFIELDS

VERSATILE

MANTRA

TH30RY

KARRAS

SLOMOSA

EMILIE MARSH

HELLFEST

LE OFF

HEAVY WEEK-END

GARAGE MU

ROCK A BLOCK

JARDIN DU MICHEL

MAIN SQUARE

PLANE R FEST

FURIOSFEST

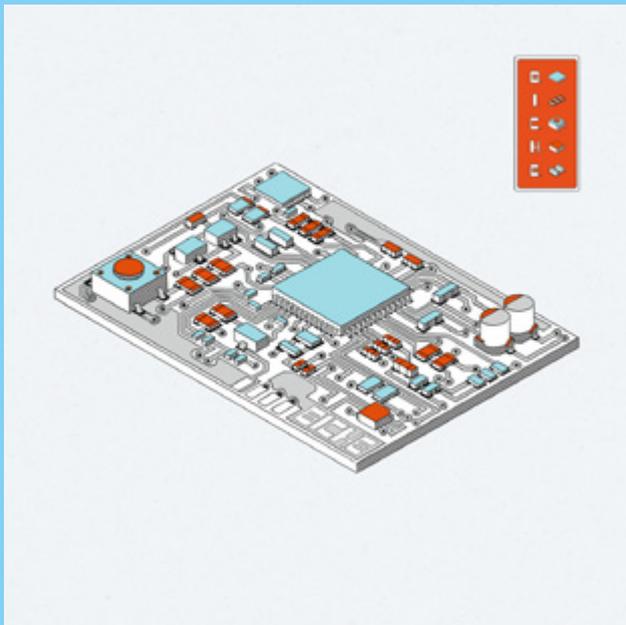
FESTIVAL 666

FRANCOFOLIES

MOTOCULTOR

0925

NEVER ENOUGH



BICHE

B.I.C.H.E.

(Ça Va Sound / PIAS)

Si j'aime Biche, c'est pour plusieurs raisons. La principale se résume en un titre : «Déjà-vu». Ce morceau, l'un des onze de leur nouvel album B.I.C.H.E. (pour «Brève Interrogation sur les Cycles Humains Eternels»), sorti en février dernier, m'a littéralement obsédé. Il avait déjà pointé le bout de son nez huit mois plus tôt en single, ce qui lui a laissé tout le loisir de s'incruster durablement dans mon cerveau, en attendant sagement l'arrivée de ce deuxième disque. Il ne faut visiblement pas être pressé avec les Parisiens, B.I.C.H.E. débarquant presque six ans après La nuit des perséides. À l'époque déjà, j'avais entendu parler de la pop psychédélique en français, teintée d'une esthétique 60/70s, de ce groupe mené par Alexis Fugain (oui, le fils de Michel). J'avais même écouté quelques titres par curiosité, mais dans ce registre un brin revival avec une patte singulière, ma préférence allait plutôt vers des formations un peu plus aventureuses et/ou aux orchestrations plus fouillées, comme Aquaserge, Forever Pavot ou Dorian Pimperlé. Mais revenons-en à nos moutons !

«Déjà-vu» est un morceau qui coche toutes les bonnes cases : un air entêtant, une structure pop limpide avec un côté à la fois «feel good» et «saudade», des arrangements ciselés (cette basse crasseuse, ces claviers un peu cheap mais pile à leur place...), et puis un chant, bien branlé, mis en avant sans être envahissant.

Par respect pour les instruments, sans doute. Bref, une œuvre avec pas mal d'arguments qui aujourd'hui encore reste l'un de mes morceaux favoris. Sauf que je pensais que ça allait s'arrêter là. Eh bien non. En réalité, en découvrant l'intégralité de B.I.C.H.E. en février dernier, je me suis rendu compte que je tirais littéralement sur le fil d'une pelote de morceaux tout aussi géniaux les uns que les autres. S'inspirant autant des schémas répétitifs du krautrock et de l'électro («Le code», «La spirale») que de la pop psychédélique («Ca va ?» avec Nick Wheeldon), voire du jazz («Labrador») ou du funk-soul («L'engrenage»), Biche s'emploie sur ce disque à se reconnecter aux souvenirs, au temps qui passe et qui laisse des traces. Ce n'est sûrement pas un hasard si en écoutant cet excellent album, m'est venu inévitablement à l'esprit des artistes que j'adorais quand j'étais plus jeune. Je pense à Stereolab en premier lieu.

■ Ted



MISERE

STORIES WE TELL

[Uproar For Veneration]

Si tu aimes Touché Amoré, Birds In Row ou même Amanda Woodward, alors ne passe pas à côté de Misere. Le quintet lillois (formé en 2019 avec plein d'ex...) se définit lui-même comme un groupe «post-punk» sur sa page Facebook mais à l'écoute de ses histoires, on s'aperçoit vite qu'il a bien plus que ça à raconter. Peut-être est-ce dû au changement de batteur pour la composition et l'enregistrement de ce premier EP (à La Malterie, haut-lieu d'agitation culturelle à Lille) mais ça brasse plus large au niveau des styles. Tantôt post-hardcore, tantôt noisy, tantôt indie, un peu de post-punk, quand même et quelques passages plus screamo font qu'aucune de ces «stories» ne ressemble à la précédente (ni la suivante) et c'est ce qui fait le charme et la force de ce disque. J'aurais pu me contenter de 5 chansons sonnantes comme «Flowers» ou comme «Dog leash», et cela aurait été déjà très bien mais je ne peux que saluer leur envie/besoin de ne pas se limiter, tout en gardant une totale cohérence. Une constante en revanche, de la première à la vingt-cinquième minute de Stories we tell, Misere maintient une intensité, une noirceur, une tension malsaine qui ne nous lâche pas. Un essai transformé et je serai au rdv pour la suite de leurs histoires.

■ Guillaume Circus



REKT

TUNNEL VISION

[M&O Music]

Ce premier EP des Parisiens de Rekt fait mouche d'entrée. Avec des riffs lourds appuyés par une basse qui donne le tempo, on est dans un metal à la croisée des chemins entre le death de Gojira et le metal prog de Tool. Rekt s'appuie sur un chant qui alterne des passages sombres mêlant noirceur et groove et d'autres au chant clair, mélodique et aérien. La lead guitare est puissante avec des riffs criants et métalliques alors que la rythmique vous entraîne avec des notes cristallines et envoûtantes. La batterie joue en appuyant les passages violents, donnant de la subtilité aux moments les plus doux. Pour un premier EP, c'est vraiment réussi et on en attend beaucoup de la suite.

■ Nolive



HATEBREED

LA GRANGE DU CHARFAIT



HATEBREED

TU TE SOUVIENS, CET ÉTÉ, QUAND ON T'A OFFERT DES PLACES POUR VOIR HATEBREED LORS DE LEUR UNIQUE DATE FRANÇAISE HORS FESTIVAL ? C'ÉTAIT À LA GRANGE DU CHARFAIT ET ON Y ÉTAIT !



Je suis sûr que le nom de la salle ne vous dit rien. Alors, commençons par planter le décor : Saint-Paul-en-Pareds, charmante petite bourgade de 1300 habitants qui vivent paisiblement dans l'Est du département de la Vendée. Pierre Jadaud, devant la contrainte de devoir fermer son bar lorsque celui-ci était privatisé, décide alors de créer une salle de concerts pouvant aussi servir à recevoir diverses manifestations. Alors du coup, quitte à ouvrir un lieu, autant qu'il soit grand. c'est ainsi que la Grange du Charfait a vu le jour en 2024 avec ses 900 places. On pourrait pratiquement y faire tenir tous les habitants du village. Elle possède tous les atouts des plus beaux lieux de concerts de la région ! Pari un peu fou, mais qui semble en passe de trouver son public.

De son côté, Hatebreed fête actuellement ses trente ans avec le Savagery tour. Ainsi, entre deux dates de festivals en France, l'équipe de la Grange du Charfait a fait le pari de les rece-

voir pour leur seule date en salle en France lors de cette deuxième partie de tournée européenne. Un peu fou ces Vendéens ! Eh bien, pari gagné, avec une salle qui a accueilli pas loin de 700 personnes pour cette date unique et un concert complètement dingue. En même temps, la bande à Jasta, originaire du Connecticut (Bridgeport pour être exact), c'est 10 albums avec des tubes immanquables comme «Destroy everything» avec lequel ils ouvrent les hostilités, ou encore «I will be heard», mais aussi «Looking down the barrel of today». La balle de la mort a flotté sur un public qui a moshé avec une violence bon enfant sous les riffs dynamiques des États-Uniens. Jasta a donné sans compter comme il sait si bien le faire, il y avait un vrai échange, une forme d'osmose entre la scène et la salle qui rendait ce concert magique. Bref, les Ricains ont massacré l'assistance à coup de hits pendant un set de plus d'une heure. Ce fut une sacrée séance de cardio qui vaut tous les abonnements à la salle









de sport ... avec le plaisir en plus. On notera en ouverture que la première partie était assurée par des groupes de HxC locaux. Doze et ATH ont fait belle impression et on ne manquera pas de les suivre lors de leurs prochaines dates.

On remercie Vincent de la Grange du Charfait pour son accueil ainsi que toute son équipe pour leur gentillesse. On ne manquera pas de suivre l'actualité de la salle qui semble bien déterminée à devenir une scène qui compte.

■ Nolive
Photos : Nolive





DOZE



ATH





KAMIZOL-K

DIARY

(Autoproduction)

Comment un groupe avec autant de qualités, de professionnalisme et le sens du détail peut-il ne pas être signé sur un label d'envergure ? La question se pose et la réponse m'échappe, car Diary tape encore plus fort qu'Exile qui méritait déjà pas mal d'attention ! Les Lyonnais ont continué de grandir, d'écumer les festivals (Hellfest, Sylak, MozHell, FuriosFest, Plane'R Fest...), de jouer avec d'autres groupes notables (Death Decline, Alea Jacta Est, Locomuerte, Eight Sins, Waking The Sleeping Bear...), de réaliser des clips soignés dont certains passent les 30.000 vues («Key»), et ont donc concocté un nouvel album autour du concept de journal de son personnage principal, concept décliné dans les vidéos et dans le livret. Le combo n'a donc, encore une fois, pas fait les choses à moitié, mais assure seul la distribution de son bébé. Et même si le streaming est devenu le meilleur moyen de faire connaître sa musique, l'aide de structures implantées pourrait amener Kamizol-K à un autre niveau sans aucun souci et bien au-delà de nos frontières.

Tu as compris tout le bien que je pense de ce nouvel opus, voyons d'un peu plus près ce qui a provoqué cet engouement... D'abord, c'est ce mélange de genres métalliques et la maîtrise de toutes les directions prises, que ce soit les mélodies hargneuses, les growls dantesques, les breaks explosifs ou le concassage de cervicales, le groupe est à l'aise partout ! Quelque

soit le registre (hardcore, death, thrash pour les principaux), on s'agenouille devant de telles facilités. En comptant les deux bonus (des morceaux parus sur le net l'an dernier), Diary compte 14 pages et aucune ne présente de faiblesses ! Même les chœurs que je digère généralement mal passent crème («Battle royal», «Master inside»...), tout est bien pensé et nous tombe sur la tronche au bon moment avec la bonne dose de patate qu'il faut pour nous éclater. Chi-rur-gi-cal ! En plus de ne jamais faiblir et de s'enchaîner à 200 à l'heure, l'ensemble bénéficie de quelques pièces qui font encore plus mal que les autres ! «We're stronger together» a de quoi devenir un hymne pour Kamizol-K : riffs ultra massifs, slogan fédérateur, petit gimmick de guitare qui reste en tête, tout ce qu'il faut pour retourner un pit. J'aime aussi beaucoup la vitesse et le côté écorché de «Tarnished» (lui aussi est agrémenté de très belles parties guitares) et, bien évidemment, le jeu avec le double chant de «Dark knight» en fait un autre moment d'exception au cœur d'un album pourtant chargé en lourdes émotions.

■ Oli



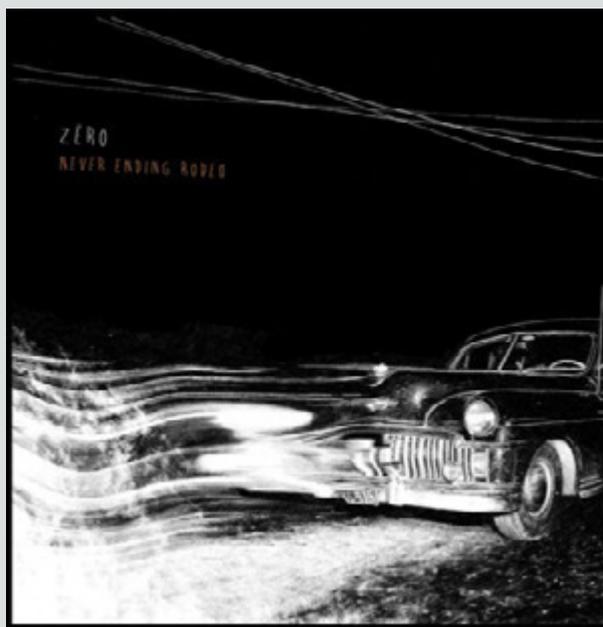
10 JUIN

DÉSORDRES

(Guerilla Asso)

Même si ça n'a pas été exactement le grand zbeul espéré, 10 Juin aurait pu s'appeler 10 Septembre, que cela aurait été fort à propos. Le gang angoumois met en effet en musique sa colère sociale et politique, de manière parfois amère, souvent lucide, mais jamais désabusée. Tant qu'il y a de la rage, il y a de l'espoir, et 10 Juin occupe désormais une place de choix dans cette catégorie avec son premier album. Dignes héritiers de Justin(e), il est difficile pour ne pas dire impossible d'écouter Désordres, sans avoir en tête le punk-rock magique à une touche de balle de nos regretés Nantais. Que ce soit dans les thématiques abordées, la musique, le phrasé et débit du chant, la basse rondement mise en avant, leur label (Guerilla Asso)... on pourrait crier au plagiat, si on ne sentait pas un réel hommage de 10 Juin à ces grands frères, appuyé par un clin d'œil dans «Tik tok», et complètement assumé dans «Jour de grève», probablement mon titre préféré avec ses «chemises arrachées» et son riff sex pistolien. 30 minutes bien énergiques qui se terminent sur un final épique («Monstre fou») dans l'esprit de NOFX et son The decline, en convoquant très judicieusement pour cela les cuivres de PO Box, pour une totale réussite.

■ Guillaume Circus



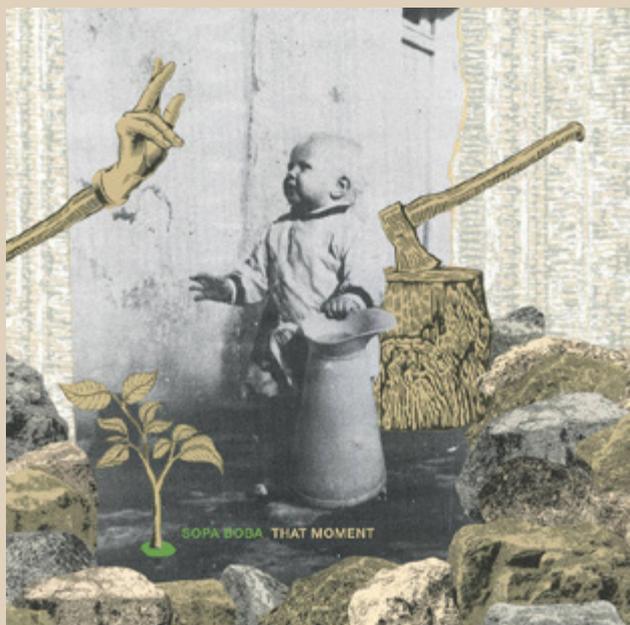
ZÉRO

NEVER ENDING RODEO

(Ici d'Ailleurs)

Never ending rodeo : Tout est dans le titre, pas besoin d'écrire une tartine sur ce nouvel album de Zéro, thèse, antithèse, synthèse. Un rodéo sans fin, un voyage électrique à bord d'une voiture éperdue dans une nuit interminable, dans des tourbillons post-rock, noise, ou psychédélique sombres. Des boucles sonores oppressantes se mêlent à des titres qui suintent la tristesse, quand d'autres, plus atmosphériques, jouent avec les graves. Des voix surgissent parfois, sans jamais s'extraire de la musique, exception de «Back on the hillside» où elles sont prépondérantes, comme ça, sûrement juste pour nous surprendre. Pour leur nouvel album, le trio lyonnais Zéro est devenu quatuor avec l'arrivée de Varou Jan (Le Peuple de l'Herbe) en renfort guitare / basse. Cette arrivée semble enrichir et diversifier encore leur univers si complexe et envoutant. Le définir sous la dénomination «post-rock» serait le réduire comme si on décrivait un road trip uniquement par le pays traversé. Un voyage, ce sont des rencontres, des paysages, des villes, des sensations, des couleurs, des humeurs. Never ending rodeo n'est quand même pas tout ça, mais ce serait lui faire offense que de ne le réduire qu'à une étiquette, et ce ne serait que justice que de trouver que c'est une réussite.

■ Eric



SOPA BOBA

THAT MOMENT

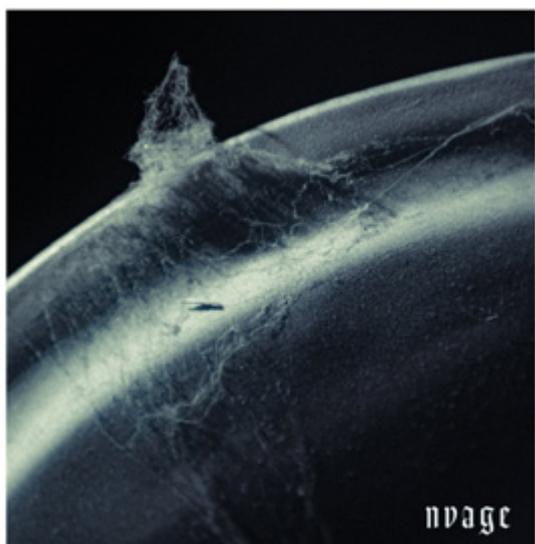
[Sub Rosa Records]

Quand on plonge dans la musique, il est difficile de savoir vraiment où l'on va s'arrêter. Des sentiers battus se profilent à perte de vue. Malgré tout, on peut toujours se faire une carte pour se donner l'impression que l'on sait où on met les pieds. Après trente années au sein du groupe post-punk expérimental The Ex, G.W.Sok s'était prévu un sentier peinarde entre l'écriture et les arts graphiques. Des airs free-jazz ou électro le font apparaître en France avec Cannibales & Vahinés, The And et Oiseaux-Tempête. Finalement, l'homme multiplie les projets et se taille une place hors-piste, ce qui a toujours été sa spécialité. C'est ainsi que début 2025, Sopa Boba voit le jour. C'est un projet belgo-néerlandais réunissant G.W. Sok, Jean Vangeebergen (dramaturge) et Pavel Tchikov (Ogives). Ce premier album porte le nom de That moment. C'est une adaptation du texte éponyme de l'autrice moldave Nicoleta Esinencu. Pour ce qui est de la musique, on retrouve bien sûr G.W. Sok au chant, Pavel Tchikov & Stéphane Diskus aux synthétiseurs modulaires, Timba Harris et Nathalie Angélique à l'alto, Maritsa Ney et Roxane Leuridan au violon et Eugénie Defraigne au violoncelle. Mais alors, où est le rock là dedans ? Pas de guitares ? Et une batterie, y a une batterie ? Non, simplement un esprit rock.

Tous les morceaux s'appellent That machin moment ou That truc moment. Je vous fais grâce

de vous les citer tous les uns après les autres. En tout les cas, les synthés créent des univers dont il est difficile de s'échapper. Des marches, percutantes et lourdes ; des vagues d'électricité qui font vibrer un chaos puissant et omniprésent. Les machines ont le contrôle pour ralentir à leur guise les battements de cœur de l'auditeur. Soudain, des rebonds électro s'agitent et se cognent. Les échappatoires sont peu nombreux dans cette musique tendue d'urgence. Les «cordes frottées» passent et nous accrochent vite à leur mélodie. Elle est souvent mélancolique, une bougie dans le noir qui vient en opposition à la musique moderne. C'est une rencontre improbable et le mariage est du plus bel effet. Enfin, il y a le spoken word unique de G.W. Sok qui lui permet de s'imposer avec style. Page après page, il déverse sa poésie sans tanguer sous la tempête. Son intensité canalise l'énergie ambiante. Elle peut aussi cueillir à froid pour faire tourner la tête à 360 degrés comme sous l'effet d'une baffe. Aucun doute, nous sommes ici sur un terrain expérimental. Je n'avais pas vu le chemin but That moment...is beautiful.

■ Julien



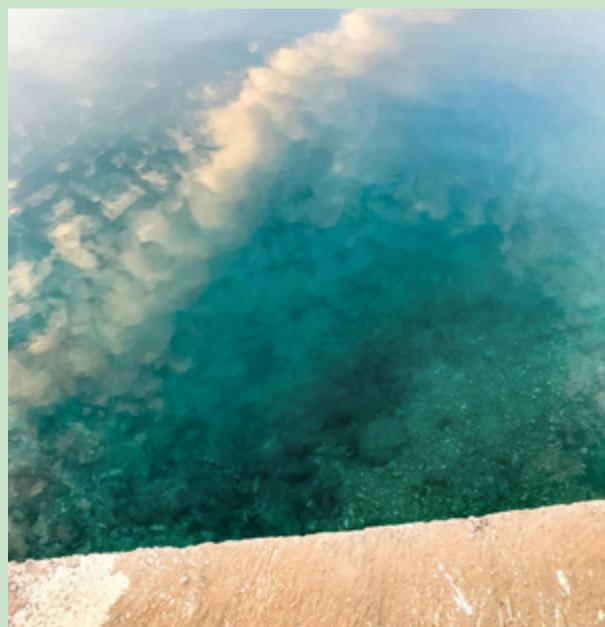
NVAGE

NVAGE

[Autoproduction]

Changer un «u» en «v», d'autres l'ont fait avant eux (par exemples Ovtrenoir, Vvovnds, Lethvm...), ce n'est donc pas là qu'on trouvera l'originalité de Nvage, ni dans le style, le post-hardcore étant déjà assez âgé (on fête les 25 ans du Celestial d'Isis et de A sun that never sets de Neurosis cette année), non, c'est plus grâce à l'absence de guitare que notre attention est captée. Nvage n'est qu'un duo, Jérémy à la batterie et Clément au chant et à la basse. Pas de gratte, mais 2 cordes de plus sur le manche. Ça laisse des possibilités, notamment pour agrémenter les parties claires avec quelques notes qui piquent l'atmosphère avec un peu moins de rondeur que les classiques mi-la-résol. Mais l'instrument sait aussi se transformer en hache quand il faut trancher les mesures («Blind eye») ou en masse quand il faut apporter davantage de lourdeur («Haunted»), multifonction (il remplace parfaitement une guitare sur «Saviour»), il arrive même à produire, par moments, un peu de groove dans un univers qui n'en cherche pas spécialement. Le chant, lui aussi, sait varier les plaisirs entre pure clarté et growl déchaîné en passant par des incantations qui se marient parfaitement aux titres les plus doom («Come alive», «Blind eye»). En plein été, si veux que ton ciel s'obscurcisse, tu sais ce qu'il te reste à faire...

■ Oli



FRANK RABEYROLLES

IN CONVERSATIONS

[Araki Records]

Actif en solo depuis décembre 2003 avec Life behind the window, un premier album sorti sous le nom Double U, le songwriter montpelliérain Frank Rabeyrolles (ex-membre de Shaggy Hound, formation punk hardcore de Toulouse) a fait pas mal de chemin depuis, si l'on se réfère à la pelletée de couvertures d'albums, d'EPs et de singles présentés sur sa page Bandcamp. Curieusement, In conversations, son dernier LP sorti en début d'année (le jour de la Saint-Valentin !), ne s'y trouve pas. C'est son label, Araki Records, qui l'a mis à disposition via sa propre page. Tu peux également retrouver ses 12 nouveaux titres folk/pop lo-fi sur les plateformes de streaming. Vierge de l'univers musical de Frank, je le découvre donc via ce disque proposant 12 morceaux épris de liberté et de passion, entre mélancolies douces et feutrées, et petites divagations pop à la fois nostalgiques et oniriques dans lesquelles le glockenspiel n'est jamais loin. Les mélodies de Frank sortant de ses grattes acoustiques et électriques nous ramènent à une tonne d'artistes : ça peut aller du disque acoustique de In your honor de Foo Fighters jusqu'à l'univers de Jason Molina (Songs: Ohia), en passant par le monde fragile et mystérieux de Sparklehorse et la douceur de Bill Fay. Quasiment que des chanteurs morts, une occasion de souhaiter donc une longue vie à Frank Rabeyrolles.

■ Ted



HERZ MACHINE

NEW BLOOD

[M&O Music]

Voici le cinquième album de Hertz Machine ! Ça commence par du bon rock and roll très classique, des riffs bluesy et punchy, puis la voix de Dan entre en scène. Une voix très particulière avec sa vibration qui ondule. On est d'abord déstabilisé, on ne sait pas si on aime ou pas... Puis on se laisse emporter. On peut clairement ne pas accrocher au chant de Dan, mais il donne une couleur bien particulière au rock de Hertz Machine. On retrouve même des pointes de Michael Stipe dans «Game» ou «Away from the pain». D'ailleurs, cette couleur R.E.M. va au delà de la voix. On retrouve les notes de pop distordues, pleines de douleurs qui ont fait la «patte» des Américains, tout au long de l'album. Au final, on a un joli mélange. Un bel équilibre entre plainte pop, guitare rock, et des touches de blues.

■ Nolive



ZEMENT

PASSAGEN

[Crazysane Records]

Originaire de Nuremberg, le duo allemand Zement, formé par Christian Büdel (batterie, percussions) et Philipp Hager (guitare, synthés, effets, flûte), fait honneur au rock de leurs vieux (ou très vieux). Ce rock sans limite, avec plein d'imagination et d'expérimentation (sous drogue, vous avez dit ?) où l'on pouvait à l'époque lâcher une face de 18 minutes sans devoir négocier avec son label. Eh bien Zement, ce n'est pas loin d'être ça, mais sans les 18 minutes, faut pas déconner quand même ! Passagen, son dernier album (le quatrième), navigue entre krautrock hypnotique («Move/Procession»), disco-punk («Station to station»), jazz funky («Making a living») ou introspectif («The night we saw the holy ghost»), loops électroniques («Journeys to a beautiful nowhere», «Baptised at the discotheque»), garage punk («Back to my looping cave») et dark pop electro («Better»). Rien que ça ! En le parcourant, tu reconnaîtras aisément certains airs à la Neu!, LCD Soundsystem ou bien Föllakzoid. Passagen a tout de l'album exigeant, ne serait-ce que par le simple choix de vouloir plonger l'auditeur dans des ambiances quasi contradictoires, tout en restant plutôt facile d'accès. Une expérience de la «Deutsche Qualität», ma foi, fort bien sympathique.

■ Ted



BILBAO KUNG-FU OÙ EST PASSÉE L'INNOCENCE ?

(Le Cèpe Records / KAA Production)

Je ne sais jamais sur quel pied danser avec Bilbao Kung-Fu, et je ne dis pas ça parce que le précédent EP s'appelait Déséquilibre. Ou peut-être que si... Quand je relis la chronique de ce dernier, je pourrais reprendre peu ou prou les mêmes mots, sans réussir à trancher sur ce qui va advenir du groupe et ce que je pense de lui.

Les quatre jeunes Bordelais pleins d'avenir sont passés en mode power trio (un guitariste ayant quitté l'aventure en route), et s'ils recherchent leur innocence perdue, la fougue est toujours bel et bien là. Enfin, quand on est sur des chansons qui rappellent l'énergie brute de The Who et Led Zeppelin («Boule de neige», «Je reviens», «Je dois m'en aller» = tube !), c'est-à-dire le meilleur du rock des 70's remis au goût du jour. C'est tendu, catchy, ça fonctionne plutôt bien, notamment grâce à une production ultra calibrée et équilibrée (tous les instruments sont bien mis en avant, parfois séparément, parfois en même temps), sonnante à la fois garage, psyché («Moody ce soir») et moderne. Mais, parce qu'il y a un mais, par moments, je trouve le chant surprenant, que ce soit dans les textes (dur parfois d'éviter le côté variété avec le français) ou certaines intonations, et perds quelque peu pied. Quand dans le même morceau on perçoit Thee Oh Sees et Polnareff, il faut avoir son centre de gravité bien bas pour ne pas tanguer. Malgré mes quelques réticences, réserves, Bilbao Kung-

Fu arrive pour autant et de fort belle manière à transpercer ma carapace avec l'émouvant et sombre «Vacances d'été», sans que je ne m'y attende.

Au final, malgré une certaine maturité acquise via l'expérience des concerts (auxquels je serais bien curieux d'assister) et de la vie en général (les textes parlent de dépression, rage, amour, doutes), j'ai l'impression qu'ils n'ont pas encore perdu leur innocence, ni leur insouciance. La preuve avec cet album qui va un peu dans tous les sens, mais parce qu'ils le veulent bien. Faire ce que l'on veut, si ce n'est pas de l'innocence à l'état pur, je ne sais pas ce que c'est.

■ Guillaume Circus



BILBAO KUNG-FU

FONDÉ EN 2020 PAR MATÉO ET NATTY GRANGER, AUX CÔTÉS DE RÉMI TOURNEUR, BILBAO KUNG-FU S'EST D'ABORD FAIT CONNAÎTRE AVEC DEUX EP REMARQUÉS, EN MAI 2025, ILS FRANCHISSENT UN CAP DÉCISIF AVEC LEUR PREMIER ALBUM. NOUS AVONS RENCONTRÉ NATTY POUR REVENIR SUR LA GENÈSE DE CE PREMIER ALBUM, LEUR RAPPORT À L'ÉCRITURE EN FRANÇAIS, LEUR ÉNERGIE SCÉNIQUE ET LES DÉSILLUSIONS QUI NOURRISSENT LEUR ROCK SURVOLTÉ.

Le titre *Où est passée l'innocence ?* semble être une question universelle. Quelle est votre réponse à cette question aujourd'hui ?

Je pense que c'est avant tout une question un peu perpétuelle. C'est une manière de toujours se questionner sur comment ré-appréhender la vie, les expériences que l'on vit, afin d'être toujours dans la recherche. Se sentir toujours étonné, même des plus petites choses, et toujours être heureux de faire ce que l'on fait.

Cet album semble plus sombre, plus frontal. Est-ce que vous diriez qu'il marque un tournant dans l'histoire de BKF ?

Oui, clairement, il marque un tournant profond. Alors déjà, c'est un premier album, c'est-à-dire que c'est un exercice auquel on voulait se plier depuis longtemps, mais c'est un gros travail et ça peut être très coûteux. C'est assez conséquent comme boulot donc on ne l'a fait que maintenant, mais on est hyper heureux parce qu'on voulait vraiment proposer quelque chose d'original, de très complet, démontrer aussi toute la complexité des influences du groupe. On est influencés par beaucoup d'univers musicaux différents. Et c'était assez difficile sur un EP, par exemple, de faire ressortir tout ça. Sur l'album, on a vraiment pu se lâcher et montrer un peu toute l'étendue de ce que pouvait être Bilbao Kung-Fu. Et du coup, je pense que c'est peut-être la photo la plus représentative qu'on a du groupe à l'heure actuelle, sur disque. Donc c'est vraiment un tournant, parce que je pense que les gens qui





écoutent ce disque découvrent vraiment l'univers du groupe, intégralement.

Avez-vous traversé des moments de doute lors de sa création ? Comment ces turbulences ont nourri l'album ?

Alors, ces turbulences, elles ont été moteurs un peu pour l'album parce qu'on n'était pas forcément bien et hyper heureux, on avait plein de doutes. C'est pourquoi on a eu beaucoup d'énergie créative et qu'on a écrit tant de textes. Je parle surtout pour moi car j'ai eu un apport de textes et de musiques dans cet album bien supérieur à celui sur les autres EPs. Personnellement, ça m'a vraiment servi de moteur créatif et d'inspiration. Beaucoup d'inspiration. Mais c'était difficile. Pour le coup, on a vraiment pas été bien.

C'est votre premier long format après 2 EPs. Qu'est-ce que ça change dans la façon de raconter une histoire musicale ?

Il faut qu'on propose plus de musique, mais à la fois, il ne faut pas faire moins de qualité. C'est à dire que ce n'est pas parce qu'on propose plus de chansons qu'on peut se permettre qu'il y en ait des moins bonnes, donc ça permet d'avoir un immense travail de sélection. Ce qu'on a fait, c'est qu'on a composé une vingtaine de compositions et qu'on en a gardé

que 14 qui rentraient sur un disque, enfin sur vinyle. C'était seulement des chansons qu'on avait envie de défendre et de proposer, notamment parce que certaines donnaient du relief à l'album, d'autres du punch, et c'est vraiment différent. Là pour le coup, on a le temps de raconter une histoire musicale, mais ce n'est pas non plus au détriment de la qualité. Au final, c'était un peu le truc difficile à faire.

On sent une grande variété dans les styles (rock, garage, psyché, cold wave), comment avez-vous abordé cette diversité sans perdre votre fil rouge ?

Alors, ça fait partie de l'identité du groupe d'avoir beaucoup d'influences variées. On était plutôt contents de pouvoir toutes les proposer. Enfin, pas toutes, mais d'avoir en tout cas un peu plus de liberté pour les proposer dans un album. Notre fil rouge, il est très défini par notre manière de chanter, donc c'est moins en lien avec le style musical. On a surtout envie de proposer quelque chose d'original. On chante en français donc ça marque quand même un tournant stylistique très fort. En plus, ça nous permet de ne pas nous cantonner à un style et de ne pas être rangés par les gens dans un style en particulier ou quoi que ce soit. Je pense que, justement, ça fait partie du fait qu'il y ait un fil rouge qu'on soit libre un peu dans

les styles qu'on apporte.

Est-ce qu'un titre résume à lui seul l'état d'esprit de l'album selon vous ?

C'est assez compliqué, car plusieurs morceaux, comme «Boule de neige», «Moody ce soir» ou encore «Éveil», abordent des thèmes variés. On y retrouve notamment la désillusion, les doutes, les peurs, mais aussi les peines de cœur... Donc, c'est difficile de résumer tout cela en un seul titre.

«Oh !» annonçait déjà un virage plus rageur, est-ce que cette colère vous a libéré ?

Tout à fait ! Sur L'arc-en-ciel, le premier EP, on était vraiment plus doux voire trop doux même, par rapport à ce qu'on fait en live. Sur le deuxième, on a eu envie de marquer un tournant plus rageur et ça nous a confortés dans l'idée qu'il faut surtout qu'on fasse ce qu'on aime. Donc sur cet album, on a fait ce qu'on aime et il y a des moments qui sont plus pop, d'autres encore plus violents que «Oh !». Mais ça nous a libérés dans le sens où l'on a compris que pour faire un travail qui allait plaire aux gens, il fallait surtout faire quelque chose qui nous plaise à nous, et dans lequel on prend énormément de plaisir.

Le départ de Jeff a-t-il été un déclencheur ar-

tistique pour vous recentrer à trois ? Qu'est ce que ça a changé dans votre manière de composer ?

Oui, ça a été un bon déclencheur artistique. Au début, c'était difficile. Il a fallu tout reprendre en trio, refaire l'intégralité des arrangements. Donc ça c'était assez compliqué, mais c'était un travail qui était important à faire. Et ça a changé notre manière de composer dans le sens où l'on a dû réinterroger aussi nos dynamiques à trois, savoir qui fait quoi... Parfois, chacun amène une composition avec des paroles, des fois il y a juste une musique qui est menée par quelqu'un et les paroles par un autre, et tu as des moments où on pose tout à trois.

Qu'est-ce qui vous tient le plus à cœur dans le son de Bilbao Kung-Fu aujourd'hui ? L'énergie brute, la nuance, les textes ?

Ce qui me tient plus à cœur, c'est de faire ce qui nous plaît et d'essayer de présenter de vraies propositions artistiques. On n'a pas envie de se dire « Ah bah voilà, on est un groupe de garage parce qu'on prend les mêmes accords et les mêmes sons que les groupes de garage, donc on fait un groupe de garage ». Nous, on est très influencés par tout ça et on ne s'en cache pas, ça s'entend dans notre musique. Mais l'idée n'est pas de reprendre les codes vraiment à la

lettre pour refaire un truc «dans le style de». Ce qu'on veut, c'est faire une proposition artistique qui nous corresponde avec notre chant comme on le souhaite, notre musique comme on la souhaite, parfois très douce et très pop. Mais c'est justement la réunion de tout ça qui fait toute la liberté et le plaisir qu'on prend à faire de la musique.

Comment le passage de l'EP Déséquilibre à cet album s'est fait en termes de processus créatif ? Par vagues ou dans un élan continu ?

Déjà, il y a des morceaux qui sont nés avant que Déséquilibre ne soit sorti. C'est un sentiment qui est apparu pendant Déséquilibre, notamment le titre de l'EP qui fait aussi référence au fait que l'on commençait à avoir des doutes, des peurs, et tout ça vis-à-vis de notre carrière et vis-à-vis de nos vies personnelles, de l'entrée dans l'âge adulte. C'était annonciateur. Ensuite, avec le départ de Jeff, il y a eu une grosse vague de composition, surtout due au fait qu'on était obligés de tout retravailler à trois. C'était hyper important, on en a profité pour rebosser notre son, terminer les compos, tout refaire, histoire que ça marque aussi notre nouvelle identité, notre nouvelle manière de travailler.

Vous explorez les thèmes forts de la dépression, de l'amour, de la rage, et de la nostalgie. C'est une écriture viscérale où réfléchie ?

C'est une écriture, je pense, très viscérale. Là, au moment où on l'a fait, on n'essayait pas vraiment de faire un album sur un thème en particulier. On a juste écrit tout un tas de choses. On a composé, comme je disais, une vingtaine de chansons et finalement il n'en reste que 14. Après, on s'est rendu compte qu'il y avait un thème un peu commun à toutes les chansons. L'album a l'air d'être cohérent, mais je pense que c'est juste très naturel, très viscéral.

Est-ce que c'est plus difficile de mettre ses fragilités dans une chanson ou de hurler sa colère ?

Je pense que c'est beaucoup plus difficile de mettre ses fragilités dans une chanson, parce qu'on se dévoile et, émotionnellement, des fois, c'est un peu compliqué de faire un texte personnel et de le jouer après devant des gens. Déjà, le jouer devant ses collègues du groupe, ça peut faire un peu bizarre et ça peut être un peu difficile, mais ça l'est encore plus de le jouer devant des gens. Après, hurler sa colère, ça peut être difficile dans le sens où il

faut le faire de bon goût. On peut tous avoir de la colère. Nous, on a beaucoup d'engagements politiques dans nos vies personnelles, mais on n'a jamais réussi par exemple à traduire ça en musique, en chanson, parce qu'à chaque fois qu'on avait fait des essais, c'était de mauvais goût. Là, je parle de l'engagement politique, mais même un engagement ou une colère personnelle, si c'est fait trop dans l'émotion, sous le coup de la colère, souvent ça va être moins intéressant musicalement et sur l'écriture du morceau.

Qu'est-ce qui vous inspire le plus : vos histoires personnelles ou ce que vous captez autour de vous ?

Sur l'album, il s'agit beaucoup d'histoires personnelles, mais après je pense qu'on a des styles de composition différents. Pour ma part, je m'inspire surtout de mes expériences personnelles, en tout cas sur cet album. Matéo, lui, a toujours ce don pour capter ce qui l'entoure. On le ressent dans des morceaux très puissants comme «L'arc-en-ciel» ou «Un autre été». J'ai l'impression que ce qui nourrit l'inspiration de Matéo, c'est souvent son environnement, ce qu'il perçoit autour de lui. Enfin... sans vouloir parler à sa place.

Vos chansons en français touchent au cœur. Est-ce que la langue donne plus de liberté ou plus d'exigence ?

Les deux. Il y a effectivement plus de liberté, dans le sens où on maîtrise mieux la langue. On dispose donc d'un vocabulaire plus riche, ce qui permet d'être plus précis dans ce qu'on exprime. Alors que si l'on chantait en anglais, on manquerait peut-être de vocabulaire, et ça se traduirait par des tournures grammaticales souvent répétitives ou limitées. Il y a aussi plus d'exigence, parce qu'en chantant en français, on est tout de suite compris. Si ça ne touche pas l'auditeur, il perçoit très vite les faiblesses. En anglais, on peut apprécier une chanson sans vraiment saisir le sens. Souvent, ce sont des paroles assez simples, du type «I need you» ou «I want you». En français, le message est clair dès la première écoute, ce qui expose à un jugement plus direct, parfois dur. Mais c'est un risque qu'on assume et qu'on aime prendre.

Certains titres semblent portés par une forme de désenchantement doux-amer. Vous arrive-t-il de vous autocensurer ou tout est permis dans vos textes ?





On ne pratique pas vraiment l'autocensure, mais on essaie de travailler nos textes. On ne s'interdit jamais de dire certaines choses. On l'a fait par le passé, et ça sonnait moins naturel, on sentait une forme de retenue. Aujourd'hui, on ne se bride plus du tout. Mais l'objectif, c'est de proposer quelque chose de réfléchi, de cohérent, avec du sens et du goût. Pas juste balancer des phrases inutiles pour faire du bruit. Il faut que ce soit construit et assumé.

Vous vous connaissez depuis longtemps, comment le lien personnel entre vous influence-t-il le son et l'ambiance du groupe ?

On se connaît très bien musicalement, ce qui rend les impros très fluides. On anticipe les réactions des uns et des autres. L'enjeu, c'est de continuer à se surprendre et à proposer de la nouveauté, ce qu'on a réussi à faire sur l'album avec des morceaux très différents comme «Dep», qui a été très bien accueilli par le groupe. Côté ambiance, on fonctionne un peu comme un vieux couple. On se dit les choses franchement, parfois un peu trop, mais c'est aussi parce qu'on se connaît par cœur, dans nos humeurs, nos façons d'être. C'est une relation forte, qu'il faut entretenir, tout en gardant le plaisir de créer ensemble.

Comment vos personnalités musicales se complètent-elles aujourd'hui ?

Matéo et moi venons un peu des mêmes influences musicales. Et celles de Rémi étaient un peu plus punk et grunge quand on s'est rencontrés. On a eu toute une période où les influences se sont ensuite rassemblées. On a tous écouté les mêmes choses, on habitait en coloc, et là on est dans une troisième phase où chacun réécoute un peu ce qu'il veut, des trucs différents. On se fait découvrir des nouvelles choses, même dans des styles que les uns et les autres n'écoutent pas du tout, donc ça se complète, et c'est toujours autant le cas. Parfois, on aime moins, mais c'est pas grave, il faut écouter quand même et passer à autre chose. En tout cas, dans les personnalités musicales, on est très souvent influencés par ce qu'on écoute.

Vous êtes passés par des remises en question, mais vous ressortez soudé. Qu'est-ce qui vous a le plus renforcé dans cette période ?

Ce qui nous a le plus renforcés, c'est difficile à dire... Mais je dirais que c'est de voir que tout le

monde a encore envie. On a réussi à produire un travail dont on est fiers et contents, et ça, c'était vraiment important. On en ressort aussi avec des convictions nouvelles : prendre du plaisir, faire ce qu'on aime vraiment. C'est ça, la musique. Il y a tellement de liberté dans la création qu'on a tendance à trop se poser de limites. Cette fois, on s'est lâchés, tout en travaillant sérieusement. Et c'est peut-être ça, justement, qui nous a ressoudés.

Depuis L'arc-en-ciel et son succès, beaucoup de portes se sont ouvertes. Comment vivez-vous cette reconnaissance croissante ?

On vit cette progression de manière assez naturelle, sans choc d'audience. C'est une évolution fluide, linéaire, et on reste les mêmes. On est heureux de partager notre musique, et c'est un vrai plaisir de voir qu'elle est bien reçue. Même si la reconnaissance grandit, on aimerait parfois que ça aille un peu plus vite. Mais on continue, sans rien lâcher, en espérant que d'autres opportunités viendront. En tout cas, les retours sur l'album nous ont vraiment touchés, et on remercie sincèrement celles et ceux qui écoutent. Ça ne nous fait pas encore vivre, mais ça nous fait kiffer. Et savoir que notre musique plaît, c'est déjà énorme.

Si vous deviez faire écouter un seul morceau de l'album à quelqu'un qui ne vous connaît pas encore, ce serait lequel et pourquoi ?

Dans l'album, je dirais «J'ai brûlé la voiture de mes parents», parce que c'est un titre délire très rock et avec des bonnes mélodies, qui est assez accrocheur au final. Donc ça pourrait être un bon titre, et on sent aussi pas mal nos influences dans cette chanson. Et sinon, je dirais «Oh !», parce que «Oh !» c'est bien punk, bien français, donc c'est assez représentatif.

Quelle question j'aurais dû poser et la réponse à celle-ci ?

Des questions un peu marrantes. Ça serait : « Comment s'est passé l'enregistrement de l'album ? Une catastrophe ! Voilà, c'était une catastrophe absolue. On avait 10 jours de studio. En 10 jours, on a pétié deux bagnoles, un ampli basse, on a passé une journée entière de studio juste à s'engueuler. Et malgré tout, on a terminé d'enregistrer tout l'album dans les temps, et à 18h, le dernier jour, on a terminé la dernière take. Donc c'était vraiment à l'image de la création de l'album, une galère absolue. En plus, c'était entrecoupé de concerts, on avait pas de véhicule, c'était compliqué. Et



d'ailleurs, merci à Madeline pendant l'enregistrement, l'ingénieure du son qui a enregistré, parce qu'elle est venue nous chercher à chaque fois en voiture, elle nous a beaucoup aidé, notamment pour faire réparer l'ampli basse. On est très content d'avoir fait ça avec elle. »

Le mot de la fin ?

Eh bien, merci pour l'interview, et venez écouter Bilbao Kung-Fu. Évidemment, n'hésitez pas à nous suivre un petit peu partout, on va essayer de continuer à jouer le plus possible, et si vous voulez nous booker, contactez-nous, car on a envie de jouer et de faire des concerts le plus possible.

Question bonus, on se prend une bière la prochaine fois que je suis à Saint-Trojan ?

Oui, tout à fait, on se prend carrément une bière ! Il faudrait que tu nous contactes quand tu es à Saint-Trojan. Nous, on est rarement à Oléron, quand même il faut le dire, mais cet été, j'y serai peut-être un peu. Donc n'hésites pas !

Merci au groupe et à Bérénice.

■ JC Forestier

Photos : Jean-Baptiste Laporte-Fray





VELCROS

STRANGE NEWS FROM THE VAULT

[Crazysane Records]

Originaire de Leipzig, Velcros est un power-trio composé de trois musiciens expérimentés de la scène indépendante allemande : Fabian Bremer (Aua, Radare), Nicolai Hildebrandt (ex-Okta Logue, Rollergirls) et Manuel Markstein (Wayste). Un an après leur premier EP de cinq titres, Spit takes, le groupe passait à la vitesse supérieure en 2024 avec Strange news from the Vault, un premier long format de onze morceaux, paru sur le très recommandable label berlinois Crazysane Records, maison dans laquelle se trouvent également de truculentes formations comme Zement, Zahn ou Havemeyer.

Ce premier album s'impose par son énergie brute et accrocheuse ! À la manière d'un voyage en train, il démarre relativement calmement avec «Starting now» pour se lancer progressivement à pleine vitesse sans fioriture. Il déploie alors ses guitares baveuses, abrasives et délicieusement fuzzy, portées par des rythmiques droites comme des rails pour servir au mieux la quantité non négligeable de mélodies et de riffs. Les morceaux - un plaisant mélange de power pop, de rock shoegaze, d'emo-pop-punk, et de quelques bribes de prog-rock et de new-wave - sont courts et efficaces, ce qui renforce leurs urgences et l'envie pour le trio d'être le plus immédiat possible. Bref, une formule qui ne date pas d'aujourd'hui...

Malgré une certaine mélancolie qui ressort de son œuvre, Velcros ne cherche pas à nous plomber le moral. Au contraire, leurs chansons donnent envie de taper du pied et de secouer la tête, le tout en oubliant notre routine quotidienne le temps d'une bonne demi-heure. En onze titres menés tambour battant, Strange news from the vault marque les esprits tout en filant à toute allure. Un premier album réussi dans lequel on n'a pas le temps de s'ennuyer, et dont on a du mal à se détacher et à s'en lasser...

■ Ted



BRIEG GUERVENO

UN NOZ A VO

[ZRP]

What's the folk ? Le genre a évolué au gré du temps et des modes. Mais pour résumer, ce style de musique évoque la tradition, des instruments acoustiques et un attachement au peuple. Il existe forcément un lien entre les gens qui en jouent et leur histoire ou leur espace de vie. Certains s'affranchissent de ces critères (pas la peine d'avoir des ancêtres vikings pour jouer du nordic folk), d'autres les respectent, mais n'hésitent pas à les faire grandir. Brieg Guerveno est de ceux-là.

Le briochin a connu de nombreuses vies de musiciens, côtoyant autant les black metalleux que Nolwen Korbell et s'amusant autant dans le prog que dans la chanson, en groupe ou en solo... Le dénominateur commun à toutes ses expériences est l'usage du breton, y compris dans la nuit qui arrive. Cette langue qui sonne assez bien est totalement incompréhensible pour les non-bretonnants (mais les textes sont traduits en anglais dans le livret), ce qui met en avant sa musicalité comme la douceur des mélodies de Brieg. À sa voix et sa guitare, il ajoute des sonorités apportées par d'autres : des synthés, du violon, de la contrebasse, des percussions et même une chorale ! Chaque ajout vient teinter son folk et l'enrichir d'éléments qui ne sont pas que des arrangements : davantage de profondeur, une ambiance larmoyante, un peu de lenteur, de la gravité, une touche de modernité électro, un poil

de psychédéisme... comme s'il fallait camoufler un peu chaque titre pour ne pas apparaître quasi nu (comme sur le très beau «Ar barr avel»). Malgré l'unité apporté par le timbre de voix et la langue usitée, Un noz a vo offre donc une belle variété et chacun y trouvera son plaisir selon ses goûts ou son humeur. Moi, je ne saurais choisir entre la douceur pop-prog de «Hebiou din» et le rock travaillé «Poultrenn» (qui me rappelle par moment The Married Monk) pour t'indiquer par où commencer si tu pars à sa découverte. Pour le tube, le poète a choisi la première, si tu veux avoir quelques images en plus, tu peux donc débiter là (ou par «Kalon flamm» et ses dessins).

Avec un folk bien plus aventureux que sur 'Vel ma vin, ce nouvel album de Brieg Guerveno fait s'entrelacer des racines et insuffle un nouveau souffle à des sons qui ne riment pas qu'avec traditions.

■ Oli



DEBATONIC

SLOW FUSE

[M&O Music]

Le groupe franco-suisse nous montre que les eaux du lac Lemman peuvent être agitées. Bien énervées même ! Le alt-metal de Debatonic est amené de voix de maître par Diogo qui alterne un chant clair ultra maîtrisé, chose suffisamment rare chez les jeunes groupes de l'univers metal pour être souligné, avec des passages scream millimétrés et posés sans excès. Les rythmiques sont entraînantes et plairont au plus grand nombre. On retrouvera des pointes de skate punk, du metal pur et dur, du gros rock US qui riff, le tout, avec une grosse base de nu-metal. On passe un bon moment sans s'ennuyer une seconde car les compo sont accrocheuses sans tomber dans le travers d'être de simples déclinaisons musicales d'une même base.

■ Nolive



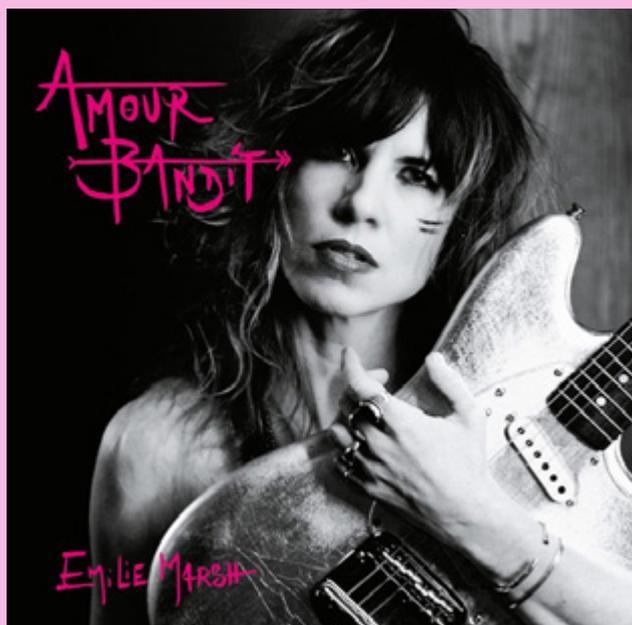
BIRDS OF NAZCA

PANGAEA

[Autoproduction]

Quand tu formes un groupe stoner parfois planant, tu peux avoir envie que ton nom donne de sérieux indices sur ta musique... Quoi de mieux qu'un désert et des oiseaux ? Depuis 2019, Birds of Nazca fait honneur à son patronyme qui rappelle la civilisation de la pampa péruvienne qui traçait d'incroyables géoglyphes dont pas mal de volatiles (colibri, héron et le condor dont ils ont fait leur logo). Ils ne sont que deux (Guillaume à la guitare, Romuald à la batterie), mais à l'aide des boucles (faut pas s'emmêler les pédales), on a différentes strates qui permettent à la fois une occupation de l'espace sonore et un effet hypnotique avec une touche psychédélique du plus bel effet. Cette capacité à tout faire à deux leur donne donc une couleur particulière et apporte quelque chose de différent dans une scène marquée par les trios (Glowsun, Stone From The Sky, Six Months Of Sun...). Même si c'est souvent chargé, les Nantais sont également à l'aise quand c'est plutôt calme (le superbe «Man pupu nyor» - une formation rocheuse en Russie -) et évitent ainsi la surchauffe. Bref, quoi de mieux pour l'été qu'un EP chaud et excitant qui en plus fait voyager ?

■ Oli



ÉMILIE MARSH

AMOUR BANDIT

[At(h)ome]

Il y a des albums qui prennent feu dès la première écoute. Des disques qui sentent le sel des larmes, le sable brûlant sous les pneus d'un road trip intime, la peau encore chaude d'un baiser volé au bord d'un été. Amour bandit, troisième album d'Émilie Marsh, est de ceux-là. Un disque incandescent, traversé par deux tempêtes jumelles : celle du deuil brutal de Dani, muse, sœur d'âme et partenaire de scène ; et celle, foudroyante, d'un amour queer arrivé comme une gifle sensuelle, une étreinte à la nuit tombée.

Dès «Été 22», morceau-manifeste, on est plongé dans l'œil du cyclone. Tout est là : le vertige, la division, la sidération. «Deux cœurs coupés en deux», chante-t-elle, guitare à l'os, voix plus grave, brûlée par la fièvre de vivre. On entend la douleur, mais on sent surtout la vie qui pulse, irrépressible. C'est ce qui marque dans Amour bandit, la souffrance n'écrase jamais le désir. Elle le double, l'amplifie, le justifie. «Jamais vu», single hypnotique et fiévreux, résume à lui seul l'album : sexuel, affirmé, urgent. Le groove y rappelle Nine Inch Nails, mais adouci par une sensualité pop presque voilée. Puis vient «Draguer le dragon», pépite ludique et obsessionnelle, chasse amoureuse sur fond de riffs félins. C'est le genre de morceau qui vous suit partout, comme un parfum resté dans un col de chemise. La force de l'album, c'est de n'être jamais un repli, mais une traversée. «Phoenix» en est l'exemple parfait :

à la fois oiseau-mythique et ville-américaine, ce morceau crie la nécessité de brûler pour renaître. Les guitares y roulent comme un orage sur Monument Valley, et la voix d'Émilie devient arme de réinvention. Même chose pour «Hot song», célébration sauvage du désir, où l'on célèbre la chair aimée, pas celle qu'on fantasme à distance. C'est rare. Mais c'est avec «Dani song» que l'album atteint sa hauteur d'âme. Une lettre d'amour chantée à la disparue, guitare en deuil, gorge nouée mais droite. Pas de pathos ici, juste une fidélité sidérante à ce lien unique entre deux artistes. C'est sobre, poignant, lumineux. Et cela suffit à donner à Amour bandit une profondeur intemporelle.

En filigrane, on entend toujours cette idée : aimer, c'est prendre les armes. C'est devenir une femme à l'épée, un totem, une faune libre. Amour bandit est un manifeste pour les amours hors des cases, celles qu'on invente chaque jour, chaque nuit. C'est un disque de flammes, de sueurs et de cicatrices dorées. Émilie Marsh n'est plus la jeune fille à la guitare folk. Elle est devenue la femme-Fender, électrique, tendue, tendre. Une survivante joyeuse, une incendiaire élégante. Et ce disque, Amour bandit, en est la preuve éclatante. Une odyssée d'amour flamboyant, dont on ne revient pas indemne.

■ JC



LETERNAL UTOPIA

ILLUSION OF TIME

[M&O Music]

Toulouse, la ville rose au bord de la Garonne, est plutôt connue pour son équipe de rugby et son cassoulet. Mais la capitale de l'Occitanie, c'est aussi une ville où la musique se vit intensément. On y retrouve régulièrement des groupes ou musiciens qui émergent et cela, dans tous les styles de musique. Lethernal Utopia mélange thrash, death et metalcore pour nous submerger de riffs violents et d'une basse martiale. La voix alterne entre growl et chant clair, ce qui donne des breaks du plus bel effet. On a aussi des passages de guitares clairement heavy comme dans «We are». Les Toulousains nous balancent même des passages lyriques qui donnent des notes aériennes à l'ensemble. Cela donne un résultat puissant et mélodique qui trouve un équilibre entre noirceur et douceur. Un voyage dans les abysses de l'intimité et un mélange cohérent très prometteur pour un premier album.

■ Nolive



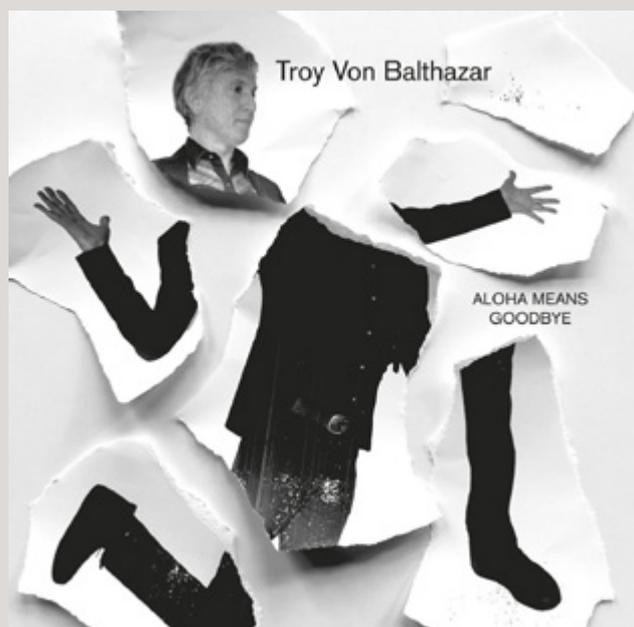
OCRE

SO OFTEN LIFE BLOOD COMES FROM ASHES

[Araki / Atypeek / Urgence Disk]

Noir et beau comme un Soulages, même si c'est de l'Ocre. Avec ce premier album, on n'est pas de toute façon dans les couleurs primaires criardes ou vives, s'il fallait décrire chromatiquement l'univers d'Ocre. Les teintes seront effectivement sombres, profondes, denses, entrecoupées de gros éclairs électriques, que ce soit dans le chant, grave, un peu sombre ; la guitare inventive qui alterne riffs lourds, tendance grungy ; les structures quasi post rock ; ou les arpèges introductifs mélodiques. Damien A pour la batterie et Pierrick A pour tout le reste, c'est-à-dire la guitare, la basse et le chant, un duo clermontois qui tout au long des 9 pistes de ce premier album (après un premier EP sorti en 2022, baptisé sobrement First EP), développent une belle demi-heure musicale. C'est la section guitare qui donne le ton et le rythme, la batterie qui l'enrichit et la voix qui l'englobe dans une douce mélancolie. Élégant et sobre, Ocre rajoute une belle couleur sur la palette du grunge et nous rappelle au bon souvenir des Soundgarden, Bush, et autres Alice In Chains, et c'est réussi. À découvrir, à suivre, à applaudir.

■ Eric



TROY VON BALTHAZAR

ALOHA MEANS GOODBYE

[Vicious Circle]

Il est difficile de ne pas se répéter, encore et toujours, quand on est un artiste au langage aussi singulier que Troy Von Balthazar. Mais ce dernier étonne encore 20 ans après son premier album. L'américain a livré en mars dernier, *Aloha means goodbye*, un septième album solo très personnel et spécial dans le sens où, un peu à l'image de Shannon Wright, il a été composé durant une période dans laquelle le chanteur souffrait de graves problèmes de santé. Avec ses douleurs constantes et sa vulnérabilité, Troy a même pensé à la mort, mais il semblerait que la musique l'ait sauvé. En ce sens, ce nouvel album représente une forme fragile d'un espoir retrouvé (il va mieux aujourd'hui) et fait un bilan général de sa vie. *Aloha means goodbye* porte d'ailleurs en lui cette ambivalence : l'hommage à sa terre natale (Hawaï) où il puise ses racines et ses souvenirs, et l'adieu à une part de lui-même. Sur le morceau éponyme, un ukulélé évoque d'ailleurs cet ancrage dans l'enfance et le souvenir, presque comme une berceuse. Ce nouveau disque, bien plus connecté au réel que dans les rêveries introspectives d'autrefois, parle autant de l'enfance du chanteur («Swimmer»), que de son passé («St Patience») ou les épreuves de la vie en général («Nurse 13»). Comme si Troy, au bord de la rupture, avait fait défiler toute sa vie, pour mieux la réhabiliter ensuite.

Aloha means goodbye, qui a été réalisé dans

son home studio à Angoulême (sauf le mastering confié à l'excellent Peter Deimel du Black Box Studio qui a produit le mythique *Black black* de son ex-groupe, Chokebore), se distingue par son minimalisme radical (à l'image de «Boom boom») bien plus marqué que sur les précédents travaux du songwriter. Les arrangements se font rares, presque ascétiques, avec un peu de violoncelle (par François-Pierre Fol), un piano furtif, et une percussion africaine (le dundun de Philippe Conde sur «St. Patience») pour accompagner l'habituelle guitare (plus acoustique qu'électrique) de Troy Von Balthazar, mais surtout cette voix habitée et nue pour mieux percevoir ce témoignage de vie. On aime l'imperfection de cet album (tout est relatif, il est loin d'être raté !) qui fait aussi sa beauté. La musique de TVB ne cherche pas à être polie ou conforme aux attentes de l'industrie. Elle est humaine, sensible et précieuse. Et pour ceux qui verraient encore l'ombre de Chokebore dans la carrière solo de Troy Von Balthazar, ce disque referme définitivement cette époque. En quarante minutes, *Aloha means goodbye* tente surtout de démontrer que cet «adieu» n'est finalement que l'annonce d'un nouveau futur lumineux pour l'Hawaïen.

■ Ted



TROY VON BALTHAZAR

LE NOUVEL ALBUM DE TROY VON BALTHAZAR EST PROBABLEMENT CELUI QUI LE CARACTÉRISE LE MIEUX ACTUELLEMENT. FRAGILE ET ÉPURÉ, MAIS TOUJOURS AVEC AUTANT DE SENSIBILITÉ, ALOHA MEANS GOODBYE MARQUE UNE ÉTAPE DANS LA VIE DE CETTE ARTISTE UNIQUE QUI A FAILLI LA PERDRE. IL NOUS RACONTE TOUT ÇA À LA SUITE.

Salut Troy, ton nouvel album, Aloha means goodbye, se distingue de ses prédécesseurs par sa fragilité et son côté minimaliste, notamment dans les instrumentations («Boom boom» en est le meilleur exemple). Pourquoi ce choix ? Te retrouves-tu davantage dans cette manière de composer désormais ?

Tout d'abord, merci beaucoup de me donner la parole à travers cette interview. Pour répondre à ta question, je pense que la simplicité qu'on peut ressentir dans ce nouvel album est une progression tout à fait naturelle. Je ressens moins le besoin de remplir toute la toile de couleur, les espaces vides peuvent être bénéfiques pour la musique, voire plus. Tu sais, ça prend du temps d'apprendre à arrêter d'en mettre partout. Ma compagne me disait, en parlant de ma musique, qu'il y avait beaucoup trop de sons à la Star Wars... J'ai finalement compris ce qu'elle voulait dire, alors j'ai expérimenté la méthode «Less is more».

Est-ce que cette fragilité que nous ressentons dans ce nouvel album a un rapport avec le fait que tu as été très malade pendant son enregistrement ?

Probablement, oui. Mon corps me faisait extrêmement souffrir. La musique était la seule chose à laquelle je pouvais me raccrocher. Chaque matin, j'avais environ une heure et demie devant moi pour travailler avant que la douleur ne revienne. J'ai entendu dire un jour que si l'on écrivait une page par jour, on finirait par avoir un roman. J'ai utilisé cette idée et j'ai construit l'album chanson par chanson. Je voulais garder une trace de cette aventure, et la musique que j'entendais dans ma tête la nuit. J'ai pensé que j'allais mourir, alors je me suis accroché à la musique comme un enfant tient la jambe de sa mère. Heureusement, je vais mieux maintenant.

Le titre du disque fait référence à ta terre natale, Hawaï. Pourquoi faire ce lien avec tes origines ? D'où vient l'origine de ce titre ?

Quand j'avais 5 ans et que j'habitais là-bas à l'époque, j'adorais rester seul à regarder les vagues s'écraser. Je ne parlais pas, je regardais juste les vagues de longues heures chaque jour. Ma mère m'a emmené chez un psychologue pour voir si quelque chose n'allait pas, mais il était gentil et m'a demandé si je

me sentais bien en regardant juste les vagues et rien d'autre. J'ai répondu «oui», alors il m'a acheté une glace et nous ne nous sommes plus jamais revus.

Qu'ont en commun Hawaï (ta terre natale) et Angoulême (la ville où tu vis désormais), selon toi ?

La seule chose similaire entre ces deux lieux est qu'il y a des gens sympas. Mais ce sont deux endroits vraiment très différents sur plusieurs points de vue. J'aime vivre ici, mais ça ne me rappelle pas du tout la vie que j'avais à Hawaï. Déjà, il n'y a ni palmiers, ni surfeurs...

Pourquoi enregistres-tu chez toi ? Est-ce que c'est une question de budget ? Si tu avais un gros chèque pour enregistrer un disque, tu ferais quoi de plus ?

Je dois faire attention à la façon dont j'utilise mon énergie, donc avoir tout à la maison est la meilleure des solutions pour moi actuellement. Si j'avais un gros budget, j'irais dans un grand studio, mais honnêtement, en l'état actuel des choses, je n'en ai pas besoin. Rester bosser et enregistrer chez moi m'aide aussi à garder la propriété de toute ma musique, de mes enregistrements, de ne pas céder mes masters. Et puis, j'aime aussi enregistrer de la musique. J'aime le processus, les micros, le matériel, j'étudie tout ça. J'aime aussi mixer pour d'autres artistes et écrire pour eux. Avoir un petit studio chez moi me donne le temps d'apprendre tout ce que je veux apprendre, c'est comme piloter un vaisseau spatial.

Comment as-tu choisi tes invités sur le disque (François-Pierre Fol au violoncelle, Philippe Conde au dundun), le hasard des rencontres ?

J'aime trouver les meilleurs musiciens dans chaque endroit où je vis. Ils vivent tous les deux à Angoulême et ce sont d'excellents musiciens.

Qu'est-ce qui te fascine le plus dans la musique ?

J'aime les couleurs. J'aime les souvenirs. J'aime l'énergie. J'aime ces moments où la musique te prend aux tripes dès les premières écoutes. J'aime ce processus dans lequel tu peux écrire quatre chansons en même temps et les entendre toutes résonner dans ta tête.



J'aime la sensation de peur qui arrive quand c'est le moment d'enregistrer une nouvelle chanson, et ce sentiment que j'ai quand je la termine. J'aime l'impossibilité de vivre pendant 30 ans comme ça avec cette musique dans mes oreilles.

Est-ce que tu écoutes beaucoup de musique quand tu ne composes pas ?

Pas vraiment. Ma mère m'a dit un jour : « Si tu veux être écrivain, lis, mais ne lis pas trop ». Elle lisait tellement de livres que lorsqu'elle a voulu s'essayer à l'écriture, ça l'a bloqué, elle n'en a pas été capable. J'aime garder un esprit clair quand j'écris, donc je n'écoute pas beaucoup de musique. J'ai généralement quelques chansons dans ma tête qui tournent comme des serpents, et ça suffit amplement.

Est-ce que la vie de tournée en groupe te manque ? Ou tu préfères ta solitude ?

Tourner avec un groupe me manque. Les ami-

tiés et les concerts me manquent. J'adorerais rejouer plus de concerts, mais j'aime aussi jouer en solo, en duo ou en trio. Je ne suis pas difficile, j'aime un peu tout, peu importe la manière. Si ça arrive, je suis heureux. De toute façon, j'ai toujours été heureux de jouer de la musique triste.

Est-ce qu'une de tes chansons t'as déjà fait pleurer ?

Une de mes chansons ? Non, je n'ai jamais pleuré à cause de ma propre musique. Ce n'est pas vraiment mon style !

Quelle a été la chanson la plus difficile à écrire et à composer de toute ta discographie ?

C'est généralement celles que j'ai entendues en rêve et dont j'aurais voulu me rappeler complètement. Il y en a eu beaucoup de chansons comme ça. Parfois, je peux en imiter la structure, mais je n'arrive jamais à retenir la mélodie. Je me réveille, je cours vers un instrument,



mais le temps que j'arrive et la chanson se dissout. Je reste assis au milieu de la nuit à côté de mon lit, guitare en main, en attendant que ça revienne, mais il est trop tard. La chanson disparaît, piégée dans le monde des rêves, de l'autre côté du miroir. Ce sont ces chansons-là qui sont les plus dures à attraper, à composer.

As-tu déjà eu envie de produire des artistes ?

Oui, beaucoup. J'en ai déjà produit quelques-uns et j'aimerais en produire davantage. J'ai tellement d'idées. J'aime essayer de nouvelles choses en studio. Mes oreilles sont grandes ouvertes. Tous les artistes qui lisent cette interview, appelez moi !

As-tu déjà rencontré des artistes qui font de la musique un peu comme toi tu l'abordes ?

Il doit en exister, mais c'est avant tout une expérience personnelle. J'imagine que d'autres artistes doivent ressentir les mêmes choses que moi, vivre ces moments magiques quand

une nouvelle chanson prend forme. Quand la journée se présente comme une aventure et que tu vas te coucher heureux d'avoir trouvé quelques bons mots/textes ou un bout de refrain, eh bien, ce sont les meilleures journées.

Maintenant que tout a l'air d'aller mieux, quels sont tes projets à part tourner ? Tu as repris l'écriture de poèmes ?

Oui, j'ai recommencé à taper des textes tous les matins et j'écris de la musique pour quelques poètes en France, en plus de mixer pour un artiste américain et de travailler sur mon prochain album. J'aime avoir plein de projets en parallèle. J'espère en avoir encore plus à l'avenir et qu'un jour, j'écirai de la bonne poésie.

Merci à Guillaume de Vicious Circle et Troy.

■ Ted
Photos : Régis Feugère



GABLÉ

LIVE

(Figures Libres Records)

Il aura donc fallu que La Poste daigne déposer dans ma boîte aux lettres le CD de Live pour que je puisse enfin me plonger dans l'univers improbable de GaBLÉ. Et ce n'est pas le fait qu'ils soit resté inactifs ou quoi, le trio electro/rock/pop/lo-fi de Caen affiche tout de même sept albums studio et un EP, si l'on en croit leur page Bandcamp. Non, la faute m'incombe entièrement. D'abord parce qu'atteint d'une sorte de dyslexie sélective, je les ai longtemps confondus avec GiedRé (pas tout à fait la même ambiance, convenons-en). Ensuite, parce que, comme souvent, les premières écoutes étaient restées en plan, victimes de ce phénomène étrange : une (ou des) chanson qui nous laisse froid au premier contact, mais qui, bien des années plus tard et avec une autre perspective, se révèle être géniale.

Bref, GaBLÉ, c'est une longue et riche aventure commencée au milieu des années 2000 regroupée en version concentrée dans cette compilation de onze morceaux captés live lors de l'édition 2024 du festival Les Rockomotives de Vendôme. Et quel meilleur point d'entrée que le live pour juger de la qualité d'un artiste ? Sur scène, impossible de tricher (ou alors juste un petit peu), et avec ce témoignage, on perçoit de suite la complicité entre les trois musiciens, accompagnés à cette occasion d'un joueur de basson et d'une flûte traversière. Notamment le chant, souvent en mode ping-pong, qui s'ajoute à cette impres-

sion de conversation musicale permanente et à ce dynamisme. Le plaisir qu'ils prennent est palpable lorsqu'ils livrent leurs morceaux de pop-rock électronique bariolés, tour à tour féériques et inquiétants, caractérisés par des ondes en dents de scie irrégulières, exactement comme cette manière malade d'écrire leur sobriquet et leurs chansons.

À l'écoute de ce live, GaBLÉ me fait terriblement penser au côté dada et cabaret loufoque de BBCC (le chant n'est pas loin de celui d'Adrien), mais aussi à celui joyeusement foutraque de Chocolat Billy. Comment aurais-je pu ne pas succomber à ce disque ? Inutile de vous dire que j'aurais aimé assister à ce concert aux Rockomotives. Seul mystère restant : pourquoi diable s'adresser en anglais à un public français sur «Who TeLLS You». Quelqu'un m'explique ?

■ Ted



BEN LE JEUNE

A STRANGER TO YOUR CITY

[Missing Door Music]

Un petit flashback dans les années 80/90 du temps où l'on écoutait du rock alternatif que maintenant on appelle ça de l'indie rock ? Que ce soit pareil ou pas, je ne sais pas, mais avec Ben Le Jeune, on fait le pont entre ces deux époques. Sûrement parce que Ben Le Jeune, est le frontman et leader du groupe mancunien The Creature Comfort né à la fin des années 80, qui avait partagé la scène avec Mudhoney ou Gun Club, mais n'était jamais passé en studio avant2013 pour un premier album puis un deuxième en 2021. Mais en 2022, Ben Le Jeune quitte le Grand Manchester et plus ou moins The Creature Comfort pour la Nouvelle Aquitaine et s'établit en Charente pour peut-être commencer une nouvelle vie, mais aussi un projet solo. Et voici A stranger to your city, le premier LP de 10 titres, sans The Creature Comfort, mais un peu quand même puisqu'il invite le bassiste et le guitariste de son groupe en studio. Et musicalement, eh bien on a de l'indie rock alternatif, du rock qui fait parfois penser aux productions de Joy Division, ou à Nick Cave, ou les Tindersticks. Tu l'auras compris, Ben Le Jeune ne renouvelle pas le genre, mais il l'alimente, lui permet de subsister, de l'honorer, de perdurer, et c'est tant mieux.

■ Eric



DA CAPTAIN TRIPS

IN BETWEEN

[Subsound Records]

Encore du rock psyché-instrumental ! Les amateurs sont servis dans ce mag. Pour cette galette, direction le Nord de l'Italie à la découverte d'un groupe expérimenté qui marie guitare et clavier, influences vintage et production moderne. S'ils sont quatre, difficile de dire qui mène la barque, on est dans un In between où seul le résultat global compte. Si l'ensemble est agréable à écouter, alors c'est que chacun a bien fait son boulot. Pas question de mettre en valeur ses propres qualités techniques, l'aspect harmonieux et l'immersion dans le titre prévalent sur des considérations personnelles. Il y a bien des moments où la guitare joue d'un effet plus gras, d'autres où le clavier se distingue un peu plus ou la rythmique correspond davantage à notre humeur, mais on n'est jamais dans l'exubérance, l'objectif étant toujours de servir le titre. À ce compte-là, c'est très réussi et il est difficile de dégager un morceau plutôt qu'un autre, toutes les pistes ayant leurs points d'accroches. Allez, mettons en avant «Back to Sargassian», puisque les anguilles occupent une belle place dans leur artwork (en grande partie à décoder) dans lequel je retrouve des éléments post-rock (les strates du début) et une touche [noire ou blanche ?] de Ric Wright (Pink Floyd) sur la fin, sans que l'une ou l'autre aspiration ne vienne dénaturer ce qu'est Da Captain Trips.

■ Oli



INKY TERRA

PRÉCIPICE

[M&O Music]

Formé dans l'Ardèche en 2019, Inky Terra nous livre un opus d'un niveau rare pour un premier album. Ça balance grave avec un alt-metal où l'on retrouve une galaxie d'influences aussi variées que SOAD, Tool, du stoner et bien d'autres. Le chant est juste parfait : tonalité, justesse, puissance et douceur. Les guitares naviguent entre riffs lourds et rythmiques entraînantes, appuyées par une basse sobre qui donne du corps à l'ensemble. La batterie est sans chichi, pleine de justesse sans en faire des [grosse] caisses. On trouve un équilibre parfait entre tous les membres du groupes. Il va falloir les suivre de très très près. Pour moi, un des incontournables du genre dans les sorties françaises du moment. Pour un premier LP, je n'aurais qu'un mot : respect !

■ Nolive



DERYA YILDIRIM & GRUP ŞİMŞEK

YARIN YOKSA

[Big Crown Records / Modulor]

2025 signe le retour du quatuor de rock-folk anatolien basé en Allemagne, Derya Yildirim & Grup Şimşek. Deux ans et demi après Dost 2, lequel a échappé à nos radars après vous avoir parlé de Dost 1, le groupe sort Yarın yoksa. Un album qui ne s'égaré guère en rien de sa signature musicale, mais l'approfondit avec maturité. Menée par la voix atypique et le saz de Derya Yildirim, la formation nous convie une nouvelle fois à un voyage contemplatif dans lequel ses sonorités orientales se mêlent à un psychédéisme entraînant et à un folk traditionnel charmeur. Cette nouvelle livraison est peut-être même la meilleure que le groupe nous ait donné jusqu'à présent. On y perçoit l'expérience acquise, mais surtout le travail d'orfèvre de la production, confiée à Leon Michels d'El Michels Affair, qui a su sublimer l'ensemble, et plus particulièrement les arrangements des cordes qui ont donné naissance à de délicieuses mélodies. En signant chez Big Crown Records, Derya Yildirim & Grup Şimşek franchit une étape décisive. Comme Altın Gün, autre formation partageant un héritage anatolien, le groupe aspirait à une plus grande reconnaissance internationale. C'est chose faite avec cet album aux sonorités et ambiances variées, entre ballades émouvantes et airs plus enjoués.

■ Ted



FIL J'AIME

[Irfan Le Label]

Il y a des parcours qui ressemblent à une ligne droite, et d'autres qui prennent des chemins sinueux, riches en rencontres et en croisements artistiques. Celui de Fil appartient sans doute à la deuxième catégorie. Gamin, il s'initie à la guitare à neuf ans et, à peine deux ans plus tard, fonde son premier groupe. Déjà, l'envie de jouer devant un public est là : des morceaux rock qui lui ouvrent les portes de la scène et aiguïsent un goût durable pour le partage. C'est aussi dans ces années que naît chez lui une attirance pour l'écriture poétique, cette quête des mots qui ne l'a plus quitté. Arrivé à Paris à sa majorité, Fil ne tarde pas à s'entourer d'autres musiciens. Ensemble, ils créent La Tordue, formation qui marquera durablement la chanson française alternative entre 1989 et 2003. Arrangeur et réalisateur artistique, Fil finit par revenir à une expression plus personnelle. Depuis 2022 et la pandémie, il développe un projet solo nourri de guitares électriques et de textes aux accents poétiques. Sur scène, sa voix se déploie à la croisée des chansons qu'il écrit et de celles qu'il choisit d'interpréter, toujours porté par le goût du verbe et de la mélodie. Fil se confronte à un public attentif, séduit par cette écriture sensible, parfois fragile, mais jamais désincarnée. Il franchit une étape décisive en 2025 : accompagné par le réalisateur Romain Baousson, il enregistre son premier album solo, sobrement intitulé *J'aime*. Ici, pas d'effets de manche mais une sincérité brute, des

chansons qui ouvrent des fenêtres vers l'imaginaire et creusent des sillons intimes, entre murmures et éclats électriques. Le premier titre éponyme est une sorte de portrait chinois de l'artiste dans toutes ses contradictions et il nous ouvre les portes de son univers.

Dans un contexte de septembre 2025 qui a connu deux journées de mobilisation, une chanson comme «Les inconnus» qui reprend le texte de Jules Jouy (1887) résonne parfaitement avec son rythme chaloupé ; «Des plus fameux ils ont la taille / Ils pourraient être conquérants / Cependant, après la bataille / Humbles, ils rentrent dans les rangs». L'album est autoproduit est a fait l'objet d'une campagne de financement participatif et on comprend l'engouement lorsque l'on écoute la galette. Sur «Des sommes», on retrouve la variété qui flirte avec le rock comme savait le faire Miossec sur ses premiers albums et c'est assez bon de retrouver ce style qui ne choisit pas entre textes et guitares. Le titre «Mémé» nous fera appeler dans le quart d'heure les personnes que l'on aime pour leur dire de leur vivant. Pas de dramatisation passé 100 ans, c'est un bel âge, le rythme est entraînant mais les paroles et le riff du pont sont touchants. Le titre «Le jour la nuit» nous renvoie également vers les bras du Breton cité plus haut, rock et voix éraillée, rock et rauque en quelque sorte et on se laisse encore plus emporter dans cet univers. Les instrumentales comme «Horizon» tendent vers l'électro et cela est encore plus intrigant.

Avec *J'aime*, Fil s'affirme comme un auteur-compositeur-interprète à part, héritier de ses multiples aventures, mais bien décidé à écrire son histoire en son nom. Plus qu'un premier album, c'est une déclaration d'intention : aimer les mots, la musique, et surtout ce moment unique où une chanson devient le lieu d'une rencontre entre l'artiste et son public. La maquette présente sur Discogs nous laisse entrevoir que certains titres ont été écartés, une raison de plus d'aller voir Fil en live pour les découvrir.

■ JC



FIL

AVEC J'AIME, SON PREMIER ALBUM SOLO, FIL OUVRE UN NOUVEAU CHAPITRE DE SON PARCOURS. ANCIEN MEMBRE DE LA TORDUE, IL A MULTIPLIÉ LES COLLABORATIONS ET EXPÉRIENCES MUSICALES AVANT DE SE LANCER SEUL. SA RENCONTRE AVEC LOÏC LANTOINE L'A LIBÉRÉ DANS L'IMPROVISATION ET L'ÉCRITURE, DONNANT NAISSANCE À DES CHANSONS À LA FOIS SINCÈRES, SINGULIÈRES ET ÉLECTRIQUES. RÉALISÉ AVEC ROMAIN BAOUSSON, L'ALBUM MÊLE POÉSIE ET SIMPLICITÉ, TEXTES PERSONNELS ET HÉRITAGES PARTAGÉS. CE PROJET MARQUE POUR FIL UNE VÉRITABLE LIBÉRATION ET UNE ENVIE RENOUVELÉE DE SCÈNE ET DE PARTAGE.



Tu joues de la guitare depuis l'enfance, qu'est-ce qui t'a donné envie de persévérer dans la musique ?

Moi qui était plutôt timide, cela m'a aidé à rencontrer des gens, à m'ouvrir sur le monde. J'ai vu que je pouvais communiquer des vibrations et des émotions. Ça a été un moteur, et ça l'est toujours.

La Tordue a marqué toute une génération, qu'est-ce que tu retiens aujourd'hui de cette aventure collective ?

C'était une de mes plus belles rencontres sur le

plan artistique et une aventure humaine hors norme. J'ai eu la chance d'écrire des musiques sur des textes ciselés. Nous en avons fait de belles chansons qui sont restées dans le cœur des gens, certains les ont même transmises à leurs enfants, c'est très touchant.

Tu as longtemps collaboré à des projets très différents, qu'est-ce que cela a changé dans ta manière de composer ?

Je ne sais pas si cela a changé fondamentalement ma manière de composer, même si certains projets pouvaient impliquer une cer-



taine adaptation de ma proposition musicale. Cela m'a plutôt ouvert d'autres perspectives, notamment grâce à un spectacle autour de textes de Christophe Tarkos dans lequel j'ai pu expérimenter des choses. C'est d'ailleurs à ce moment-là que j'ai décidé d'être plus électrique.

Quelle a été l'influence de ta rencontre avec Loïc Lantoine sur ton parcours ?

Humainement, c'est une rencontre d'une fraternité exceptionnelle. Il m'a d'abord permis d'apporter ma touche musicale en osant improviser, ce que je ne faisais presque jamais avant. Cela m'a décomplexé musicalement d'une certaine manière. Loïc m'a également encouragé à être tel que je suis, ce qui m'a donné confiance en ma capacité à écrire des textes, en osant un certain lâcher-prise.

Pourquoi avoir choisi ce titre, J'aime, pour ton premier album solo ?

C'est ma façon de présenter l'album en disant «Voilà qui je suis».

Comment est née l'envie de te lancer seul après toutes ces années de collaborations ?

Ça faisait un moment que j'en avais envie et puis un jour de confinement, je me suis senti prêt à passer le cap. J'avais suffisamment de matière musicale et de chansons pour envisager dans un premier temps de les jouer en solo sur scène.

Dans quel état d'esprit étais-tu au moment d'écrire et de composer ces chansons ?

J'avais envie que les chansons et les instrumentaux me ressemblent, qu'il y ait avant tout de la sincérité sans chercher à être dans un style musical précis.

Comment s'est passée ta rencontre et ton travail avec Romain Baousson à la réalisation ?

C'est un ami qui m'a parlé de Romain. Il a bien accroché sur mes maquettes et nous nous sommes rencontrés. Nous avons parlé de mes souhaits et de ce qu'il pouvait m'apporter en toute simplicité. Je me souviens lui avoir dit que je voulais que ce soit beau. J'ai senti que c'était la bonne personne. Romain a fait un superbe travail de son sur les guitares, comme sur le reste d'ailleurs. Il a ajouté des batteries sur les morceaux où c'était nécessaire. Nous nous sommes fait mutuellement des propositions artistiques, l'album réserve d'ailleurs quelques surprises au niveau des arrange-

ments. C'est la première fois que je me suis senti aussi bien dans un studio et Romain y est pour beaucoup.

On sent une couleur électrique dans l'album, était-ce une volonté dès le départ ?

Oui, complètement.

Tes textes oscillent entre poésie et simplicité directe. Comment trouves-tu l'équilibre entre ces deux pôles ?

C'est très spontané, il me semble que c'est la musique qui me permet ça. J'essaie de faire en sorte que les mots chantent. Parfois c'est de l'ordre du langage parlé, parfois ça émerge sous une forme plus poétique, parfois les deux sont mêlés. J'ai simplement besoin que ça me touche, qu'il s'agisse de mes textes ou de ceux des autres. Car deux textes ne sont pas de moi : «Dormir bancal» a été écrit par Fanie Mottier avec qui je partage ma vie et qui m'accompagne sur ce projet, et «Les inconnus» est un texte de Jules Jouy qui date de la fin du XIXème siècle.

Y a-t-il un morceau que tu considères comme le cœur de l'album ?

Peut-être «Le jour la nuit», parce qu'il est le point de départ de mon travail d'auteur-compositeur-interprète, ou «Le passage» qui est un instrumental dont l'idée existe depuis longtemps. Après je les aime tous !

Tu as déjà présenté ces morceaux en concert, comment le public les reçoit-il ?

J'ai de très bons retours et c'est ce qui m'a conduit jusqu'à cet album. Ces retours sont même meilleurs depuis que je sais que J'aime va sortir, ça m'a libéré.

La scène est très importante pour toi. Quand tu composes, penses-tu déjà au rendu live ?

J'essaie de ne pas y penser, de rester libre. Le fait de jouer pour l'instant en solo pose des contraintes, donc j'adapte ensuite certains morceaux à la scène.

Après J'aime, te vois-tu poursuivre en solo, ou songes-tu à de nouveaux projets collectifs ?

J'ai envie de poursuivre ce chemin et m'entourer d'au moins deux musiciens sur scène. Fabriquer de la matière sonore et de la musique pour la danse et le cinéma me plairait également beaucoup.

Si tu devais décrire l'album en trois mots pour donner envie à quelqu'un qui ne le connaît pas encore, lesquels choisirais-tu ?

Singulier, sincère, électrique.

Le mot de la fin ?

Celui de Cambronne ! Celles et ceux qui ont déjà écouté l'album comprendront...

Merci à Sissi pour la découverte et à Eric pour cette belle interview et le respect du timing serré.

■ JC Forestier

Photos : Laurent Guizard







EARTH MOON TRANSIT

FAKING IT, NOT MAKING IT

(Øra Fonogram)

C'est une évidence, passé 35 degrés Celsius, le corps a tendance à se ramollir. Imaginez-vous que l'écoute de cet album s'est faite cet été par 41 degrés dans l'un des départements les plus chauds de France, sous un soleil de plomb. Le rythme, pas trop rapide des compositions, a donc collé un peu comme mon t-shirt à ma peau durant cet été.

L'intro de l'album à la basse m'a instantanément fait penser à celle de «Past, present & future» de Demon Fuzz sur l'album Afreaka. Vous me direz : «Quel est le rapport ?» Eh bien, lorsqu'elle commence, et si on écoute cela sans information, on ne sait pas à quel type d'album on va avoir affaire. Dans le cas de Demon Fuzz, je m'attendais à du heavy-metal et pour Earth Moon Transit, j'aurais pu m'attendre à du doom. Avec Faking it, not making it, on découvrira un album aux influences diverses. La première qui vous sautera aux oreilles est celle du groupe de Stephen Malkmus, Pavement. J'ai beau réfléchir, je ne connais pas de groupes actuels ou même passés qui se seraient dit : «Faisons un groupe à la Pavement». Des Nirvana, il y en a eu une flopée, mais des Pavement, pas ou peu. Et c'est avec le titre «Faking it, not making it» que la ressemblance est la plus frappante. Prenez le troisième titre «I Love IKEA dinner», où, pour caractériser l'esprit lo-fi, une flûte presque enchantée apparaît pour enchaîner sur le solo

d'introduction de «Slanting, slightly», pour le coup très Pavementesque. Dans ce même morceau, Earth Moon Transit, composé essentiellement de musiciens de jazz, ne manquera pas d'ajouter une bonne dose d'apesanteur à ce titre indie pop. «Drift», mélancolique balade de bord de plage abandonnée, prendra une lourdeur sonore sur la deuxième partie du morceau, marquant ainsi la sensibilité et la grande force du groupe comme assez souvent sur cet album. De la même manière, pas de recherche d'ultime et de grandeur dans cet album, la voix est presque toujours retenue, pourtant les crescendos sont bien là. L'album se clôture avec un gros morceau de onze minutes, «Waiting song», qui donnera probablement un aperçu très juste des performances live du groupe.

En définitive, Earth Moon Transit propose avec cet album quelques compositions qui, à mon avis, auraient parfaitement leur place dans la discographie de Pavement. Peut-on leur en vouloir d'une telle ressemblance ? Cela pourrait être le cas si ces musiciens s'en contentaient : allez jeter une oreille sur leurs autres groupes (I Like To Sleep, Hey Gloria, Private Property, Fuckleberry Hinn, Teip Trio) pour réaliser à quel point la musique est un jeu qu'ils adorent pratiquer.

■ Deux Fré



PRIVATE PROPERTY

PRIVATE PROPERTY

[Kraakeslottet Platekompagni]

Voilà, vos enfants qui jouaient sur le tapis du salon vous regardent l'air interloqué presque abasourdi, votre femme est devant vous, le visage rougi par la colère et vous hurle «Tu nous fais ch**r, toi et ta musique». Vous, vous êtes sur le canapé et sur les conseils de la rubrique Carousel feeling vous avez fait jouer le premier titre de l'album de Private Property sur votre chaîne hifi. Même si un petit décrochage d'oreilles en famille ne peut pas faire de mal. Pour l'instant vous n'en menez pas large. Heureusement, le deuxième titre «Trance wolf» assiera votre caution d'homme cultivé auprès de votre famille car ce titre fleure bon la mise en scène de théâtre d'improvisation subventionné. Cette comptine doucement hurlée au clair de lune destiné aux adultes fera de toute évidence le jeu de vos enfants (hahouuuuu ahouuuuuu fait le loup). Le calme étant revenu et Carousel feeling n'étant pas là pour régler pour vos problèmes familiaux et votre goût prononcé pour les musiques extrêmes, nous allons désormais chroniquer cet album sans vous y mêler.

Avant ça, parlons de sa composition, Private Property est le groupe de Nicolas Leirtrø (Earth Moon Transit) ici à la basse. Au chant c'est la tromboniste Guro Kvåle, elle officie habituellement dans Gard Nilssen's Supersonic Orchestra, pour ne citer qu'eux, car à ce petit jeu, on découvre rapidement que cette petite bande joue

dans une constellation de groupes, il en est de même pour Øyvind Leite, le batteur, qui affiche une page discogs bien garnie.

Pour le contenu de l'album, il y a quelques belles improvisations qui vous transportent dans un univers arty comme on en trouve à New York. Le propos et les idées abordés dans l'album se veulent aussi revendication comme dans «Free the people» ou la liberté individuelle et collective sont exprimées durant une minute quarante-huit. «Traffic» et «Private property» sonnent comme des pamphlets, qui m'ont fait penser aux Minutemen. Pour le chant et la voix et après quelques jours de réflexion je la rapprocherais aisément de celle de Lydia Gammill du groupe Gustaf. Et bien nous y revoilà, New York et art punk ou dans le cas présent Trondheim et art punk ! «Blood work», titre doux lent à la texture organique coulera dans vos oreilles au rythme ralenti de votre sang dans vos veines. Enfin c'est une longue composition qui clôture l'album dans le vrombissement d'un violoncelle suivi d'un vacarme finalisé par un retour au calme.

Malgré une entrée fracassante, on remercie cette propriété privée de nous ouvrir ses portes et de rendre public un album qui fait du bien et élargit l'esprit. Les marqueurs : pochette, revendications, durée des compos et liberté d'expression si chers au mouvement alternatif sont ici représentés et respectés.

■ Deux Fré



EARTH MOON TRANSIT

«ALLO LA LUNE, ICI CAROUSEL FEELING POUR EARTH MOON TRANSIT... (SILENCE)». TRONDHEIM N'EST PAS À UNE ANNÉE-LUMIÈRE DE NOUS, POURTANT C'EST UN IMMENSE SILENCE QUI A SUIVI MES MESSAGES POUR JOINDRE CE GROUPE. EARTH MOON TRANSIT VIENT DE SORTIR SUR BANDE MAGNÉTIQUE QUARANTE-DEUX MINUTES D'INDIE ROCK INFLUENCÉ PAR PAVEMENT AVEC DANS SON ORBITEUR QUELQUES MUSICIENS ISSUS DU JAZZ, COMPRENEZ QU'AU FUR À MESURE DES ÉCOUTES, MON ENVIE DE LES INTERVIEWER DEVENAIT CROISSANTE. DÉSEMPARÉ, J'AI CONSULTÉ MATHIAS (ONSLOW) ÉGALEMENT DE TRONDHEIM POUR OBTENIR LE CONTACT DU CHANTEUR ET, TOUJOURS SANS RÉPONSE ET FACE À CE SILENCE INTERSIDÉRAL, APRÈS DES RECHERCHES, J'AI MÊME PROJETÉ D'ÉTABLIR LA LIAISON EN TÉLÉPHONANT CHEZ «ALL GOOD CLEAN RECORDS», LE DISQUAIRE OU OLE LE CHANTEUR GUITARISTE EST SENSÉ OFFICIER... ENFIN UN JOUR, QUELQUES GRÉSILLEMENTS DANS LE POSTE SE FONT ENTENDRE : «ALLO LA TERRE, ICI OLE D'EARTH MOON TRANSIT, ON ADORERAIT RÉPONDRE À VOTRE INTERVIEW ... »

Comment est né ce projet musical et pouvez-vous nous présenter les membres de Earth Moon Transit ?

Earth Moon Transit a commencé seul dans ma chambre... Un an après le début du projet, j'ai été programmé pour ce festival appelé Trondheim Calling et j'ai rapidement dû monter un groupe. J'avais déjà jammé quelques fois avec Trym (batterie), alors on a discuté avec Nicolas (baryton, guitare) et le trio d'origine est né. Håvard Aufles nous a rejoint au synthétiseur, et ça a été le cœur du groupe pendant la première année. Comme nous étions tous très souvent occupés, nous avons souvent des membres différents pour nos concerts, et Arne (guitare) était ce membre remplaçant numéro un, ensuite Håvard a quitté le groupe puis Joakim Rainer Petersen nous a rejoint durant un temps, avant que nous ne devenions le quartette que nous sommes aujourd'hui.

Nous sommes un groupe assez diversifié en termes d'expériences et d'influences, Trym est principalement batteur de jazz, Nicolas a aussi un background jazz, en plus de jouer dans un tas de groupes plutôt rock. Arne joue de façon très libre de la musique improvisée, par exemple dans Teip Trio avec Nicolas, alors que je suis en premier lieu un candidat de l'indie rock des années 90.

D'où vient le nom de votre groupe et pourquoi l'avez-vous choisi ?

C'est le stéréotype même du «j'aime un groupe, je vais donner à mon projet le nom d'une de leurs chansons», et puis le groupe en question a explosé et est devenu énorme. Donc oui, si vous voulez savoir notre nom vient d'une chanson du groupe Duster.

Comment s'est déroulé l'enregistrement de votre dernier album ? Qui l'a enregistré ?

Pour imaginer tout cela, ça a été un sacré voyage. J'avais des attentes élevées envers moi-même, combinées à un niveau malsain d'instabilité mentale, ça a fait que le processus du début jusqu'à son mix final a pris près de cinq ans, alors qu'il aurait probablement pu être réalisé seulement en une année ou deux. Pour reprendre cette idée de voyage, c'est Kyrre Laastad qui a été l'homme derrière le volant durant la plupart du trajet, des enregistrements initiaux au mixage de tout ce

bazar. Kyrre est notre personne préférée, et probablement le type le plus talentueux que nous connaissions, en plus d'être mon gourou en termes d'influences musicales. L'album a été enregistré en trois sessions différentes. «Sun song» a été enregistré avec Kyrre dans mon salon en 2019, puis nous avons enregistré quelques chansons au studio Øra lors de la session «Kraut In C#» en janvier 2020, juste avant les dernières sessions d'enregistrements en mars 2022 au studio Nyhavna avec Mathias Angelhus et Åsmund Rise comme ingénieurs. Les chansons «More travel music» et «Lies» (bonus track disponible si l'on possède leur code sur bandcamp) ainsi que tous les vocaux plus quelques ajouts d'overdubs ont été enregistrés chez moi par Øystein Megård et moi-même.

Qui est le photographe derrière la pochette de votre album ? Cherchiez-vous à exprimer quelque chose de spécifique avec elle ?

J'ai pris la photo de la pochette tard un soir et bien qu'elle n'ait peut-être pas été destinée à signifier quoi que ce soit, je trouve qu'elle correspond à l'ambiance et au titre de l'album.

Votre album est sorti sur le label Øra Fonogram. Comment cette collaboration est-elle née ?

Faking it, not making it a été enregistré et mixé au Øra Studio, c'est comme ça que la connexion s'est initialement faite. C'est un label assez diversifié, principalement axé sur le jazz, mais au cours des deux dernières années, il s'est également étendu à d'autres genres, avec des albums de grands artistes comme Mona Hynne et Mathias Angelhus, et maintenant avec nous.

En 2023, deux titres de votre EP Boring songs for boring days ont été remixés par Oak Ay et Tegnander. Comment cela s'est-il passé ? Qui sont ces «deux» artistes, qui sont apparemment assez différents ?

Ces deux artistes sont des amis de longue date, et quand nous avons commencé à envisager l'idée de faire remixer certaines chansons, nous les avons contactés. Nous avons aimé le fait qu'ils soient des artistes assez et très différents, et le processus comme le résultat ont été vraiment amusants.



J'ai découvert votre single de 40 minutes intitulé «Kraut in C#». Cela fait-il partie de l'aspect polymorphe d'Earth Moon Transit ? Vous êtes passionnés par le kraut ?

Oui ! Nous avons toujours voulu que Earth Moon Transit soit cette entité difficile à cerner. Nous faisons souvent des sessions de krautrock improvisées lorsque nous jouons en live, alors nous voulions essayer de capturer cet aspect de nous en tant que groupe en studio. Au départ, l'idée était de réduire le morceau et d'en utiliser 10 à 15 minutes pour l'album, mais finalement nous en avons aimé l'entièreté et avons décidé de le sortir comme un titre à part entière. Le krautrock, en particulier le «motorik» et la répétitivité, m'ont toujours attiré. «Für immer» de Neu! a été une bouleversante découverte durant mon l'adolescence, et encore aujourd'hui, je trouve que cette époque musicale est très originale et pertinente.

Selon «Line of Best Fit», vos performances live sont plus énergiques, tandis que votre style en studio semble souvent plus contemplatif. Abordez-vous les enregistrements en studio différemment de vos performances live ? Quel genre de relation avez-vous avec votre public ?

Nous sommes un groupe live assez bruyant, et nous nous appuyons beaucoup sur les sections improvisées et les climaxes, en les contrastant également avec nos morceaux plus calmes. Nous ne sommes pas les plus bavards sur scène, mais nous essayons d'amener le public dans notre état de transe.

À quoi ressemble la scène musicale actuelle à Trondheim ? Est-elle dynamique ? Y a-t-il des groupes que vous recommanderiez ?

La scène de Trondheim est actuellement en pleine effervescence, elle est très diversifiée malgré la petite taille de la ville. Les artistes qui valent le détour sont : Skræng, Maria Norseth Garli, Kortlivskrisen, The High Water Marks, Veslemøy Narvesen, Lâche, Agabas, Mona Hynne, Toy Savoy, Sara Fjeldvær, Johanna Reine Nilsen, The Impossible Green... J'ai probablement offensé quelqu'un en l'oubliant, il est difficile de se souvenir de tout le monde quand on est mis sur la sellette. Je devrais également mentionner les autres groupes de Nicolas : I Like To Sleep, Hey Gloria et Private Property. J'allais oublier, je joue aussi dans un groupe appelé Fuckleberry Hinn qui est plutôt cool si je peux me permettre de le dire moi-même.



Quelle est votre vision de la scène musicale norvégienne actuelle ?

La scène «Nordicana» est assez importante, on dirait que la musique influencée par le country et le folk a le vent en poupe actuellement. Il y a aussi une résurgence de la scène shoegaze. Nous sommes très au Nord, donc comme d'habitude, nous sommes un peu en retard à la fête. Attendez-vous à voir un tas de groupes post-punk dans la veine de Shame et Fontaines D.C. d'ici quelques années.

L'été est la saison des festivals. Quels sont vos festivals préférés en Norvège ?

Le meilleur festival actuel auquel j'ai assisté en Norvège est celui appelé Heim Festivalen, c'est un bon festival très cozy avec une petite programmation, mais assez variée. En terme strictement musical, le Lyse Netter de Moss fait partie du haut du panier. Egersund Visefestival et Trondheim Calling méritent également une mention spéciale.

Avez-vous des projets pour cette année ?

L'objectif numéro un est de jouer l'album en live, ce que nous n'avons encore jamais fait. Nous sommes également à mi-chemin des démos pour le nouvel album, donc il pourrait

y avoir de l'action sur ce front bientôt (on espère).

Avez-vous un message pour nos lecteurs pour la rentrée de septembre ?

Faites semblant, car vous n'y arriverez jamais.

Merci à Ole et Earth Moon Transit pour cette interview.

■ Deux Fré
Photos : Thor Egil Leित्रो



THE MELVINS ELECTRIC BALLROOM

THE MELVINS ET REDD KROSS JOUENT À L'ELECTRIC BALLROOM CE SOIR, UNE AFFICHE VINTAGE, LE ROCK ALTERNATIF AMÉRICAIN POPULAIRE DEPUIS 40 ANS. EN TOURNÉE DANS TOUTE L'EUROPE, ILS FONT UN STOP DANS LA CAPITALE BRITANNIQUE. AUTANT ON A EU L'OCCASION DE VOIR THE MELVINS PLUSIEURS FOIS CES 20 DERNIÈRES ANNÉES, UNE APPARITION DE REDD KROSS EST BEAUCOUP PLUS RARE.

Costumes blancs coordonnés, barbouillés de peinture, Redd Kross attaque direct avec «Huge wonder», de leur album Phaseshifter de 1993, petite dose de vitamines pour réveiller la foule et les fans, album qui les a fait connaître à l'international. Ils sont pimpants, ravis d'être là et prêts à en découdre, « Vous êtes prêts pour une dose de rock'n'roll ce soir ? », le groupe est là pour prendre son pied et ils s'éclatent visiblement. Ils se vannent sur scène « Jeff, il s'enlaidit avec le temps, mais c'est un bon joueur de guitare », et ne restent pas en place.

Le set fait la part belle au nouvel album éponyme, après tout, il vient de sortir. « Il y a des fans de Phaseshifter? », plus de la moitié de la salle en est ravie, et «Lady in the front row» déferle avec fraîcheur, dire que ça n'a pas pris une ride serait un peu abusé, mais on en est pas très loin. Le groupe va chercher les fonds de catalogue avec «Annie's gone» de l'album Third Eye, et en profite aussi pour intercaler une reprise des Beatles «It won't be long», qui n'est pas du goût de Dale Crover. Le groupe est de bonne humeur, et ravi d'être à Londres : «





REDD KROSS

C'est simple, pour la tournée, j'ai demandé si Londres faisait partie des dates ? Ok, on est de la partie ! ». Après une dédicace à Tina Turner pour «Jimmy's Fantasy», le groupe fini sur «Linda Blair / I want you (She's so heavy)», ça tourne, ça joue. Rideau.

Réduction de coût et de personnel, c'est une bonne idée de faire une tournée internationale où la moitié du groupe en première partie joue aussi dans le groupe en tête d'affiche ! Et oui, Steve McDonald officie aussi à la basse dans The Melvins, et évidemment Dale Crover aussi. On ajoute juste Buzz et le compte est bon. Ah non ? En effet The Melvins, c'est un quatuor depuis quelque temps, et s'est adjoint les services d'un deuxième batteur : ils jouent de manière identique mais l'un est droitier, l'autre gaucher. Est-ce que musicalement, ça apporte quelque chose ? Pas sûr. C'est pas toujours pile-poil synchrone, rarement un peu brouillon, mais c'est sûrement punk. Entrée sur la bande son du classique «Star Spangled Ban-

ner» de Jimmy Hendrix, le groupe enchaîne sur les chapeaux de roues avec «Working the ditch», suivi de «The bloated pope» où Buzz rencontre quelques problèmes de guitare, le reste du groupe fait un ad-lib parfait et enchaîne comme si de rien n'était. Des pros. S'ils partagent la moitié de leur effectif, les groupes ont également le même jeu de lumière, probablement le même lightteux, ce qui est un peu dommage. Les choses sérieuses commencent vraiment avec le robuste «Never say you're sorry» amplifié par son barrage de son, moins chaloupé, plus direct, chacun sa moitié de scène, là où avoir deux batteurs apporte un plus sur le plan visuel et accentue cette impression. La tournée s'appelle «Stop your whinning», c'est donc tout à fait justifié que le stand de merchandising ait une petite pancarte qui dit «Espèces seulement, pas de plaintes», mais bon, on est à Londres, après COVID, où presque tout le monde paye par carte, ça fait beaucoup de fans qui repartent déçus et les mains vides. «Billy fish», «A history of bad









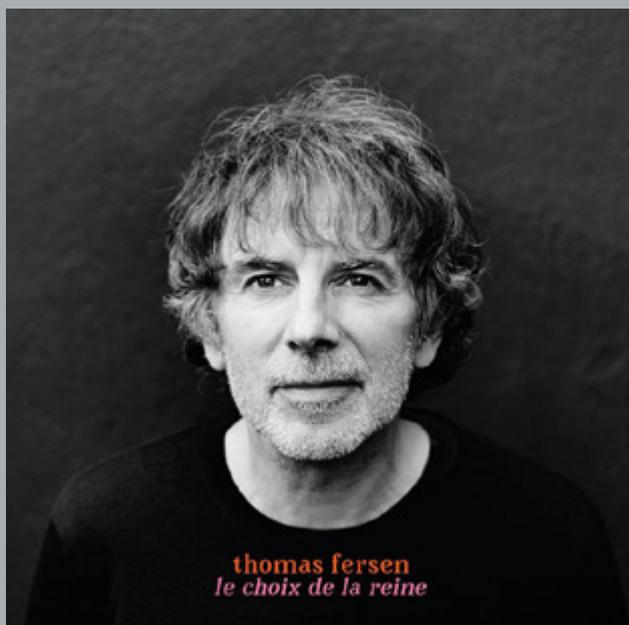
THE MELVINS

men», ça enchaîne avec ardeur, c'est un peu plus brouillon en live que sur l'album, bien entendu, plus brut, moins percutant tout en étant plus intéressant. «Blood witch» embraie un peu plus lent, avec un propos sonore moins contrasté ici, mais un peu plus oppressant. «Honey bucket» défile à toute allure, version sous amphétamines, avec une tachycardie infernale. C'est punk, c'est énervé. Buzz enchaîne avec fougue par l'immanquable «Revolve», c'est gras, ça dégouline, bien sûr qu'on en reveut ! Ce petit bend de guitare qui fait le titre est particulièrement savoureux, ça met tout le monde d'accord. Ils blaguent que Buzz a pour oncle Ozzy, et concluent sur le perçant et haletant «Night goat» avec un double solo de batterie (ou un solo de double-batterie?). Bien sûr le public en redemande.

Merci à Lauren (Rarely Unable) et à JC !

■ Pooly
Photos : JC Forestier





THOMAS FERSEN

LE CHOIX DE LA REINE

[Tôt ou tard]

J'ai rencontré musicalement Thomas Fersen en 2003, au détour de *Pièce montée des grands jours*. C'était un disque un peu baroque, aux orchestrations luxuriantes, où se côtoyaient les contes grinçants et les animaux improbables de son bestiaire. De là, j'ai eu envie de remonter le fil de sa carrière : *Le bal des oiseaux*, *Les ronds de carotte*, *Le jour du poisson*, *Le pavillon des fous*, *Trois petits tours*, et ainsi de suite... Chaque album avait sa couleur, sa petite folie, sa façon unique de détourner la chanson française en la frottant à la poésie populaire, au théâtre, parfois même au grotesque.

Trente ans après ses débuts, voilà que Thomas Fersen revisite ses classiques dans *Le choix de la reine*. Mais plutôt qu'un simple «best of réarrangé», il s'agit d'un geste artistique fort ; il déshabille les chansons pour mieux les rhabiller de marimba, de vibraphone, de glockenspiel et d'un piano préparé qui sonnent comme des jouets féériques. Le trio SR9, avec sa palette de percussions délicates, ne cherche pas à surenchérir, mais à souligner la dimension irréelle et théâtrale de cet univers. Les titres phares de sa carrière prennent ici une nouvelle lumière. «*Les malheurs du lion*» gagne en ironie tendre, «*Le chat botté*» se fait malicieux et malicieux encore, «*Mon chien*» se transforme en ritournelle presque enfantine. La réorchestration fait émerger une forme de fragilité, un dépouillement qui

sied parfaitement à l'écriture de Fersen, toujours entre fantaisie et mélancolie. Les interludes instrumentaux - «*Ses pieds sont superbes*», «*Slow*», «*Crépuscule*» - servent de respirations et accentuent l'impression de rêverie suspendue. Et puis il y a l'inédit, «*Blasé*». Un morceau qui dit bien où en est Thomas Fersen : dans cette mélancolie légère qu'il chérit, au bord du gouffre, mais jamais englouti. On y entend un artisan du mot qui, même après trente ans, refuse la facilité, préférant ciseler des vers fluides qui masquent leur propre virtuosité.

Ce qui frappe à l'écoute, c'est qu'il ne s'agit pas d'un disque tourné vers le passé. Le choix de la reine n'est pas seulement un bilan : c'est une renaissance discrète, raffinée, qui rappelle que Thomas Fersen est l'un des rares à faire danser la langue française avec autant de grâce et d'espièglerie. Espièglerie ici traduite sur la pochette par une photo signée Vincent Delorme.

■ JC



MEDICIS

WHERE WE DIVE

(Daydream music)

Sur leur premier album, les membres de Medicis n'apparaissent pas clairement : images démultipliées, surimposées, un peu flou... il est difficile de les identifier et ça les représente plutôt assez bien ! En effet, leur musique est elle aussi peu évidente à décrire sauf si l'on s'en tient à «rock noisy». Mais c'est bien sûr plus que cela et comme le groupe du Sud de Nantes ne s'est mis aucune limite lors de la composition, on retrouve aussi bien des titres très clairs et mélodieux, carrément pop voire encore plus lents et épurés qui peuvent autant faire penser à Radiohead que tout l'inverse avec des morceaux très énervés aux rythmes martelés et presque bruitistes du genre de «Mirrors» ! Des plages qui sonnent différemment, on est habitué, mais des tracks qui passent d'un groove quasi métallique à juste quelques petits sons, c'est plus rare ! Sauf sur ce Where we dive où on trouve aussi «Paralysed» et «Inner perception», tous deux avec des parties opposées, le premier avec une base rock instrumentale (avec des ajouts qui peuvent décontenancer) qui devient une ballade où le chant prédomine, l'inverse du deuxième où la voix subit l'assaut des instruments dans la seconde partie. Si tu trouves tout cela trop complexe à suivre, contente-toi de «Boxes» ou «Timecrash», moins aventureux, mais qui correspond aussi (eh oui) à leur identité.

■ Oli



VÍGLJÓS

TOME II - IGNIS SACER

(Les Acteur de l'Ombre)

On commence cette aventure par le cri strident d'une douleur. C'est lancinant, malaisant presque. Puis la musique s'impose, martelant brutalement le silence comme pour appuyer le cri de souffrance. On est dans un black metal, brut, torturé, glacial. D'ailleurs, Vígljós revendique des influences avec les grands noms du black norvégien comme Darthrone ou Burzum. C'est armé de guitares, d'une batterie et d'un mellotron que le chant torturé de L. explore la folie psychédélique du claviceps purpurea et des drogues. On navigue ainsi au rythme d'un trip stupéfiant brutal, explorant les apports aussi bien positifs que négatifs qu'ont eu les drogues sur le genre humain. Il faut accepter d'être tordu, malmené et mis sous une pression auditive constante pour profiter pleinement du voyage ainsi proposé. L'ensemble traduit parfaitement en sonorités les effets parfois dévastateurs de l'ergot de seigle. On est pris dans un tourbillon hallucinatoire auditif, parfois pénible, mais toujours juste et précis. Cela fait mouche dans les intentions musicales que s'est donné Vígljós.

■ Nolive



BREDELEERS

DEIFEL'S PEEL

[Inouïes Distribution / Autoproduction]

Je ne sais pour toi, mais perso, je n'ai jamais mis un pied en Alsace. Ce n'est pas par choix, mais plutôt par hasard, juste parce que je n'en ai pas eu l'occasion. Et si comme moi, tu ne connais pas cette région, pourquoi ne pas la découvrir via un jeu de tarot revisité en version alsacienne ? C'est ce que proposent les Bredelers, trio strasbourgeois qui a déjà 20 ans d'existence et 5 albums. Et pour leur dernier LP, ils te suggèrent de gober la pilule de diable, Deifel's peel et de piocher au hasard, chacune des 12 cartes/tracks qui composent l'album. Le joli digipak les présente, et un QR code te permettra même de traduire les chansons en français. Car les Bredelers chantent en alsacien, ce qui musicalement passe crème au regard de leur registre plutôt rock puissant, mais est plus complexe si on veut savoir quelle prédiction t'annonce le cartomancien. Et si tu veux aller encore plus loin, tu pourras retrouver une petite vidéo sur le YouTube ou la page Facebook du groupe, qui associe une émotion et une carte pour chacun des titres. Et musicalement dans tout ça ? Eh bien, on est sur un registre rock bien punchy qui flirte entre hard rock et metal et se combine parfaitement avec les intonations de cette langue germanique. En résumé, si tu veux apprendre l'alsacien, faire un tirage de cartes et écouter de la bonne zique, y'a plus qu'à.

■ Eric



HAVEMEYER

SLACKER

[Crazysane Records]

Slacker, le premier album des Berlinoïses d'Havemeyer, combine à lui seul tout un héritage important de la musique rock indépendante des années 1990 : indie rock, shoegaze, noise-rock, pop punk, même quelques bribes de new-wave dans le chant viennent s'ajouter parfois à ce panel assez complet. Sorti en mars 2023 (le retard n'est pas de notre faute), ce premier album joue donc avec notre nostalgie, celle des vieux comme nous, mais également des moins vieux... Car, d'après les derniers échos, écouter Dinosaur Jr, My Bloody Valentine, Sonic Youth en 2025 n'est pas ringard du tout. Bon, on peut déborder du cadre 90's et citer d'autres formations qui ont dû inspirer ce quatuor allemand : The Smiths, Interpol, TV On The Radio... Slacker cultive beaucoup la mélodie à travers des textures denses où s'expriment des guitares tendues, mais aussi par le biais de pop songs mélancoliques et accrocheuses. La dualité force/faiblesse du groupe - bien connue des initiés à ces genres - issue de son travail de composition plutôt pertinent, fait forcément mouche. Mais cette réussite ne garantit en rien le fait qu'on se souvienne encore de ces Allemands dans une dizaine d'années. Car comparé à certaines formations hexagonales (Midscale, Pam Risourié, Loons, etc...), Havemeyer n'apporte pas vraiment de touches singulières.

■ Ted



FIRST DRAFT

AN INSTANT BEFORE THE PROMISE OF DAWN

(Vlad Productions)

La claque ! En découvrant la musique de First Draft, on est chamboulé par tant d'émotions, d'énergie et de sons à fleur de peau, ça ne peut laisser indifférent... En creusant un tout petit peu, deux idées me viennent en tête, la première, c'est comment ai-je pu passer à côté de ce groupe qui existe depuis 2016 et a déjà sorti un LP (Irony & smiles) et un EP (Declines are long gone) ? La deuxième, c'est comment éviter la comparaison avec Brutus ? Musicalement d'abord, car une forme de post-hardcore avec une voix féminine lumineuse, c'est plutôt rare. Concrètement ensuite, car cette chanteuse à la voix transperçante est aussi la batteuse ! Espérons que l'explosion de Brutus sur la scène internationale profite aux Tourangeaux car ils méritent tout autant notre attention, surtout si leurs concerts sont aussi intenses que les titres proposés sur ce nouvel album.

An instant before the promise of dawn, un moment avant la promesse de l'aube, un titre qui donne une image un peu plus poétique que «dès potron-minet» (littéralement, c'est juste avant le lever de soleil quand le chat sortait chasser et montrait donc son postérieur), ici, on est au moment où le ciel s'éclaircit, où l'on commence à distinguer des formes et que l'on sait que quelques instants plus tard, les rayons du soleil

apporteront lumière et chaleur. En attendant, il fait encore un peu frais et sombre. Un entre-deux qui sied bien à la musique du duo, portée par cette ambivalence, opposant la lourdeur et les éraflures de la nuit à l'espoir et la luminosité du jour. Ce temps, un peu suspendu entre deux univers, évoque aussi la fragilité, on n'est pas trop sûr de ce qu'on distingue, de ce dont l'avenir immédiat sera fait, on a une véritable envie qu'il passe plus vite pour être rapidement dans la réalité. Le chant de Marine colle parfaitement à cette sensation, c'est pur et beau, mais également léger et empreint d'optimisme. Si la chanteuse joue des mélodies et des intonations pour varier les plaisirs, pour Clément, ce sont surtout les pédales de distorsion et son jeu qui font fluctuer ses apports, il utilise souvent sa basse comme une guitare, jouant des riffs autant que des lignes rythmiques. Il apprécie particulièrement le bas du manche et évite d'être trop grave, réussissant même à éblouir nos oreilles avec des sonorités éclatantes («For a few minutes more»). Même s'il contient quelques jolis morceaux de bravoure, on ne retrouve pas le niveau de violence d'un «Kneel down in silence» (titre paru sur le précédent EP que j'adore aussi désormais), l'ensemble est plus homogène, plus proche du rock que du metal, une uniformisation où les nuances sont plus subtiles pour qu'on se plonge totalement dans leur monde.

Quand la maîtrise technique des instruments est à ce point mise au service de la composition d'une musique faite pour toucher et qui provoque des réactions épidermiques, on ne peut que s'incliner. Quel talent ! Si tu penses ne plus être surpris par un groupe bouleversant de sincérité, essaye First Draft et on en reparle.

■ Oli



THE SLICED SERPENT

FIRST DRAFT

RÉUNIR LES FIRST DRAFT AUTOUR DE QUELQUES QUESTIONS N'EST PAS TRÈS COMPLIQUÉ PUISQU'ILS NE SONT QUE DEUX. ET DEVINE QUOI, MARINE (CHANT ET BATTERIE) ET CLÉMENT (BASSE) SE COMPLÈTENT AUSSI BIEN EN INTERVIEW QUE SUR SCÈNE ! PARTONS À LA DÉCOUVERTE D'UNE DES SENSATIONS DE L'ANNÉE.

On va commencer en évacuant un sujet avec quelques questions auxquelles vous ne devez pas souvent échapper... Qu'avez-vous pensé en voyant la hype Brutus il y a quelques années ?

Clément : Effectivement, on y revient souvent. On adore le groupe donc on prend ça comme un compliment. On a aussi eu l'occasion de partager la scène avec eux il y a quelques années. Je trouve que c'est extrêmement mérité, donc j'espère que cette hype durera encore longtemps pour eux.

Marine : J'admire l'énergie punk de Stéphanie et sa puissance vocale dans les aigus. Je ne sais pas si on a été inspiré consciemment par leur musique, mais le van de tournée a souvent résonné au son de leurs albums.

Cette comparaison inévitable, c'est donc plutôt gratifiant ?

Clément : Oui, j'ai plutôt tendance à penser que c'est gratifiant ! On a un format particulier et c'est important d'avoir d'autres artistes à qui on peut «rattacher le wagon». D'autant plus que sur le format basse-batterie, les autres références qui viennent que sont Death From Above 1979 et Royal Blood sont assez éloignées de nous stylistiquement. Brutus coche les deux cases du poste chant/batterie et du rapprochement esthétique.

Que ce soit pour la promo classique ou avec le jeu des algorithmes... sortir un album après l'explosion des Belges, ça peut permettre de mieux vous faire connaître ?

Clément : C'est difficile à quantifier ! J'imagine que quelque part, oui. L'idéal serait surtout de partir en tournée de support pour Brutus ! (rires) Là au moins, on pourrait l'affirmer sans trop de doute !

La principale différence, c'est que vous n'êtes

que deux pour tout faire, c'était le projet initial ou vous avez cherché un guitariste ?

Clément : First Draft a eu deux guitaristes l'un après l'autre au tout départ. On a demandé au premier de partir et le deuxième est parti de lui-même. On a pris ça comme un message de l'univers. On écoutait pas mal Royal Blood à cette période, donc on s'est dit que c'était possible de tout faire à deux !

Marine : On avait très envie de jouer, expérimenter musicalement, techniquement et technologiquement ensemble, et on s'est lancé le défi ambitieux de sonner comme un groupe de 4-5 personnes mais à 2.

La formule duo ne laisse pas beaucoup de place à l'erreur. Marine, tu arrives à prêter attention à Clément lors des concerts ou t'es focus sur le rythme et ton chant ?

Marine : La plupart du temps, à force d'avoir travaillé l'indépendance batterie-chant, je parviens à passer en mode automatique niveau technique pour laisser l'interprétation arriver, et à chaque concert, on prête attention l'un à l'autre, que ce soit dans le regard ou l'énergie.

Clément, tu as parfois un jeu «de guitariste», c'est parce que tu peux faire les deux ou tu l'as travaillé pour First Draft ?

Clément : Alors, je joue aussi de la guitare. Le jeu dans First Draft m'oblige à penser le jeu de guitariste et le jeu de bassiste simultanément, donc je dois trouver un juste milieu pour servir notre musique. Je jouais très peu de basse au médiateur avant First Draft, et c'est principalement pour des questions de rendu sonore que j'ai été amené à l'utiliser.

Dans vos deux clips, on vous voit jouer, c'est important de montrer que vous n'êtes que deux ?

Clément : C'est clairement un argument qu'on







essaye de mettre en avant. Je dis ça en toute modestie, mais le côté «performance» est une des caractéristiques de nos concerts et c'est difficile à l'écoute de se représenter que nous ne sommes que deux seulement. D'autant plus que nous n'utilisons aucun sample ou séquence, je ne fais aucune boucle avec mes pédales... Il faut donc le voir pour le croire !

Marine : Le plus important est surtout de montrer l'énergie et l'émotion transmise pendant les prises live, car c'est le cœur du projet.

«Paralysis kingdom» a été choisi pour teaser l'album, qu'est-ce que ce morceau a de plus que les autres ?

Marine : C'est le morceau de l'album qui exprime le plus de rage, c'est aussi le plus «punk» dans l'énergie. Il exprime ma colère d'avoir vécu des situations de violences sexistes et sexuelles et de voir que rien n'évolue aujourd'hui malgré la forte médiatisation qu'a eu le sujet ces dernières années.

Faut-il voir dans le titre de l'album un clin d'œil à Romain Gary ? Ou c'est juste pour jouer sur la pénombre/clarté avec les mots ?

Clément : Ni l'un ni l'autre ! Même s'il y a clairement des liens avec le roman de Romain Gary. Notamment la persévérance face à l'adversité, le fait de surmonter les obstacles, de déployer son énergie dans la lutte. Le titre de l'album exprime un tournant, un moment charnière avant des transformations positives. Les morceaux sont souvent le récit d'un instantané qui précède un ou des changements.

Qu'est-ce qui vous inspire pour l'écriture des textes ?

Clément : On part souvent de problématiques politiques et sociales qu'on lie avec notre ressenti profond. Cela ne nous empêche pas de faire des morceaux plus personnels, comme «Satellites in your sway» et «My courage is prey». On essaye d'avoir une approche poétique, avec beaucoup d'images, que l'on travaille beaucoup.

Quelques groupes sont passés au français dans quelques-uns de leurs titres, vous avez essayé ?

Clément : Ce n'est pas une volonté du groupe de chanter en français. On est bercé par la

musique anglo-saxonne et j'ai un amour tout particulier pour cette langue, que j'ai longtemps étudiée et que j'ai enseignée à l'Université. Le français ne colle pas à First Draft, donc la question ne s'est pas posée. On s'est bien sûr questionné sur la capacité à transmettre nos messages dans une langue qui n'est pas celle du pays d'où l'on vient, donc je pense qu'on compte sur le public pour s'intéresser à ce qu'on raconte. Pour le reste, il y a les interviews, nos réseaux, les temps avec le public avant et après les concerts pour expliquer un peu là où on veut en venir...

Vous arrivez chez Vlad Productions, qu'est-ce qui vous a séduit chez eux qui ont les oreilles assez larges ?

Clément : Au tout départ, c'est d'abord une relation humaine qui marche bien. Ils sont aussi producteurs de l'album d'un groupe de folk avec lequel je travaille qui s'appelle Back And Forth. Ils ont écouté nos maquettes et sont revenus vers nous en nous disant qu'ils souhaitent produire le prochain First Draft de A à Z.

L'an dernier, vous avez tourné en Espagne et au Portugal, c'est assez rare pour les groupes français, comment ça s'est monté ?

Clément : Notre ancien tourneur, Alexis, nous a mis en contact avec André de Bullet Seed, un agent portugais qui s'est occupé de monter cette tournée. En quelques envois de mails, il y avait 12 dates en 13 jours !

Et comment ça s'est passé ?

Clément : Ça s'est passé comme une tournée de beaucoup de dates dans un autre pays (rires !) Plus sérieusement, ce sont des hauts et des bas, chaque nouveau jour et nouveau lieu apporte son lot de surprises, de bonheur ou de désillusions. On a fait des supers rencontres qu'on oubliera pas. Et à côté de ça, quand tu joues un lundi soir, soir de match de l'Espagne, que le patron n'a fait aucune communication et que tu n'as pas de support local, je te laisse deviner la fréquentation du café-concert ! Je pourrais parler longtemps de cette tournée tant il se passe énormément de choses.

Marine : C'est un rythme très intense, il y a l'excitation de découvrir d'autres paysages mêlée à la fatigue des heures de transport et

de l'énergie sociale que ça demande. C'était chouette d'apprendre quelques phrases de la langue et d'être accueillis par de belles personnes.

Quels sont les autres pays où vous aimeriez vivre le même genre d'expérience ?

Clément : Je pense qu'on trouverait beaucoup plus facilement notre public en partant plus au nord ! La Belgique, les Pays-Bas sont plus des terres de rock que l'Espagne et le Portugal.

Marine : Oui, la Belgique, l'Allemagne et les pays anglophones.

Et s'il fallait ouvrir pour un groupe sur sa tournée, ce serait lequel ?

Clément : On est obligé de choisir un seul groupe ? Je vais éviter de dire Brutus par contre. Dans un style différent, je dirais The Callous Daoboy ou bien The Armed.

Marine : Shannon Wright !

L'album sort courant octobre, cette période d'attente est-elle «longue» ?

Clément : Alors, c'est à la fois long et court ! Long car il faut passer pas mal de temps à tout préparer en amont, donc les délais se rallongent. Le temps de mix a pris du temps, il a fallu mettre en place captation, clips, visuels, il y a la tournée entre temps. Il faut aussi prendre en compte les délais de booking qui se rallongent de plus en plus. Pour avoir une tournée correcte, il faut commencer un an avant. À côté de ça, la quantité de travail que ça demande fait que le temps passe vite et qu'on se fait facilement dépasser par le temps.

Quelles sont vos attentes pour la suite ?

Clément : Pouvoir jouer le plus possible pour défendre cet album qui nous tient très à cœur et dans lequel on a mis énormément d'énergie ! On espère aussi pouvoir retourner à l'étranger et rencontrer un public plus large. On a aussi très hâte d'avoir des retours sur cet album une fois qu'il sera sorti.

Merci Marine et Clément, merci également à Floriane de Shake Promotion. Merci aussi à l'équipe des Transes de Marie Graulette !

■ Oli
Photos : Oli









ANGE CUNÉGONDE

[Art Disto]

Voici certainement le plus «vieux» groupe encore en activité à être chroniqué dans nos pages. La formation d'Ange remonte en effet à 1969 quand les frères Descamps (Christian et Francis) ouvrent la voie française d'un rock progressif où la poésie et la théâtralité ont une place non négligeable. Depuis *Caricatures* en 1972, on est à 25 albums studio, presque autant de live et une bonne dizaine de compilations. Sur les plus de 55 ans couverts, le groupe a disparu certaines années (pour laisser de la place à d'autres projets) sans jamais officiellement être abandonné, depuis 25 ans, Christian prépare sa retraite en incorporant son héritier qui n'est autre que son fils, Tristan. Ce *Cunégonde* est son disque d'adieu, véritable témoin du relais puisqu'il y annonce «Quitter la meute», ce qu'il fait après deux concerts à l'Olympia début 2025 et avant la tournée où Tristan prend le lead, seul...

Qui est cette *Cunégonde* que nous laisse avant de disparaître un monstre du rock français ? C'est la mère du monde, une déesse ou une jeune fille apeurée par la guerre ? Est-ce l'incarnation de l'amour ? Les écrits ne sont jamais clairs avec Ange puisqu'ils sont avant tout musicaux et beaux, on ne retiendra que cette «*Cunégonde*» représente l'espoir d'un avenir meilleur. Optimistes les Ange mettent en avant l'attachement, la tendresse et, comme Aragon, pensent que la femme est l'avenir de l'homme. À ce titre,

«Un diamant dans le cœur» est peut-être le meilleur titre de l'album, rendu facile d'accès par ses mélodies très pop, on se fait bien plus aisément embarquer que pour d'autres où la rythmique ou la tonalité exigent davantage de l'auditeur inaverti («Fruits et légumes», «Le langage des fluides»), mais pour celui qui suit Ange depuis plus ou moins longtemps, il y retrouvera la «signature» Descamps... On a donc une sorte d'équilibre entre ce qui a motivé la création du groupe (une musique théâtrale, cinématographique même quand elle rend hommage à «Ennio» Morricone) et une évolution vers des éléments plus rock, plus contemporain, plus «grand public» («*Pace nobilis*», «*Prisonnier de l'aube*»).

Bienveillant, immortel, messenger, intime, séducteur et spectaculaire, Ange porte toujours bien son nom, quelles que soient les époques, les modes, les musiciens, le groupe a su transcender l'humain pour devenir cette entité pour l'éternité.

■ Oli



ARMANDE FERRY-WILCZEK

SUR LES PAVÉS DE MON ENFANCE

[Collectif Coqigruie]

Avec *Sur les pavés de mon enfance*, Armande Ferry-Wilczek signe un disque incandescent, profondément habité, à la croisée de la chanson, des musiques du monde, et d'une poésie brûlante. La multi-instrumentiste et autrice-compositrice revient avec un album qui dépasse les frontières de style comme de langue, tout en s'ancrant fermement dans l'intime.

Au cœur de ce projet, une voix : la sienne, lumineuse et grave, forte et vulnérable, tantôt caressante, tantôt frondeuse. Antonio Placer, maître des arrangements, en sublime les contours avec un écrin d'une grande richesse orchestrale. Subtil et grandiose à la fois. Cordes, percussions, vents, harmonies vocales : tout respire, tout vibre, tout dialogue avec l'âme d'Armande. Le disque s'ouvre sur une déclaration de lutte intérieure : «Poupée saturée», coup de poing sonore contre les carcans qu'on inflige aux corps et aux esprits. Plus loin, «Putain de jugement» érige la douleur en fresque lyrique, entre cris retenus et instrumentation cinématographique. Ces chansons sont des pavés dans la mare, jetés avec justesse dans les silences pesants de notre époque. Mais *Sur les pavés de mon enfance* ne s'arrête pas à la colère : il traverse aussi l'amour, l'éveil, la mémoire. Le très beau «Grenoble, je t'aime déjà» en est un exemple éloquent, une

balade urbaine pleine d'élan et de fragilité, où la ville devient décor de renaissance. Avec «Ode à ton départ», sur un tempo de libertango, Armande taille au scalpel les liens qui entravent, pour mieux ouvrir la voie à l'autonomie affective. Au fil des douze titres, l'artiste déploie une mosaïque de formes : fado gourmand avec «Bocadirão», groove engagé sur «Il pleut, j'ai mal aux yeux» et même pop asymétrique en sept temps avec «C'est par là que je passe», final doux-amer et libérateur.

Sur les pavés de mon enfance n'est pas un simple album : c'est un voyage sensoriel, une cartographie émotionnelle. Il y a des disques qui contentent, d'autres qui secouent. Celui-ci, rare et nécessaire, fait les deux à la fois. Et surtout, il fleurit là où on ne l'attendait pas, comme sa volonté affichée d'aller «planter des fleurs» sur les pavés de [s]on enfance.

■ JC



JONATHAN PERSONNE

NOUVEAU MONDE

[Bonsound]

Moins d'un an après le périple mélancolique et nerveux de Mimi réalisé avec son groupe Corridor, Jonathan Personne revient en solo avec un quatrième album, intitulé Nouveau monde, où la sensibilité côtoie aussi une certaine forme d'exubérance. À ce titre, dès l'ouverture du disque, «La vie, la mort» nous cueille à froid par son rock survitaminé qui ressemble à une collision heureuse entre un banal générique de série télé et un titre des Stooges [sûrement le passé punk du Québécois]. Ce morceau étonne d'ailleurs par son côté un peu trop frontal en comparaison à ce qui suit. Il donne une impression de faux départ volontaire avant que l'album ne se pose et révèle toute sa palette. Différentes teintes de nostalgie se mêlent à une fantaisie débridée.

Nouveau monde est un recueil de morceaux issus de plusieurs périodes de création, écrits dans différents endroits (studios, appartements, chalet), qui n'avaient jamais eu la chance jusque-là d'être réanimés et qui ont trouvé une seconde vie sur disque. On sent que ce «petit bac à recyclage», comme l'appelle ainsi l'intéressé, est un petit plaisir sans pression, contrairement à ce qu'il a vécu avec Mimi. Ce nouvel album convoque autant la pop solaire et cosy que le folk lo-fi et psyché, en passant par le rock lancinant et embrumé. Un patchwork totalement assumé par Jonathan, façon mixtape, comme certains de ses albums de jeunesse,

citons le Check your head des Beastie Boys et le Mellow gold de Beck. Même les sentiments qui nous envahissent quand on le parcourt religieusement n'échappent pas à cette sensation de kaléidoscope. Nouveau monde peut-être en effet lumineux, triste, candide, aventureux, bariolé, espiègle, généreux, libre, sentimental, onirique, spontané, etc...

Si tu connais et apprécies déjà l'univers de Corridor, tu ne seras pas totalement surpris par ce que dégage ce disque. Pour les autres, nous leur souhaitons la bienvenue dans le monde merveilleux de Jonathan Personne !

■ Ted



KING YOSEF

SPIRE OF FEAR

[Bleakhouse]

Tayves Pelletier est un touche-à-tout qui travaille beaucoup pour les autres (producteur dans le milieu hip-hop notamment pour XXX-Tentacion, boss du label de metal underground Bleakhouse) et aussi pour lui depuis 2018 puisqu'il livre régulièrement du son sous le nom de King Yosef. Si tu franchis le seuil de cette obscure cathédrale gothique au clair de lune, c'est à tes risques et périls... Car tu entreras dans un espace marqué par le chaos, la peur et l'agression permanente. Rythmes industriels déstructurés, riffs aussi sourds qu'explosifs, vocaux gutturaux, ambiances chargées de samples inquiétants, la dizaine de plages de Spire of fear tient davantage de la bande son d'un film d'horreur post-apocalyptique que d'un simple album d'indus ou de metal. Il y a bien quelques moments de répit, mais ils sont vraiment courts (le chant mélodieux de Ryan Osterman d'Holy Fawn invité sur «Glimmer», le tempo ralentit de «Wither», l'absence de saturation de «Blue morning»), on souffle à peine plus quand le binaire prend un peu de groove pour nous remuer («Lichen», la piste bonus «Everything's point of origin»), la tendance est quasi toujours à l'oppression et la procuration d'un putain de malaise ! Si tu aimes te faire malmener par une musique avant-gardiste (quelque part entre Sisygambis et Alec Empire), tu sais désormais qui en est le roi.

■ Oli



LES BÂTARDS DU ROI

LES CHEMINS DE L'EXIL

[Les Acteurs de l'Ombre]

Les cathédrales semblent être une source d'inspiration pour les groupes de black metal français grandissant dans leur ombre. Comme les Chartrains de Pénitence Onirique, les Orléanais de Les Bâtards du Roi sont pleinement influencés par le passé historique de leur ville. Il nous propose un BM médiéval du plus belle effet. Les chemins de l'exil est leur deuxième LP. Toujours avec des textes en français du plus bel effet. On est loin d'«Yvain ou le chevalier au lion» dans l'imaginaire du médiéval avec des titres évocateurs comme «L'âme sans repos» ou encore «La chevauchée cadavérique». On a des guitares qui saturent l'espace sonore avec des riffs hypnotiques, une basse martiale, et une batterie qui lie les deux en donnant du corps à l'ensemble. La touche médiévale est bien présente, mais sans tomber dans l'excès. Cela donne un black metal équilibré, entre violence noire et mélodie mélancolique. On retrouve du chant crié, comme une plainte rappelant la douleurs des émotions qui peuvent broyer les hommes, mais aussi des passages en chant clair et même conté qui donne cette subtilité ouatée faisant de l'album une superbe expérience.

■ Nolive



STONE FROM THE SKY

BAKENEKO

[Argonauta Records]

Les Stone From The Sky étaient moins portés sur la déconne pour donner des titres à leurs morceaux sur cet album. Entre esprits, créatures et monde médiéval, on part à la découverte de cultures et de phénomènes uniquement en quelques mots sur la pochette car leurs morceaux en sont dépourvus. Le «chat esprit» (traduction approximative de Bakeneko en japonais) côtoie les «Rond de sorcière» (cercles de champignons), les pierres de la faim («Hungerstein»), le panneau «Attention dragon» des cartes du Moyen Âge («Hic sunt dracones») et fait souffler le «foehn» (seul terme que je connaissais avant de rédiger cet article). Tu peux creuser les significations et l'image que veut donner le combo ou t'en foutre totalement et rester focus sur leur «post-stoner», leur son étant résolument marqué par l'influence du desert-rock, tandis que leurs constructions par strates et progressives sont évidemment à associer au post-rock («Hungerstein» est même plus proche de Mogwai que de Kyuss selon moi). Ils utilisent leurs instruments avec délicatesse ou force pour nous plonger dans des atmosphères travaillées, moins hallucinées que par le passé, elles sont un peu plus métalliques et augmentent les contrastes. STFS était sympa, ils sont désormais aussi passionnants !

■ Oli



TULIP TRIP

ANOTHER DAY OF LOVE

[Autoproduction]

Non, Tulip Trip n'est pas un groupe batave qui va te faire découvrir les productions horticoles locales au travers de chansons sensorielles. Il faut plutôt chercher vers Montpellier pour trouver ce quatuor fraîchement composé de Capucine, Antoine, Matis et Manu. Fraichement, car à peine formés en 2025 qu'ils sortent déjà ce premier EP de 5 titres : Another day of love. Si l'entame avec «UCBM» est plutôt orientée pop, où la voix douce de Capucine impose ses variations, on change de braquet avec la suite et le single «Another day of love» qui part plutôt vers un indie rock plus électrique. On continue avec une guitare un poil grunge pour «Demented glow», on part en «Drift» dans un mode rock alternatif bien relevé, et on clôture l'EP avec un retour pop avec «December night». En résumé, un EP bien ficelé, une belle première œuvre, agréable, prometteuse, surtout quand Tulip Trip flirte avec le rock plutôt que la pop. Et si, tout comme moi, la musique pop n'est pas vraiment dans ta playlist préférée, sache que les morceaux introductifs et conclusifs sont tout de même plus cools que sucrés, et passent crème.

■ Eric



EDGAR DÉCEPTION

PTION

[Araki Records / Les Disques du Paradis /...]

J'ai reçu Ption, le dernier (et deuxième) LP du trio parisien edgar déception (ouais, ils ne veulent pas de majuscules). Le nom m'a fait sourire, un peu comme quand j'ai découvert les Johnny Mafia ou Fun Fun Funeral la première fois. J'ai mis le disque en route pour voir ce qu'il en retournait, et puis je me suis rendu compte assez vite que leur musique aussi me faisait tout autant sourire. Tout en l'appréciant de si bon cœur. J'adore par moment leur côté casse-gueule et leur prise de risques, ça n'a pas l'air toujours très juste-juste, la prononciation anglaise est approximative, mais ça passe vraiment nickel. Ouais, je pense qu'on peut parler de personnes effrontées, musicalement. Je ne les connaissais pas du tout, et pourtant ils existent depuis 2017, discographiquement parlant, avec Décès, un premier LP indie-pop-folk/college alt-rock intéressant, mais pas autant que Ption. Tu viens de capter le lien entre les deux, non ? Drôle, hein ? Ben voilà, ça résume bien la musique d'edgar déception.

Le groupe confesse que Ption a fait l'objet d'années de travail acharné, que ce fut un dur labeur. On les croit sans trop de difficulté, tant il est vrai qu'entre les deux œuvres, on constate amplement que le petit dernier est davantage travaillé, varié et plein d'audace. Plus singulier, on va dire. Mais surtout aventureux ! Même leur EP Clown clown dead, datant de fin 2022, semble encore trop proche du premier en termes de style. Il faut

dire que pour Ption, Eva, Tessa et Valentin ont décidé de se faire un petit kiff musical, de dépasser leurs limites habituelles, en mélangeant par exemple des airs punks véloces à leur style lo-fi tout en l'habillant d'une trompette («Do you love me Leo and Sandy»), ou bien de faire appel à l'organetto et à la vielle à archet du compositeur Variéras (Le Radeau Consort) sur la décontractée «Animals», mais également d'incorporer avec succès un entrelacement de textes chantés en français (une première je crois) sur «Le voisin et le serpent». La matière indie-pop d'edgar déception, souvent proche de l'intrépidité d'un Of Montreal avec des touches 90's à la Weezer et Pavement, bénéficie considérablement de la cohésion de ses musiciens et de leur variété de chants alternant masculin/féminin. Et puis surtout de leurs phases calmes/nerveuses bien diffuses dans le disque qui tuent la morosité et stimulent nos sens.

On sort réellement rafraichis de l'écoute de ce Ption, notamment grâce à de petites pépites tels que «Tchou tchou I love you» ou «Swimmie», un peu comme une bonne douche froide lors d'une grosse canicule. Un album qui sans hésitation permettra au groupe de se faire (re)connaître davantage sur la scène indie française. Car il le mérite terriblement.

■ Ted



EDGAR DÉCEPTION

AVEC SON SOBRIQUET COCASSE ET SON UNIVERS SINGULIER, EDGAR DÉCEPTION S'IMPOSE COMME L'UNE DES FORMATIONS LES PLUS INTÉRESSANTES DE LA SCÈNE INDÉPENDANTE POP HEXAGONALE, NOTAMMENT DEPUIS LA SORTIE DE PTION, SON DERNIER ALBUM. RENCONTRE ÉPISTOLAIRE AVEC VALENTIN ET EVA.



Salut ! Edgar Déception, c'est qui ? C'est quoi ? Rencontre au lycée, à l'école de musique, à la chorale de l'église, sur Audiofanzine ?

Valentin (basse-chant) : Hello ! edgar déception (tout en minuscules, avec l'accent), c'est le groupe. Ce n'est pas vraiment un personnage qui existe dans la vie ou fictivement, c'est juste le nom qu'on a donné à notre groupe de mu-

sique. C'est vrai que ça fait assez «incarné», ça nous correspond bien car on considère vraiment qu'il se crée quelque chose de très spécifique quand on fait de la musique ensemble, et parce qu'on est assez attaché·e·s à donner un aspect narratif à nos musiques. Donc ce n'est pas plus mal qu'il y ait un prénom dans le nom du groupe. J'ai rencontré Eva en colonie

de vacances musicales l'été entre la seconde et la première, et elle m'a présenté Tessa à la rentrée avec qui elle faisait de la musique depuis bien longtemps, elles cherchaient un bassiste-chanteur pour compléter leur groupe !

Eva (guitare/clavier) : J'avais rencontré Tessa sur les bancs de l'école au doux âge de 10 ans, assez jeunes pour avoir fait une reprise de «Seven nation army» au spectacle de fin d'année de l'école. Tessa nous ayant quitté·e·s (temporairement ou définitivement, on l'ignore) pour d'autres contrées, on l'a remplacée par ce bon vieux Lucas qu'on a rencontré par des potes de la musique, notamment quand on a fait le label 1 EP Par Jour Records avec lui.

Ça vient d'où ce nom de groupe ? Ça sent bien celui trouvé à la dernière minute avant un premier show...

Valentin : Il existe une version longue et une version courte de l'histoire du nom du groupe, mais en tous cas, ça a été assez longuement discuté donc pas choisi en dernière minute. Par contre, avant d'adopter edgar déception, on avait fait notre premier concert ensemble en 2017 sous un autre nom, pour le coup choisi en dernière minute : sad dad.

Eva : La version longue et précise est ennuyeuse comme la pluie, la version courte et «catchy» est que Edgar était mon poisson rouge, il est mort, c'était très décevant. J'ai longuement pleuré et on l'a enterré avec mon père, Papa, dans un bac à plantes en bas de l'immeuble parce que tous les parcs étaient fermés. J'espère que le président du conseil syndical de la copropriété ne lit pas cette interview.

On sent que ce Edgar prend une place importante dans le premier disque. On nous annonce dans le deuxième qu'il reviendra toujours, alors qu'il ne devait pas le faire. On dirait une sorte de mascotte un peu versatile, voire totalement paumée, je me trompe ?

Eva : En fait, on a pas vraiment d'histoire créée autour du personnage d'Edgar. On aime beaucoup créer des personnages pour nos chansons (notamment dans Ption dans lequel on a des personnages récurrents) et dans nos clips (notamment dans le clip animé de Clown clown dead). Je dirais que Edgar est plus l'incarnation du concept de personnage dans nos

chansons qu'un personnage à part entière. Beaucoup de noms de chansons partent de blagues : «Edgar ne reviendra jamais», titre de l'outro de notre premier album, donne suite à l'intro «Edgar part en voyage d'affaire», qui est juste un nom qui nous faisait rigoler. Puis, ils deviennent plus deep avec les années : «Edgar reviendra toujours» est le second titre de l'outro de notre deuxième album, Ption, qui prend du sens avec le premier titre, «Stay by my side».

Votre premier album s'intitule Décès, le deuxième Ption. Vous êtes parti sur un troisième qui sera «Aide» et un quatrième, «Gare» ?

Valentin : Yes, carrément. Tessa avait même proposé «du» pour le cinquième et «nord» pour le sixième, mais on trouvait ça pourri. Du coup, on l'a virée et remplacée par Lucas.

Votre espièglerie est également perceptible dans la manière que vous avez de composer, de chanter ou d'arranger vos chansons ? C'était moins le cas sur votre premier, je trouve. Qu'est-ce qui a provoqué ce changement entre les deux albums ?

Valentin : Oui ! Maintenant que tu le dis, ça me saute aux oreilles. Je pense que c'est un mélange de plusieurs choses. D'une part, les changements de nos goûts musicaux et les nombreuses découvertes qu'on a pu faire avec le temps, et d'autre part, la plus grande mise en commun de la composition et de l'écriture et une meilleure compréhension réciproque de nos sensibilités artistiques, de nos personnalités, de nos préférences de travail... Par exemple, pour ma part, quand j'ai commencé edgar déception au lycée, j'avais un rapport à la musique beaucoup plus intranquille qu'aujourd'hui. J'avais envie d'imiter les musiciens que j'admirais, d'exagérer toutes les intentions et d'en faire des caisses, de faire un peu la démonstration de mes skills aussi... Aujourd'hui, je ne suis plus attaché à ça, mais beaucoup plus à la sincérité, la justesse, et à la joie de créer de la musique ensemble. Toutes ces métamorphoses personnelles et du groupe nous ont fait diversifier notre son, nos influences, et écrire différemment. Je suis content en tous cas que cette évolution s'entende à l'écoute du disque !

Eva : Pour ma part, je dirais que c'est ce que



je vise depuis le début, et qu'on a, au fur et à mesure, réussi à mieux accomplir, notamment parce que Valentin nous laisse faire plus de conneries maintenant.

Vous parliez d'un travail acharné pour la réalisation de ce nouvel album, c'était dans quel sens ? En termes de composition et d'idées, ou plutôt en termes d'arrangement et de façonnage ?

Eva : Un peu sur tous les aspects. Beaucoup d'allers retours sur la composition, par exemple le morceau «Ption» a eu plusieurs versions très différentes avant qu'on l'enregistre en studio, suite à quoi; on l'a encore entièrement modifiée (on la trouvait pas très bien) et on l'a ré-enregistrée. J'ai aussi mis plus de mon intimité dans les paroles de certains morceaux, donc ça a pour moi été plus éprouvant à écrire (d'autant plus qu'on a tout écrit à trois) et même parfois à jouer. Le procédé était très très long, on a enregistré Clown clown dead alors que Ption était déjà écrit, il y a du y avoir 3/4 ans entre l'écriture de Ption et sa sortie. L'enregistrement était aussi très difficile : je

venais de déménager à Bordeaux et je faisais les allers retours le week-end pour enregistrer près de Paris puis je retournais au travail à Bordeaux, alors que j'étais encore en train de m'adapter à ma nouvelle vie et que j'étais pas dans une phase très stable. On s'est aussi rendus compte qu'on n'était pas arrivés au studio aussi prêt·e·s que ce qu'on aurait dû, ça a donc créé pas mal de stress supplémentaire. Heureusement, Alexis qui nous enregistrerait au studio Claudio est dans le top 10 des meilleurs gars de France, donc il a aidé à ce qu'on arrive à avoir un album dont on est fier·e·s (très très fière perso) et qu'on tienne le coup, même si pour ma part, c'était pas une période facile. Valentin : Oui, il y a eu tout ça, et puis ensuite l'envie de faire événement de cette sortie avec des clips, une session live, pas mal de création de contenu pour les réseaux... pleins de choses pas forcément naturelles pour toustes les trois, qui demandent du temps... autoproduire ça en parallèle de nos activités de tournée, le travail ou les études par ailleurs, ça a été bien bien intense. C'était chouette aussi parce qu'on a essayé de tout s'approprier et



d'être très créatif·ive·s pour que cette «pro-mo» nous ressemble le plus possible. On est très fier·ère·s de tout cette sortie comme tu peux le lire.

Vous vous fixez des limites musicalement ?

Valentin : Musicalement, on fonctionne de façon assez cérébrale, c'est à dire que lorsque l'on empoigne nos instruments, on a le plus souvent passé beaucoup de temps à discuter, sans jouer de la musique, de ce à quoi on aimerait que le morceau ressemble (le ton, le «mood», les influences, etc...). Ça pourrait laisser penser que notre musique est très cadrée, mais en réalité ces échanges préalables dirigent la musique sans pour autant la borner. Donc il n'y a pas vraiment de limite, si ce n'est cette méthode, et aussi le fait qu'on aime penser les disques comme des ensembles cohérents.

J'ai constaté sur une vidéo que vous changez tous d'instruments sur «Animals». C'est la seule chanson dans ce cas ?

Valentin : Non ! Sur le dernier disque, il y a également «Home sweet home» où on change de poste. Eva et moi jouons de la guitare et Tessa de la basse. Il y avait aussi un single un peu unique - «I saw your mom» - qu'on avait fabriqué pendant le confinement, à distance, où la formation n'a rien à voir avec le setup habituel. Eva : Et «Le voisin et le serpent» où Valentin fait la guitare, je fais le synthé et Tessa le mélodica ! Dans l'ensemble, depuis Clown clown dead et surtout sur Ption, on essaye de diversifier les instruments, il y a pas mal plus de synthé sur Ption, il y a aussi de la trompette et de la scie musicale, les deux joués par Tessa.

Y'a-t-il un artiste ou un groupe dans lequel vous vous reconnaissez pleinement ?

Valentin : Pas tellement. J'ai l'impression qu'on forme ensemble un mélange de plein d'autres artistes et de nous-mêmes. Personnellement, il y a tellement de groupes et d'artistes que j'admire pour diverses raisons, auxquels je pense souvent (la force des textes de FEU, les premiers albums de Surf Curse, le magné-

tisme d'Oklou, et tous-tes les amix qu'on s'est fait-e-s par la musique)... mais je suis content qu'aucun-e d'entre elleux ne soient LA référence absolue et qu'on cultive notre singularité, et une certaine distance vis-à-vis de ces influences.

Eva : Pareil que Valentin, Ption a été le mélange de beaucoup de nos influences, mais on a pas un ou une artiste qui nous a guidé tout du long de l'album, c'est vraiment plus chanson par chanson. Ça fait des mois que je pense faire une playlist des chansons qui nous ont influencées et je procrastine ça comme une boss.

Vos pochettes sont souvent des illustrations ? L'un de vous trois est illustrateur ?

Valentin : Tessa est une artiste-illustratrice-animatrice (au sens où elle réalise des vidéos/films d'animation), mais ce n'est pas elle qui a fait les pochettes de nos albums - bien qu'elle a créé plein d'autres visuels pour le groupe. C'est son ami Alexandre Gras (fish_inablen-

der sur Insta) qui a fait les belles peintures de Décès... et Ption ! Merci à lui ! Eva a aussi largement contribué en termes de créations visuelles pour edgar déception.

Eva : J'ai fait le clip de Clown clown dead. Je vous en supplie, allez le voir ! Et je fais aussi des affiches de tournée, je contribue pour le merch, des trucs comme ça. Je suis pas illustratrice, mais ça m'amuse bien de faire ça, et Lucas nous a fait le dernier t-shirt.

Votre musique évoque l'enfance, l'adolescence, la jeunesse insouciante. Vous semblez avoir été marqué par cette période ? Est-ce qu'edgar déception va grandir un jour ?

Eva : Toute la musique qu'on a sortie a été écrite quand on avait environ 20 ans max, donc c'est plus qu'on était dans cette période plutôt que marqué-e-s par cette période, je pense que notre musique évolue avec nous !

Valentin : Can't wait to faire de la musique de pépé.

C'est quoi le profil de la personne qui va à

vos concerts ? Des curieux ? Un public 100% indé ? Des gens de votre génération ?

Eva : Déjà, le public qui vient à nos concerts, comme celui de beaucoup de groupes indés, dépend plus de l'orga et du lieu que de nous ! Concernant le public qui nous suit, c'est assez varié, beaucoup de musicien·ne·s de notre âge, beaucoup d'étudiant·e·s en art et de d'arons cinquantenaires. Dans tous les cas, aussi bateau que ce soit de dire ça, quand des gens nous suivent et viennent nous voir plusieurs fois, connaissent nos albums, etc, c'est toujours un plaisir de malade.

Ce serait quoi votre plus grosse déception concernant le groupe, hormis une séparation ?

Eva : Très honnêtement, on a un peu accompli ce que je voulais accomplir. Même si c'est pas énorme, on est toujours allé·e·s jusqu'au bout de ce qu'on voulait faire. On a sorti notre dernier album dans les règles de l'art, on a fait une release à la Boule Noire totalement autoproduite qui était un des moments les plus merveilleux de ma vie. J'ai accepté que ça suffirait jamais à gagner ma vie, donc pour moi, c'est que du bonus.

Valentin : Je rejoins totalement Eva. J'ai fait le deuil de tirer une subsistance uniquement par ma musique car je ne suis plus vraiment prêt à faire certaines des concessions que ça nécessite ni à jouer le jeu qu'il faut pour que ça arrive. Si séparation il y a, je crois qu'on saura en faire quelque chose de pas décevant, voire même une belle fête.

Selon vous, quel serait le plus gros mensonge qui pourrait-être balancé sur Edgar Déception ?

Eva : Y'en a deux qui courent, dont un qu'on contribue à perpétuer, donc je vais rétablir la vérité ici : on écoute pas du tout les groupes des 90s que tout le monde pense qu'on écoute, et Edgar le poisson est mort quand on existait déjà ! (effet Mandela...)

J'imagine que ce n'est pas votre gagne-pain, vous faites quoi dans la vie ?

Valentin : Je suis chargé de diffusion et de production pour une compagnie de spectacles musicaux jazz et autres (Collectif Surnatural / Surnatural Orchestra : [https://www.surnatural-](https://www.surnatural-orchestra.com)

[orchestra.com](https://www.surnatural-orchestra.com)) depuis janvier 2024 et organisateur du festival La Connexion à Blois depuis 2021.

Eva : Moi, je suis prof de musique, prof de guitare (et un peu ukulele/piano) à domicile et j'ai commencé des cours d'éveil musical en groupe chez moi cette année, c'est trop trop bien. Tessa est en reprise d'études, Lucas est pro player sur Age Of (il ment, mais c'est ce qu'il m'a dit de mettre)

Vous êtes parisiens, vous ne trouvez pas que c'est plus galère de trouver des concerts à Paris qu'en Province ?

Eva : Quand on débutait en 2017, on faisait un max de concerts à Paris, on en faisait souvent deux par mois (à la Mécanique Ondulatoire, Espace B, Pointe Lafayette, Zorba...), on faisait tout ce qu'on nous proposait honnêtement, ça roulait tout seul. Maintenant, quand on joue à Paris, on se focus sur des dates cools, ou bien des événements chouettes qu'on nous propose, ou des grosses dates qu'on organise, comme les releases. Du coup, c'est pas le même type de dates, mais on s'en sort d'une manière qui nous plaît beaucoup !

Valentin : Avec le temps, on a eu la chance de se retrouver entouré·e·s de pleins de personnes très déterminé·e·s à faire vivre la musique indé à Paris et partout ailleurs en France, et étant nous mêmes très acharné·e·s, on finit toujours par réussir à trouver des opportunités de concert. Mais il faut bien le dire, à Paris comme dans de nombreuses villes, il y a une forme d'étau qui se resserre. Des lieux ferment chaque année, pour des raisons économiques, pour des raisons de voisinage et de gentrification, pour des raisons politiques aussi. Il y a les lieux conventionnés / subventionnés qui voient leurs financements public baisser, et donc qui sont contraints à rendre leur activité plus «commerciale», c'est à dire à privilégier les noms qui garantissent une forte fréquentation du public et à diminuer leur activité en faveur de la découverte, l'émergence et les prises de risques artistiques. Il y a tous les lieux plus indépendants et marginaux qui sont «sans filet», qui reposent souvent en (grande) partie sur du bénévolat et de l'huile de coude, qui du jour au lendemain peuvent se retrouver face à des charges financières insurmontables, qui doivent alors se tourner vers la

privatisation pour subsister. À force de barboter dans divers milieux musicaux, je me rends compte qu'on a de la chance de jouer autant, pleins de musicien·enne·s sont en dèche de chez dèche de concerts. La situation paraît criante à Paris, mais c'est répandu partout en France. Ça paraît pessimiste, mais je précise aussi que je garde une grande foi en la capacité d'auto-organisation des artistes de tous les horizons musicaux underground qui cultivent un sens aigu de la débrouille et savent toujours se créer des lieux, des fêtes, de la joie. En tournée, on découvre toujours une multitude de nouveaux gens et de nouveaux lieux improbables où ça foisonne de tous les côtés.

Maintenant que vous avez un peu de bouteille, quels conseils pourriez-vous apporter à des jeunes musiciens qui souhaiteraient monter un groupe de rock ? Les erreurs à ne pas faire par exemple...

Eva : Pour moi, le plus important est d'avoir une image réaliste de ce qui t'attend, savoir que parfois tu vas être mal payé pour jouer devant 4 personnes qui t'écoutent pas, puis dormir à deux sur un clic clac trop petit après avoir fait 5h de route. Parfois, ça va être marrant, et parfois, ça va faire mal. Si tu le fais, c'est vraiment parce que tu kiffes ça parce que très très peu arrivent à en vivre. Fais le avec des gens que tu peux assez supporter pour rester collé·e à eux des jours, dormir avec, être en voiture des heures etc... Faut que le curseur le plus important soit le plaisir, et la réussite vient après. Va à beaucoup de concerts pour voir à quoi ça ressemble et pour rencontrer un max de monde, c'est comme ça qu'on a fait pour trouver autant de concerts sur les premières années.

Valentin : Je dirais qu'il faut se soucier premièrement et en permanence du sens que tu y trouves et de la joie que ça apporte à toi et à la bande avec qui tu fais cette musique. Pour moi, il ne faut pas mesurer la «réussite» à l'aune du nombre de spectateurs, à la «croissance» du projet, à son économie... car sinon, il y a une forte probabilité d'être assez déçu. Il faut s'entourer de gens avec qui on aime passer [beaucoup] de temps et partager une certaine intimité, avec qui les attentes se rejoignent...

Allez, dernière question, quelles sont les projets/échéances du groupe à court/moyen/

long terme ?

Eva : Là, on kiffe juste de pouvoir tourner sur Ption avec Lucas, on a pas mal de dates à venir, notre première tournée en Europe prévue en février/mars, on prend le temps et on profite de tout le taf qu'on a fait ces dernières années pour sortir l'album !

Merci à Valentin et Eva.

■ Ted
Photos : Arbol R.



NOT SCIENTISTS

VOICES

[Kicking Music / Kidnap Music / Rookie Records]

Je vais vendre la mèche tout de suite. Conforté depuis avril dernier (date depuis laquelle j'écoute le quatrième album de Not Scientists officiellement paru à la fin de l'été), je revendique et assume le statut de Voices comme album de l'année. Tout simplement. C'est presque trop simple. Mais c'est tellement vrai. Et ce n'est pas parce que j'adooouooooooooore le groupe (et les musiciens le composant) que je dis ça. Non, je dis ça car Voices le mérite. Et tu vas comprendre pourquoi.

Quatrième album donc, après un premier disque résolument indie rock, un second effort moins accessible mais tout aussi bon, et un Staring at the sun déconcertant à la première écoute, mais brillant pour les centaines qui ont suivies. Avec Voices, Not Scientists reste fidèle à ses amours et ses humeurs cold wave tout en éclaboussant l'auditeur de ses talents mélodiques, de la clarté de ses guitares et du mastodonte basse/batterie. Mais si Voices est aussi réussi, c'est avant tout parce que les véritables refrains, ceux dont on n'arrive pas à se débarrasser, qui te collent à la peau et que tu chantes sous la douche sans t'en rendre compte, sont de retour. L'arrivée de Fred à la guitare, et pour la première fois dans le processus créatif, n'est assurément pas étrangère à cet état de fait. Not Scientists a de nouveau fait appel à sa dream team pour habiller (de fort belle manière) le fond et la forme, et ce

sont à nouveau l'excellent Santi Garcia (No More Lies, Lion's Law, CRIM) qui est aux manettes de l'enregistrement et de la production de ce disque absolument parfait, et Ulrich Totier qui s'est à nouveau occupé des visuels du disque. Un disque dans lequel la chaleur des guitares éclabousse la froideur des machines, tandis que la flamboyance des couplets rythme l'impertinence des mélodies et la clairvoyance des refrains remis au goût du jour. Un disque qui fait la part belle aux expérimentations en tout genre (la saturation de «Caught in the web», les impertinentes phrases de guitares de «End game»), assumant les sonorités rétro remises au goût du jour par des formations comme High Vis ou Death Lens («Burnout», «I remember»), mais rappelant aux bons souvenirs de tous ceux qui les suivent depuis le début que ce groupe fait des miracles avec des guitares aux sons clairs et des mélodies imparables ->Voices-> qu'on chante à tue-tête ->The city call». Mais surtout un disque avec des chansons avec des putains d'intros, des putains de couplets et des méga putains de refrains. Chaque écoute de ce disque me fait découvrir de nouveaux sons non perçus lors d'un précédent passage sur ma platine et me fait vivre une nouvelle expérience. Douze titres, donc douze tubes. C'est le tarif avec Not Scientists. Même après des dizaines d'écoutes (oui oui), j'ai toujours des frissons quand démarre l'intro de l'énigmatique «Caught in the web» ou quand explose le refrain de «Cul de sac». J'ai même les larmes aux yeux quand «Voices» me rappelle les premières heures de ce groupe qui jouait partout où il le pouvait à ses débuts et que je ratais que très peu. Et je deviens rouge comme une pivoine tant je hurle les ohhh ohhh de «I remember» ou les paroles de la fin de «The architect». Et je ne te parle pas de ma tendinite provoquée par ma lamentable mais louable tentative de air drums sur «End game».

Voices est sorti, et Voices est l'album de l'année. Je n'aspire qu'à une chose désormais : mesurer l'ampleur de ce disque splendide sur scène. Vous pouvez être sûr que je serai au premier rang pour frissonner une bonne fois pour toute.

■ Gui de Champi



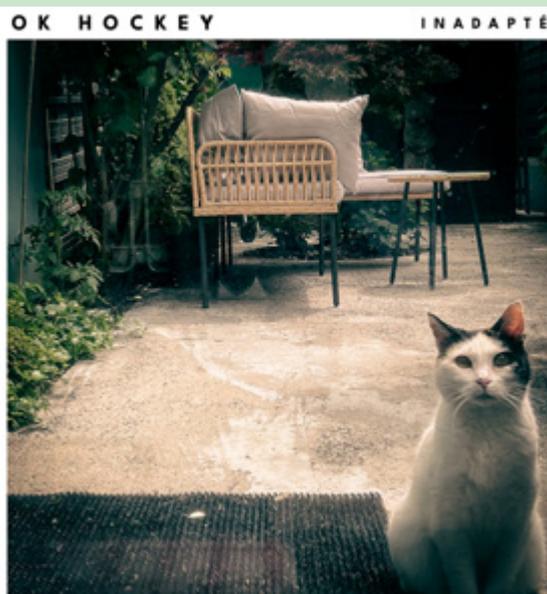
CLOÉ DU TRÈFLE

LA LUEUR

[Trefle Records]

Sans suivre les modes ou certaines exigences de l'époque, Cloé du Trèfle poursuit son chemin personnel dans le monde de l'électro-pop. Comme à son habitude, elle se livre sans fard et ose mélanger les instruments et les sonorités, les rythmes et les mélodies, mariant le piano au synthé, les harmonies au spoken word. Avec ses nombreux albums, la jeune Belge (on a le même âge !) s'est construit un univers où ceux qui la connaissent se plaisent à replonger et où ceux qui la découvrent peuvent se sentir rapidement en sécurité. Même si la compositrice a beaucoup de liberté, son cadre est relativement fixe, le son électro et sa voix assurent une frontière avec le monde extérieur, sa bulle devient la nôtre, on se laisse aisément envelopper et on suit son chemin, de Bruxelles à Lausanne ou ailleurs, peu importe. Qu'elle nous propose davantage de travail sur la musique (les instrumentaux «L'élan», «Virage» ou «La plongée»), qu'elle mette en avant les textes («La frontière invisible», «Le torrent sonore»), la mélodie («Ton souffle», «Sous ta peau») ou son goût pour l'électronique («Minuit midi»), on la suit, La lueur, c'est elle.

■ Oli



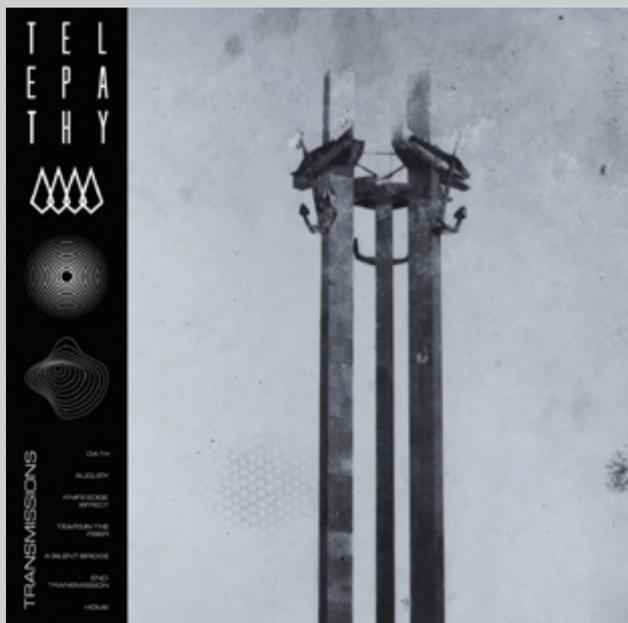
OK HOCKEY

INADAPTÉ

[Guerilla Asso / Crumpet & Ecureuil Rds]

Ok c'est okaaaayy ! Hum... Désolé. En tout cas, c'est toujours un réel plaisir de retrouver cette fripouille de Rom TomCat délaissé son rôle d'ingé son du Ch'nord et se remettre à la guitare et/ou au chant (Over The Stars, Black Sheep, Soft Animals). Si musicalement on reste en terrain connu du gaucher toujours très adroit à la six-cordes, à savoir un hommage vibrant à la scène emo/indie/punk et college-rock des années 2000 (Jimmy Eat World, The Ataris et Taking Back Sunday en tête), la spécificité de Ok Hockey, c'est le passage du chant en français. Généralement ça passe ou ça casse, ça peut être totalement Inadapté (hum) quand c'est mal fait, et sonner trop cliché, trop niais, mais point de ça ici. Bien au contraire, les 6 titres de cet EP s'enchaînent sans temps mort et passent crème, comme celle qu'il ne faut surtout pas mettre dans une carbo. C'est catchy à souhait, bourré de chœurs, ça galope comme il faut avec les moult breaks qui vont bien («Édulcorant», «La vie en 4 couleurs»), c'est parfois plus posé («L'histoire sans fin»), avec une petite balade acoustique («Les cendres») pour clôturer le tout. Bien joué, emballé c'est pesé, le CD va souvent tourner en replay.

■ Guillaume Circus



TELEPATHY

TRANSMISSIONS

[Pelagic Records]

Bien qu'installé au Royaume-Uni, Telepathy est à 75% polonais puisque seul leur guitariste Richard est anglais, mais cette information a bien moins de valeur que le fait que Piotr, Albert et Krystian soient frères. La sensation d'unité, d'harmonie et d'une musique instinctive n'est pas nécessairement le fait que ce soit une œuvre familiale, mais la connexion naturelle qui existe entre eux doit grandement faciliter leur jeu et la création de leurs œuvres.

Oui, tout de suite le grand mot : «œuvre». Parce que ce *Transmissions*, c'est tout ce que j'aime à la fois dans le post-rock et le post-metal : des titres solidement bâtis qui peuvent serpenter durant plus de 10 minutes sans jamais lasser, jouant tant avec les émotions qu'avec les sonorités qu'avec les rythmes. Et si j'apprécie quand le groupe balance quelques gros parpaings, c'est quand les guitares sonnent moins agressivement et le tempo devient lancinant que je plonge totalement dans leur univers. C'est lorsque la pression se fait moins forte que des samples trouvent leur place, que ce soient de vieux enregistrements de transmissions radio (histoire d'être raccord avec l'idée principale de l'album) ou des discours réinterprétés en studio par quelques amis à eux. L'amalgame se fait à la perfection, chaque instrumentation trouvant son espace, sachant se faire plus ou moins présente en fonction de la sensation qui doit être

provoquée. Et s'il semble évident que dans un tel registre les longues plages soient maîtrisées, Telepathy se montre aussi à l'aise sur des morceaux bien plus courts («Knife edge effect» et «Home» ne dépassent pas les 6 minutes), réussissant à capter notre attention immédiatement avec des apports électroniques pour le premier ou la combinaison de la luminosité et de la puissance pour le dernier.

Plus rock que Ølten, plus metal que This Will Destroy You, plus arrangé que Russian Circles, Telepathy apporte une nouvelle ligne dans la liste des dégradés possibles du post-metal, une ligne sacrément brillante pour un groupe assez bluffant.

■ Oli



BASIC PARTNER

NEW DECADE

(Daydream Music / A Tant Rêver du Roi / Modulator)

Formé aux alentours de l'année 2022 du côté de Nantes, Basic Partner est né des cendres encore tièdes d'un précédent projet musical dans lequel étaient impliqués Sacha et Clément. Rejoins par deux comparses, ils publient dès l'année suivante un premier EP, *Insomnia's road*, qui leur sert de carte de visite. On y décèle déjà les fondations de leur esthétique, à savoir un post-punk anguleux, traversé de vapeurs psych-rock et de déflagrations noisy. En 2024, ils sont repérés et programmés au Liberté dans le cadre des Transmusicales de Rennes, un baptême de feu qui leur offre une première reconnaissance au-delà du cercle local. De quoi les motiver à mieux définir leur identité rock à travers un premier album qui a vu le jour en avril 2025. Son nom : *New decade*. Ce dernier, produit par Christophe Hogommat (l'homme qui a façonné le son de Mad Foxes et Watertank), se déguste comme un buffet froid de qualité : on sait que certaines bouchées séduiront davantage que d'autres, mais impossible de résister à l'envie de tout goûter. Sucré comme salé. Ici, une tranche de cold-rock caverneux et mystérieux ; là, une lampée de punk-rock aux riffs lourds ; un peu plus loin, une escale dans des contrées plus apaisées, ou encore un détour par des habillages électroniques pas dégueulasses... L'éventail est relativement large, l'assiette copieuse, et l'auditeur repart rassasié.

Évidemment, tout n'atteint pas la même intensité. Certains morceaux paraissent trop convenus ou pas assez relevés à notre goût («*New decade*», «*Buy and sell*», «*Trapped boy*»). Mais ce qui séduit surtout chez Basic Partner, ce sont ces éclats qui éveillent nos sens comme la mélancolie pop énergique de «*Them*» (probable tube en puissance), l'élan fédérateur de «*Wasting time*», ou encore ces décharges frontales qui brisent les cervicales («*Unfinished*», «*Mother has no Time*»). Avec *New decade*, le quatuor nantais-rennais signe un premier album ambitieux, qui donne envie de les voir sur scène, là où ce cocktail hybride et intense a toutes les chances de prendre une dimension encore plus intéressante. Car il y a de l'idée, comme on dit.

■ Ted



CHINESE MAN

WE'VE BEEN HERE BEFORE 2

[Chinese Man Records]

On va faire un petit voyage, enfin un long et beau voyage, d'une vingtaine d'années, mais on va partir en 2025 et remonter le temps. Comme ça, pas de cliffhanger, pas de plot twist, on va avancer en terrain conquis. Ce n'est pas l'étrange histoire de Benjamin Button, c'est la belle aventure de Chinese Man. Et on commence par cette apothéose musicale qui est sortie ce 27 juin 2025 : ce brassage electro hip-hop dub world jazz qui invite dans ce mix géant (m'en fous je les cite tous) : ASM, La Yegros, Stogie T, Miscellaneous, Tha Trickaz, O.B.F., Chill Bump, Stylo G, GREG, Rumble, Manudigital, Matteo, Youthstar, KT Gorique, Théo Perek, General Eletricks, Lorkestra et Las Cometas. Tout ce beau petit monde rejoint le trio de Chinese Man pour refaire le match de 2024.

Parce qu'en 2024 était sorti le LP *We've been here before* avec son lot de guests dont nombreux ont déjà été cités dans le paragraphe précédent, et qui proposait 13 titres electro hip-hop toujours plus variés et savoureux. Et en 2025, pour les 20 ans du groupe, Chinese Man reprenait la galette et y allait d'une bonne revisite avec son lot de live, de remix et d'inédits. On y retrouve notamment «Too late» en total brass band, «Que sí!» qui devient «Aguita», ou «Salune» remixés délicatement, ou des tracks un peu plus anciens en live («I've got that tune» ou «Pills of your ills») ou remixés («Get up»), et puis quelques inédits

histoire de rendre l'anniversaire complet.

Car oui, c'est bien pour un anniversaire qui salue les 20 ans d'existence de Chinese Man que nous avons la joie de profiter de ce *We've been here before 2*. Ce trio d'Aix en Provence composé de High Ku, Mateo et Sly qui promène sa musique assez unique, qui semble passer l'éponge sur la terre pour s'imbiber de tous les sons du monde. Une base electro hip-hop qui aime bien voyager parfois vers des contrées latines ou orientales, mais peut lâcher un titre de pur electro dub, en invitant parfois quelques rappeurs, raggamen, chanteuses. Et depuis leur formation en 2004, ce sont quelques albums studio, live mais surtout des projets collectifs, comme les fameuses *Groove Sessions*, qui ont alimenté le riche catalogue des Aixois. Mais si vraiment tu ne connais pas Chinese Man, cherche juste le titre «I've got that tune» sur n'importe quel moteur de recherche, et le fameux «Ah ? Mais c'est eux ça ?», te montera rapidement au ciboulot, même si ce n'est qu'un infime aperçu de leur univers.

Et je t'ai dit que les clips étaient de sympathiques courts métrages d'animation ? Alors, comme en plus des oreilles, tu as des yeux, ben y'a plus qu'à. Enfin, je t'oblige pas, mais ce serait dommage de rater la mise en clip, comme ce serait dommage de ne pas passer souhaiter un bon anniversaire à Chinese Man avec ce *We've been here before 2*, et de ne pas profiter de cet album collectif pour faire un retour sur ces 20 belles années de production musicale.

■ Eric



SCARSET REBELLION

FLESH AGAINST THE VOID

[Autoproduction]

Sentiment partagé après plusieurs écoutes du premier album de Scarset Rebellion car il propose à la fois des passages assez osés et efficaces, mais pêche à d'autres moments... Mon principal grief, c'est le chant death growlé qui ne connaît que très peu de variation et devient trop vite lassant. La preuve, les titres les plus intéressants sont ceux où le timbre s'éclaircit un peu («Deathsread into the world»), en croise un autre (la voix féminine de «One lonely soul») ou alors le chant s'efface («Brain doomed»). Voilà pourquoi le duo ne m'emballe pas encore totalement, pourtant, il a des arguments à faire valoir, à commencer par un style qui mélange metal et industriel sans aucune concession, on est dans le old school qui bourrine, mais qui n'hésite pas non plus à tenter de nous faire danser (la partie dancefloor à la fin de «Crowned in chaos» !). Si t'as envie de passer dans un laminoir et de te faire agresser de toute part avec des rythmiques bien répétitives et l'impression de ne pas pouvoir t'en sortir à moins d'attendre une échappatoire électro, Flesh against the void est un disque qu'il te faut écouter. Parce que j'y trouve de belles promesses et que ce n'est qu'un premier album (même si Evil Scar et Kaos ont une certaine expérience de la scène), il mérite d'être dans nos pages et certainement que le groupe y reviendra, encore plus fort.

■ Oli



HATEFUL MONDAY

THE GREAT NOTHING

[Kicking Records]

Souviens-toi toujours, ce n'est pas le lundi que tu détestes mais le capitalisme. Et peut-on être Suisse et anticapitaliste ? Disons que cela fait plus de 25 ans et maintenant 6 albums que Reverend Seb (basse/chant) et Igor Gonzola (batterie), accompagnés de différents guitaristes au fil du temps (ici Alex et Lolo), s'échinent à nous démontrer que oui, avec leur skate-punk qui n'a pas trop pris de ride. Si tu aimes quand ça bourre tout en restant ultra mélodique, les rythmiques soutenues et les chœurs à gogo, Bad Religion (à qui ils ont souvent été comparés) mais aussi et surtout, je trouve, No Use For A Name (flagrant dans «Mid-life crisis social club»), NOFX, alors Hateful Monday est là pour toi. C'est ce qui se fait de mieux dans le genre en Europe (voire plus), leur longévité et régularité en attestent, et ce ne sont pas ces 14 nouveaux titres qui vont me faire mentir. Si j'ai parfois pu être lassé par les trop nombreuses pâles copies, ersatz de punk mélo californien, The great nothing m'a, au contraire, bien bluffé. Le disque déborde de tubes («The great filter», «Poison people», «The voice of opposition»...) et ne souffre d'aucune baisse de régime, s'autorisant même du second degré plus qu'apprécié («Tofu fighters (learn to fry)»), même si, perso, je suis plus team halloumi first (and the gimme gimmes).

■ Guillaume Circus



CAVE IN PETIT BAIN

L'ANNÉE 2025 MARQUE UN ANNIVERSAIRE SYMBOLIQUE : LES 25 ANS DE JUPITER, DISQUE PHARE DE CAVE IN, RÉÉDITÉ AVEC SOIN PAR RELAPSE



CAVE IN

RECORDS. CONSIDÉRÉ PAR DECIBEL MAGAZINE COMME L'UN DES MEILLEURS ALBUMS DE METAL DE LA DÉCENNIE 2000, CE CHEF-D'ŒUVRE A SCÉLÉ LA TRANSFORMATION DU GROUPE, PASSANT DU HARDCORE ABRASIF DE SES DÉBUTS À UNE ODYSÉE SPATIALE POST-HARDCORE, AUX CONFINS DU PROGRESSIF ET DU PSYCHÉDÉLIQUE. LA RÉÉDITION, PROPOSÉE EN MULTIPLES VERSION (5XLP, EN 2XCD AVEC UNE SESSION LIVE DE 2000 SUR LA MYTHIQUE WBCN DE BOSTON, ET EN COFFRET 3XLP COMPRENANT DÉMOS ET RARETÉS), PROUVE COMBIEN CET ALBUM RESTE ESSENTIEL, AUSSI VIBRANT AUJOURD'HUI QU'À SA SORTIE.



C'est avec ce contexte en tête que je me suis dirigé vers le Petit Bain ce 8 septembre. Je gardais en mémoire leur passage dantesque au Hellfest 2019, puis la claque reçue lors de leur concert intimiste au Badaboum en 2022. Depuis, l'envie de les revoir n'a cessé de grandir. Un peu à l'arrache, j'ai envoyé un message à Stephen Brodsky, cinq jours avant le concert, pour lui demander un pass photo. Le chanteur-guitariste, fidèle à sa générosité, m'a répondu sans détour et accepté aussitôt en me mettant en lien avec le tour manager. Un geste simple mais précieux, qui m'a permis de vivre cette soirée avec une intensité particulière. Le soleil tombait lentement derrière la Seine quand le Petit Bain s'est rempli d'une foule déjà fébrile à l'idée de voir Cave In fouler la scène parisienne. Plus qu'un simple concert, cette soirée avait des allures de retrouvailles avec un groupe culte qui, depuis les années 90, n'a cessé de naviguer entre hardcore, post-metal, psychédéisme et rock progressif. Rare en France, leur passage au Petit Bain était un rendez-vous attendu par les fans de la première heure autant que par une nouvelle génération

curieuse de découvrir ces pionniers en chair et en son.

La soirée s'ouvrait avec Toru, un trio instrumental formé en 2019 et composé de Nicolas Brisset, Héloïse Francesconi et Arthur Arsenne. Présenté un peu rapidement sous l'étiquette «free noise» lors de son premier album, le groupe a depuis affiné son identité, se situant au croisement de l'expérimental, du metal bruitiste et de l'électroacoustique. Leur dernier disque, *Velours dévorant*, sorti en janvier 2025 sur une constellation de labels internationaux (WV Sorcerer Production, Badaddy Records, Cruel Nature Records, Araki Records, Aktiver Aufstand in Plastik et Day Off Records), leur a permis de tourner à travers l'Europe au début de l'année. Leur set de 40 minutes s'est ouvert avec «VHS», une montée progressive où les textures sonores se superposaient, entre drones électroniques et frappes abrasives. La tension, installée lentement, donnait une première idée du voyage sonore proposé par le trio. Avec «Voiles», l'ambiance est devenue plus dense, traversée



par des éclats bruitistes qui rappelaient la filiation noise tout en flirtant avec une approche quasi cinématographique. Le troisième titre, «Volutes», a marqué une transition plus méditative. La pièce, enveloppée d'un souffle hypnotique, laissait entendre des réminiscences électroacoustiques qui, dans le silence tendu de la salle, ont pris une dimension fragile et fascinante. Mais l'intensité est revenue brutalement avec «Ouroboros», morceau cyclique et abrasif où la rythmique martelée semblait se mordre la queue, entraînant le public dans une boucle sonore presque suffocante. «Vermeilles» a apporté une touche plus organique, un peu plus mélodique, qui contrastait avec la rudesse des morceaux précédents. Ce fut sans doute l'instant le plus accessible du set, où l'on sentait une volonté de captiver au-delà des amateurs de musiques bruitistes. Enfin, le concert s'est conclu par «Velours dévorant», pièce maîtresse de leur dernier album. Ici, le trio a poussé l'intensité à son paroxysme, mêlant saturation métallique et nappes inquiétantes, dans une dramaturgie sonore puissante mais exigeante. Le public, assez attentif dans l'ensemble, est resté partagé. Certains ont vibré à ces expérimentations radicales, plongeant avec curiosité dans cet univers dense et déroutant. D'autres, plus impatients de voir Cave In, se sont montrés moins réceptifs, peinant à entrer dans la logique instrumentale et abstraite de Toru. Le trio a livré une performance cohérente et habitée, mais son esthétique clivante n'a pas fait l'unanimité. En première partie, le groupe a donc tenu son rôle : intriguer, bousculer et, au passage, préparer un terrain sonore qui contrastait fortement avec l'explosion fédératrice qui allait suivre. Une prestation en clair-obscur, exigeante, qui aura touché certains en plein cœur, mais laissé d'autres au bord de la rive.

Dès les premières notes de «Jupiter», titre emblématique de l'album du même nom, l'ambiance s'est enflammée. Les nappes atmosphériques, portées par la guitare aérienne d'Adam McGrath et la voix planante de Stephen Brodsky, se sont répandues comme une onde hypnotique sur le public. On retrouvait cette fusion unique entre intensité et contemplation, qui reste la marque de fabrique du groupe. Le son, parfaitement équilibré, permettait de sai-

sir la puissance des riffs tout en laissant respirer la dimension cosmique de leurs compositions. Le voyage s'est poursuivi avec «In the stream of commerce», plus nerveux et abrasif, qui a replongé les spectateurs dans l'énergie brute des débuts. La salle, compacte et réactive, oscillait entre headbanging frénétique et moments de recueillement, à l'image de la musique de Cave In : toujours en tension entre rage et lumière. Mais c'est avec «Big riff», véritable manifeste de leur discographie, que l'explosion collective a eu lieu. Le refrain fédérateur a transformé le Petit Bain en un chœur sauvage, où chaque spectateur semblait se libérer dans une transe cathartique. Le groupe n'a pas cherché à bavarder outre mesure, préférant laisser parler la musique. «Innuendo and out the other» et «Brain candle» ont plongé l'assistance dans une alternance de riffs massifs et de mélodies spectrales, rappelant combien Cave In a su réconcilier brutalité et sophistication dans ses compositions. Brodsky, charismatique sans en faire trop, menait le navire avec un sourire discret mais complice, tandis que Nate Newton (à la basse, depuis plusieurs années désormais) apportait une assise rythmique puissante et organique. Le cœur du set a pris des allures quasi liturgiques avec «Requiem» et «Decay of the delay», titres où la dimension atmosphérique dominait. Les guitares résonnaient comme des prières électriques, et le public, hypnotisé, se laissait embarquer dans un flux sonore dense, parfois oppressant mais toujours fascinant. Puis vint le moment de surprise : une reprise de «Dazed and confused», immortalisée par Led Zeppelin, mais écrite à l'origine par Jake Holmes. Cave In en a livré une version personnelle, lourde et psychédélique, où la basse grondait comme une menace sourde et les guitares étiraient les riffs jusqu'à la transe. Loin d'un simple hommage, c'était une réinterprétation viscérale qui rappelait combien le groupe aime tordre les codes pour mieux les transcender.

Le set s'est ensuite recentré sur un classique plus récent, «New moon», qui a rallumé la flamme heavy tout en gardant cette touche planante. La communion entre le groupe et le public était totale : certains fermaient les yeux pour se laisser happer, d'autres levaient les



poings en cadence, et tous vibraient à l'unisson. Après un court retrait en coulisses, Cave In est revenu pour un rappel mémorable avec «Blinded by a blaze», pièce sombre et monumentale tirée de l'album Final transmission (2019). Ce choix n'était pas anodin. Ce morceau, enregistré peu après le décès du bassiste Caleb Scofield, résonne comme un témoignage poignant. En le jouant à Paris, le groupe rappelait que chaque concert est aussi une célébration de l'héritage laissé par leur ami disparu. L'émotion était palpable, et nombreux sont ceux qui ont senti un frisson collectif traverser la salle. Quand les dernières notes se sont éteintes, un silence respectueux a envahi le Petit Bain avant qu'une ovation prolongée ne s'élève. Pas de fioritures, pas de rappel supplémentaire : juste ce sentiment d'avoir vécu quelque chose d'intense, à la fois brut et spirituel, fidèle à l'essence de Cave In.

Ce concert restera comme une traversée, un voyage sonore où chaque morceau ouvrait une porte vers une dimension parallèle. Rarement un groupe parvient à conjuguer autant de violence, de subtilité et d'émotion en une seule soirée. À Paris, ce 8 septembre 2025, Cave In a prouvé qu'il reste une constellation à part dans le ciel du rock et du metal expérimental.

Merci à Stephen et au groupe ainsi qu'à Tomas.

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier





Marshall





POPULATION II

MAINTENANT JAMAIS

[Bonsound]

Un an et demi après notre agréable découverte du rock sauvage d'Électrons libres du Québec, Population II revient frapper à nos tympans avec un troisième album studio sorti en mars dernier sur le label québécois Bonsound (Annie-Claude Deschênes, Jonathan Personne, Elisapie). Son nom, Maintenant jamais, intrigue autant qu'il fascine. Injonction paradoxale, il semble condenser l'essence même de sa musique : imprévisible, multiple et toujours audacieuse. Il s'avère après écoute de la bande sonore qu'il s'agit en réalité du nom de deux cheums (deux potes, quoi...). En tout cas, avec ce nouvel LP, le trio montréalais confirme qu'il a une pelletée d'incroyables idées à revendre et qu'il sait les traduire en quatorze morceaux inventifs et parfaitement incarnés. Les chouchous de John Dwyer des Oh Sees affinent encore leur formule de rock psychédélique groovy et jazzy traversée d'élangs heavy prog qui ne déplairaient pas aux membres de Deep Purple, Pentagram ou Black Sabbath (RIP Ozzy). Mais plutôt de que s'épancher dans de longues errances, Population II préfère choisir l'efficacité avec des formats relativement courts et directs qui confèrent à sa musique une tension supplémentaire et une redoutable accroche.

Dans Maintenant jamais, on croise quelques pièces cosmiques rappelant les arômes hallucinés des seventies («Poudreuse blues», «13 1 3 1»), des charges frontales dignes d'un

At The Drive-In sous acide («La trippance»), mais aussi de délicieuses ballades pop psyché («Prévisions», «Haut-fond») cohabitant avec des pépites dansantes («Le thé est prêt», «La cache», «Mariano (Jamais je ne t'oublierai)»). Chaque piste devient alors une facette nouvelle d'un même diamant incandescent. Le travail minutieux et plein de précision de Dominic Vanchesteing (Marie Davidson, Chocolat, Peter Peter) magnifie l'album et parvient à faire jaillir à l'oreille le moindre petit détail de la richesse musicale du trio qui se singularise d'autant plus avec son chant en québécois assez unique dans le genre. Avec cette nouvelle démonstration de force, Population II n'est plus seulement une belle promesse de la scène rock psyché francophone, c'en est devenu un sujet incontournable. En attendant d'être une référence à l'avenir ?

■ Ted



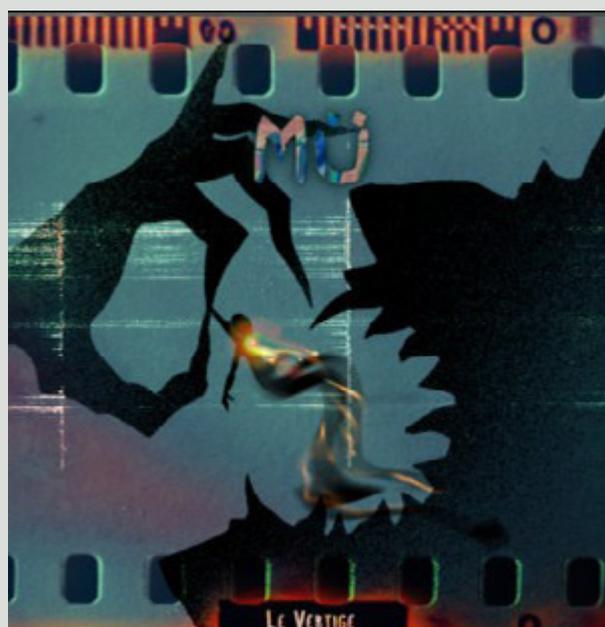
TIGERLEECH

BICEPHALOUS

[Argonauta Records]

On a découvert un Tigerleech en mode «stoner punchy» en 2019, le revoilà en 2025 en mode «stoner metal» sacrément vénère ! On a raté un épisode (Melancholy bridge paru en 2021), mais le changement entre ces deux orientations vient certainement des modifications du line-up en 2022-2023 (Hanz à la basse, Adrien à la batterie puis Yvan en renfort à la guitare). Une fois passé le choc, j'avoue m'être laissé prendre au jeu et avoir rapidement fait le deuil des ambiances désertiques pour savourer les grands coups sur les fûts, les passages limite hardcore, les clin d'œil au power (hop, une petite harmonique sur un tempo plus mesuré), la puissance du son (signé Andrew Guillotin - Stömb, Monolithe, Clegane... - du Hybreed Studios - à ne pas confondre avec le Hybrid Studios, n'est-ce pas...), les attaques vocales, les solos qui s'envolent ou le riffing acéré. Il y a bien quelques réminiscences sudistes quand la vitesse diminue, mais ça ne dure jamais très longtemps, les Parisiens étant quasi toujours à l'attaque. Et ce n'est pas leur invité (Josh des anarcho-punks de Louis Lingg and the Bombs) qui va calmer leurs hardeurs, au contraire, on remet des sous dans la machine pour tout craquer, et ne garder que le crâne de la bête qu'on peut poser comme un trophée sur une pierre.

■ Oli



MÜ

LE VERTIGE

[M&O music]

Voilà un EP qui se déguste comme un petit LU pendant le café du matin. Le quatuor ligérien nous emmène avec un post-rock mêlant désespoir, rage et spleen. On retrouve la puissance du metal et la douce mélodie du post-rock dans un mélange équilibré. Parfois, on est dans un rock ultra classique que ce soit au chant ou dans l'instrumental, mais cela ne dure jamais longtemps avec des passages très metal qui apporte une rage violente aux compo du Mü. On apprécie le chant en français tout comme l'émotion que cela apporte. On retrouve de multiples influences dans leur musique, aussi bien Gojira, Converge ou Loathe pour la lourdeur et l'énergie que Russian Circles pour le côté planant alors que pour les textes et le chant, on entend, comme une évidence, l'influence d'un Damien Saez et de Luke.

Avec cet EP, le groupe ouvre le chemin d'un deuxième album prometteur dans un monde à l'agonie, un monde qui s'effondre dans le silence assourdissant de la masse endormie. À moins qu'on entende cet appel au réveil, comme un cri au milieu de la nuit.

■ Nolive



INDEX FOR WORKING MUSIK

WHICH DIRECTION GOES THE BEAM

[Tough Love]

On se demande bien quel rayon de lumière tente de capter le quintet britannique Index For Working Musik, car la tâche n'a rien d'aisée pour eux. En effet, le groupe semble se complaire dans ses ombres sonores et se fondre dans une identité rock volontairement fuyante. Peut-être que ses membres ont-ils tout simplement compris qu'il valait mieux ne pas en avoir. Sur Which direction goes the beam, ils s'autorisent toutes les libertés : un peu de post-punk, un soupçon de goth, des louches d'expérimentations, du psychédéisme (parce que ça mange pas de pain), un chouia de folk dévoyé (enfin, de l'acoustique sous acide plutôt)... On est copieusement servi, mais aussi un peu dérouté par ce chemin pris par les Londoniens, comme s'ils cherchaient sans cesse et sans trop réfléchir à repousser les limites de leur art.

Autant sur leur précédent album, *Dragging the needlework for the kids at uphole*, chaque pièce trouvait naturellement sa place, autant ici il faut s'armer de patience pour entrer dans le disque, pour en apprivoiser les contours. C'est cette ambivalence qui frappe. Entre des morceaux d'une simplicité désarmante («2x1», «Sparrows hill») et d'autres aux structures volontairement distordues («Halb leib I», «Pugilist»), l'équilibre est fragile, si bien qu'on ne sait jamais sur quel pied danser. Avec un peu de patience, la magie

opère. On se laisse séduire par cette forme de radicalité, même si l'on aurait aimé que le groupe poursuive la voie tracée par son prédécesseur. Car lorsque les Anglais s'abandonnent purement au rock, leurs morceaux gagnent en profondeur et en émotions (Rappelez-vous de «Wagner» ou de «Athletes of exile»).

■ Ted



JOE LA TRUITE

ULTIMATE NINJA STORM 2 : FULL ZGUEN

(Full Zguen Records)

En 2020, je découvrais le «punk-rock métallisé déglingo» de Joe La Truite au travers de ... Trapped in the cosmos. Une salade de pangolin aux rhinolophes, un nouveau batteur (Martin) et quelques mois plus tard, le trio livre un nouvel album encore plus fouillé (et pas si fouillis) et abouti (et pas si marabouté) : Ultimate ninja storm 2 : full zguen.

On est désormais plus sûr du «metal-rock punkisé allumé» et on est autant capté par la musique que par tout ce qui l'accompagne. Comprends par là que les Bucco-Rhodaniens nous plongent dans un univers un peu particulier qui mélange tout un tas d'éléments de la pop culture et du gaming sans rater l'occasion de faire un décalage absurde. Ainsi avec le premier titre, tu peux te laisser emporter par la vague d'énergie, le riff tournoyant, le beat trépidant, le chant qui semble se répondre à lui-même et kiffer les arrangements décoratifs autant que la puissance déployée par la guitare couplée à la batterie sur la fin ou alors te pencher sur ce «Little ninja zombie cyborg» dont l'histoire est documentée dans un livret «manuel» à l'intérieur du digipak, un petit être dénué de réelle intelligence, mais doté d'armes redoutables qui lui permettent d'affronter «Cosmozouk» dans «Octogone 8000» quelques pistes plus loin (le tout commenté par Michael Buffer ?). Le zguen n'est pas toujours positif, son côté sombre amène autant la pluie

que la nuit avec son cortège de riffs lourds et de ruptures qui viennent tester tes articulations ! En dessins comme en textes, précis et créatifs, l'album se vit les yeux grands ouverts si on plonge dans le concept, mais peut tout aussi bien se déguster uniquement avec les oreilles puisque le fond ne l'emporte pas sur la forme, même sur le générique de fin des «Credits» (un instrumental car la folie du combo n'a pas poussé le délire jusqu'à chanter les réels crédits). Tiens, en parlant de générique, «Light speed» fait un gros clin d'œil à celui, iconique, de Batman composé par Neal Hefti dans les années 60. La télévision (via les séries et les dessins animés), mais également le cinéma (l'intro de «Dramaticus collatio» jusqu'au débarquement des locutions latines !), nourrissent le monde très ouvert de Joe La Truite qui arrive donc à nous projeter des images mentales en plus de ses sons !

Finalement, ce Ultimate ninja storm 2 : full zguen ne part pas tant dans tous les sens que ça, car musicalement comme scénaristiquement, Joe La Truite suit des lignes directrices assez claires et ses incartades un peu foutraques ne sont que des incartades, c'est ce qui permet au groupe de rester dans le zguen.

■ Oli



JOE LA TRUITE

ALORS QUE LA CANEBIÈRE S'ENFLAMME POUR SES JOUEURS APRÈS UN RENNES-MARSEILLE QUI A PROVOQUÉ QUELQUES ESCARMOUCHES, LES TROIS JOE LA TRUITE QUE SONT JULIEN (CHANTEUR GUITARISTE), CHARLES (CHANTEUR BASSISTE) ET MARTIN (BATTEUR) RÉPONDENT À L'APPEL POUR TRANCHER FACE AUX DIFFICILES QUESTIONS DE NOTRE INTERVI OU.



Joe l'Indien OU Gi Joe ?

Martin : Gi Joe

Charles : Ouais, pareil, G.I. Joe aussi.

Julien : Ouais, ça me convient.

Martin : On est tous d'accord.

Joe Dassin OU Joe Duplantier ?

Charles : Duplantier.

Martin : Vous êtes sûrs ? Non, même pas je répons.

Courbet OU Schubert ?

Charles : Schubert

Martin : Schubert.

Julien : Ouais, Schubert aussi.

Metal OU Punk ?

Julien : Difficile, ça. Autant l'un que l'autre. Là, c'est dur de choisir pour moi.

Martin : Ouais, je dirais punk.

Charles : Vas-y, je vais tout équilibrer, je vais



dire le metal, alors.

Alors, concept album OU ADN ?

Julien : Alors là, c'était un concept album, je ne sais pas si on en refera. Mais pour celui-là, on avait envie de faire ça. Pour la suite, je pense qu'on reviendra à quelque chose de plus classique.

Charles : Mais ça s'est fait d'une manière assez naturelle, quand même. Mais ouais, concept.

Après, l'idée sur les concept albums, c'était peut-être dans votre ADN ?

Charles : Je pense que c'est ça ! Après, il me semble que chacun n'a jamais fait un concept album aussi poussé, en tout cas. Non.

Primus OU Faith No More ?

Julien : Ça, c'est dur. Celui-là, ça... C'est très dur. Je dirais Primus. Ouais, peut-être plus Primus.

Charles : Moi, je dirais Faith No More.

Martin : Ouais Faith No More.

Bizarrement le bassiste ne choisit pas Primus...

Charles : Parce que je suis guitariste à la base, donc je pense que ça doit jouer !

Carnival In Coal OU Ultra Vomit ?

Julien : Peut-être plus Carnival In Coal.

Martin : Pareil.

Charles : Moi, je ne connais pas le premier, donc je dirais Ultra Vomit. Mais j'ai peur de me faire descendre par mes collègues de boulot !

Martin : On en reparlera plus tard, Charles.

Série B OU Série Z ?

Martin : Peut-être plus B.

Julien : Série B aussi.

Charles : Moi, je dirais Série Z. Rien que pour vous faire chier. J'adore les films nuls à la con.

Martin : Après, ça fait des concepts album !

Street Fighter OU Mortal Kombat ?

Martin : Street Fighter !

Julien : Euh...

Martin : Réfléchis pas !

Julien : Non, Mortal Kombat, moi.

Martin : Putain !

Charles : Je ne sais pas. Ça dépend si on parle des films ou des jeux vidéo. Dans Street Fighter, il y a quand même Jean-Claude Van Damme. Mais Mortal Kombat, moi, c'est toute mon enfance.

Martin : Il y a Christophe Lambert !

Julien : Moi, c'est Mortal Kombat. Juste pour les finish him. Fatality !

Charles : Je dirais Mortal Kombat aussi, pour le cœur.

Martin : Moi, je dirais Street Fighter pour la nostalgie. Pour ma jeunesse.

Générique de Batman OU générique de Naruto ?

Julien : [rires] Générique de Batman.

Charles : Ouais, pareil.

Martin : Batman aussi. Il est absolument mythique, le générique.

PlayStation OU Super Nintendo ?

Julien : PlayStation.

Charles : À fond. Sans hésitation. Moi, je n'avais pas de Super Nintendo en grandissant donc, c'est PlayStation.

Martin : Moi, je dirais Super Nintendo.

Zguen amincissante OU Zguen N Roses ?

Charles : Zguen N Roses [rires]

Martin : Pareil. C'est marrant.

Julien : La même.

Zombie OU Cyborg ?

Martin : Cyborg.

Julien : C'est dur, ça.

Charles : Moi, je dirais zombie.

Martin : Moi, je dirais cyborg.

Julien : Moi, zombie cyborg, les deux sont trop bien.

Dungeons & Dragons OU Cyberpunk ?

Julien : Cyberpunk.

Martin : Cyberpunk aussi.

Charles : Ouais, pareil.

Clip de «Octogone 8000» OU clip de «Light speed» ?

Julien : Ça, c'est dur, ça.

Charles : Moi, je dirais clip de «Light speed».

Julien : Ouais, je pense aussi. «Light speed».

Charles : «Light speed», il a été incroyablement drôle à tourner et à monter. L'autre aussi, «Octogone 8000» aussi, mais «Light speed», c'était vraiment très rigolo à chaque plan. Quand j'ai fait le montage, à chaque plan, je me tapais des fous rires et tout.

Martin : «Light speed» aussi

Vous les écrivez ensemble ?

Julien : Ouais. On a tout fait nous-mêmes, tout filmé à la GoPro. Charles a fait tous les tutos YouTube de montage et d'utilisation du fond vert. On a tout fait nous-mêmes, ouais.

Martin : Même le montage du vaisseau !

Cyril Gane OU Jon Jones ?

Julien : C'est la bagarre, ça !

Martin : Jon Jones.

Charles : Ah, c'est des fighters... Je ne connais pas du tout, je vais suivre le choix de mon coéquipier Martin.

Julien : Ouais, pareil.

Le Molotov OU Les Arcades ?

Julien : Le Molotov.

Martin : Le Molo, ouais.

Charles : Ouais, le Molotov aussi.

Julien : C'est une salle qui est devenue un peu culte à Marseille. Il y a un bon système de sonorisation maintenant. Aux arcades, il est un poil plus cheap, et il y a un petit peu plus de monde. Le son est bien compact là-bas, bien agressif. C'est ça qui est cool.

Charles : Les dernières fois où on y est passé, c'était toujours un plaisir pour le Molotov. Bien que ça soit aussi aux Arcades, c'est vrai que le Molotov, c'est bien coolos comme endroit.

Tournée en Australie OU tournée au Japon ?

Julien : Japon.

Martin : Japon.

Charles : Japon.

Julien : Japon, parce qu'un fan japonais est égal à 100 000 fans français.

Charles : Ouais. Moi, l'Australie, j'ai déjà fait, donc le Japon, j'aimerais bien faire.

Vous aurez un management australien maintenant, c'est ça ?

Charles : Ouais, c'est ça, ouais.

Peut-être que vous aurez des plans pour jouer là-bas ?

Julien : Ça pourrait, mais notre manager qui est australien donc, il nous avait dit, on s'en doutait, que ça devient de plus en plus difficile de tourner, même pour les groupes plus gros. L'autre fois, je voyais une interview du guitariste de Slipknot, qui même lui disait qu'il devait trouver des solutions pour réduire le budget d'une tournée, parce que ça leur coûtait encore plus et ils devaient sacrifier cer-

taines choses en termes de matos, en termes de techniciens, des choses comme ça. Donc ouais, si c'est faisable, ce serait génial, mais c'est vrai que même notre manager nous dit que c'est très compliqué aujourd'hui.

Plus belle la vie OU Taxi ?

Martin/Julien/Charles : Taxi !

Julien : Taxi, c'est à Marseille, c'est la famille !

Plus belle la vie aussi !

Julien : Ah oui, c'est vrai !

Taxi ! Il y a un peu plus de courses de voitures que dans Plus belle la vie.

Charles : Oui, un peu plus de dynamisme, on va dire !

PSG OU OM ?

Martin : Je vais boire un coup ! L'OM !

Charles : Allez l'OM ! Allez l'OM, quoi !

Julien : Moi, je n'aime pas le foot, mais par principe, allez l'OM, quoi !

Rabiot OU Rowe ?

Martin : Rabiot. Je dirais Rabiot.

Charles : Rabiot ou qui, pardon ?

L'autre joueur avec qui il s'est mis sur la tronche y'a quelques jours...

Martin : Ouais, une petite altercation entre deux joueurs pour le premier match de la saison, c'était bien.

Charles : Ah, d'accord. Je ne connais pas du tout les joueurs, donc... joker !

Et pour votre saison à venir à vous, là, qu'est-ce qu'il y a de prévu ?

Julien : Là, on va jouer en septembre au Rising Dead Boys Fest. Le RDB Fest, c'est un festival qu'on organise avec notre asso tous les ans, en septembre, c'est à La Fare-les-Oliviers, à côté d'Aix-en-Provence. On est organisateur et on va y jouer aussi, donc ça va être... Ça va être physique, sur trois jours. Voilà, on a une autre date aussi, un peu après. Là, on est en train d'organiser les concerts pour 2025-2026. Ils ne sont pas encore annoncés, mais on en a d'autres qui arrivent.

Charles : Et puis, on commence doucement aussi à recomposer un petit peu pour le prochain album, ce qui va arriver par la suite. Donc, c'est la fin des vacances, reprise des répètes, tout doucement, mais tranquillement.

Ok. Si vous avez quelque chose à ajouter, c'est le moment.

Charles : Sguen sur tout le monde.

Martin : Sguen bio. Mangez frais.

Merci aux trois membres de Joe La Truite et merci Anaïs (SLH Agency) pour les relais !

■ Oli







DEAP

#9 (2021)

(Autoproduction)

Les disques oubliés ne le sont pas que par nous, ils peuvent l'être aussi par la promo ou les groupes... Ainsi, on vient de nous faire parvenir le premier album de Deap sorti en fin de période COVID (mars 2021) à l'époque où on essayait de reprendre de bonnes habitudes mais où faire la bise était dangereux ... Qu'est-ce qui se cache derrière cette tarte aux fraises ?

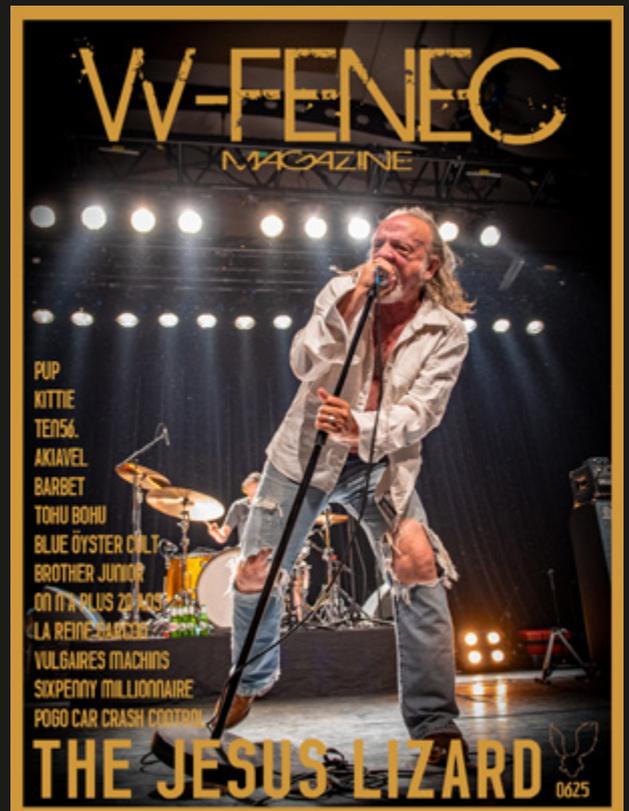
Pas beaucoup de sucre et de douceur ! Non, c'est plutôt rugueux et abrasif ! Ils ne sont que deux (à l'époque, ils sont depuis devenus un trio avec l'arrivée d'un batteur), une bassiste et un guitariste mais ils chantent tous les deux et avec quelques rythmes analogiques, on peut s'en sortir. La preuve avec cet album qui ne manque pas d'intensité et dont les mesures sont marquées même si elles semblent parfois débordées par les envies des sons distordus. Clairement noise (non, ce n'est pas un oxymore), l'ensemble est assez varié puisqu'on peut y retrouver diverses influences plus ou moins lointaines entre post-punk et grunge tout comme des ambiances alternant entre pop et metal. Ça puise un peu partout, ça gratte plus ou moins fort mais ça reste cohérent grâce à une couleur de son très homogène. Deap ne s'est tout simplement pas encore fixé de frontières dans ses compositions. On a parfois des idées un peu saugrenues et une teinte prog' mais ça se tient et ça fonctionne («Oh brain»), même les titres les plus dissonants et

fragiles («Widow») trouvent leur place aux côtés de «#9», interlude éponyme de l'opus dénommé par sa place dans la track-list. La plage qui trouve le plus grâce à mes yeux, c'est «Yuppies use you, pigs», ligne de basse ultra dynamique, ligne mélodique punchy, riffs bien envoyés, chants qui se mélangent... revendicatif et carrément rock, c'est, à mon sens, le «tube» de ce premier album !

Si tu ne veux pas te contenter d'un saut dans un passé proche, tu peux aussi te pencher sur leur nouvel EP, disponible depuis mai : Ode to M.. Nous, on attendra peut-être quelques années car je crois que pour l'instant, il n'existe que numériquement.

■ Oli

Tous les anciens numéros
sont à télécharger
gratuitement
sur le W-Fenec.org



HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Salut Guillaume Circus, j'espère que tu vas bien. Je te demande ça car c'est normal de se soucier du bien-être de son associé. Son associé de longue date. Car en démarrant la cinquième saison de nos aventures fanzinesques, on peut dire que nous sommes associés de longue date. La cinquième saison. Déjà. Qui l'aurait cru ? Nous, c'est sûr. Les autres, peut-être ou peut-être pas. N'empêche que ce n'est pas rien, et j'éprouve un réel plaisir à échanger avec le passionné que tu es.

La quatrième saison, compilée une nouvelle fois dans un très joli fanzine (merci à toi, et désolé pour ce manque d'objectivité) disponible un peu partout (enfin, on va essayer) me semble réussie. J'ai écouté attentivement ton interview chez tes amis de Konstroy un dimanche soir de septembre, et j'ai relevé quelques faits que je n'avais pas forcément complètement analysés. Les tuyaux que tu m'as proposés piochaient dans pas mal de pays, voire de continents, alors que je me suis seulement attaché à te présenter des bons plans de Grande-Bretagne. Sans le faire

exprès, je te le jure. Même si on peut dire que Super\$hit 666 est interplanétaire, c'est Ginger qui mène la danse, donc estampillé GB. Et voilà ! Mais comme toi, je vais prendre en considération cette information et essayer de varier les plaisirs tout en ne me fixant pas de limite. Comme d'hab quoi !

Du coup, pour ce nouvel épisode, je vais t'emmener en Allemagne. Enfin, en Moselle. Certains diront que c'est presque pareil, et le résident du département voisin que je suis s'en amuse parfois. La rivalité Nancy/Metz, c'est un peu comme Montpellier/Nîmes, non ? Même si je suis originaire du Pas-de-Calais et que j'ai pas mal bougé quand j'étais jeune du fait des boulots de mes parents, ces derniers se sont fixés définitivement à Nancy (enfin, à Champigneulle) au cours de l'été 1988 et bien évidemment, j'ai fait partie du voyage, tout comme mon petit frère. Même si je n'ai pas de réelle racine dans cette ville, c'est tout de même là que j'ai rencontré ma femme et qu'est née ma fille. Ce n'est pas rien. C'est aussi dans cette ville que j'ai vécu mes



premiers émois musicaux en assistant à des concerts dans les nombreux bars de la ville et toutes ces salles obscures qu'étaient le Terminal Export, le Caveau des Doms, la MJC des Trois Maisons, l'Austrasique et j'en passe. Bref, Nancy a compté (et compte toujours dans ma vie) et comme je ne suis pas originaire du coin, j'ai un regard aussi amusé que détaché à propos de cette rivalité entre les deux villes les plus importantes de Lorraine. J'espère que mes amis nancéiens ne m'en voudront pas de te présenter ce tuyau qui s'appelle MESTRE.

Oui, Mestre, et pas Metz. J'ai beau t'envoyer assez souvent des SMS avec le correcteur d'orthographe qui fout le bordel dans mes messages (désolé, je ne relis pas toujours !), ce coup-ci, il n'y pas d'erreur. Ce groupe de Metz, donc, pratique ce qu'il définit comme du cold-punk. Tu le sais, je ne suis pas un grand connaisseur de cette scène, mais ce groupe m'a tout de suite emballé. Et je pense qu'il devrait te plaire.

Du cold-punk de Metz que j'ai découvert lors d'une journée festive chaude à Essey-Lès-Nancy ! J'ai pour habitude de traîner tous les ans à «Essey Chantant», chouette manifestation familiale au cours de laquelle se produisent quelques groupes de chansons dans l'après-midi (et souvent des pointures du genre, du style Les Ogres de Barback ou Karpatt) et qui accueille dès le matin une brocante musicale, avec des vendeurs d'instruments, des disquaires pros et des indépendants. Cette année, bien que m'y prenant un peu tard, j'ai chopé un emplacement et j'ai tenté de bazarer ma vieille collection de Rock'n'Folk, des bières de rock périmées, des vieux bouquins des Beatles et des Stones, et bien évidemment des références de ma distro BlackOut Prod ainsi que nos fanzines. Mine de rien, j'ai passé quelques prod' et un stand voisin m'a délesté de mes derniers Burning Heads que j'avais en distro, ainsi que quelques fanzines. Ce stand, c'est celui de l'ami Steph Deviance, un activiste vosgien qui a un label (Deviance Records), qui organise des concerts, qui sort des fanzines et qui anime une émission à la radio le dimanche soir sur Fajet (Sauve qui punk). Steph est habillé en noir de la tête aux pieds toute l'année, ou presque. Son truc, c'est majoritairement



le punk grind crust alternatif, mais sa distro (Sucette Distro) regorge de pépites punk rock et dérivés à des prix méga abordables. Il m'est déjà arrivé de trouver des disques de Slow Death ou de SBAM moins chers que le prix des labels ! On se croise ici et là quelques fois dans l'année, à des concerts où il pose ses bacs ou dans des conventions de disques, je lui demande quelques conseils sur ses nouveautés et je ne repars jamais les mains vides. En plus, c'est satisfait ou remboursé (ou plutôt échangé) ! Mais je n'ai jamais ramené un disque. Ce jour-là, il m'a branché sur le disque de Président Routine, un ancien Missing Links, que j'ai acheté aussi bien pour la zik (une sorte de Ramones moderne en français) que pour la pochette que tu vas aaaaaaaaadorer ! Et puis, il m'a parlé avec passion de Mestre, en m'assurant que ça allait le faire. J'ai rejoint mon stand alors que les orchestres de chanson avaient démarré les concerts, mais je me suis concentré pour écouter comme je pouvais avec mon enceinte portative un bout de All of you is so far, le deuxième album de Mestre. J'ai embarqué le disque illico, me faisant une joie de le faire tourner sur ma platine.

J'ai mis quelques jours à écouter le disque, vaquant à différentes occupations (fête du sport à l'école, festival, retransmission des commémorations de la victoire du PSG en Ligue des Champions), mais une fois lancé, j'ai écouté ce disque en boucle. Comme je te disais, les groupes de cold wave semblent avoir le vent en poupe, et je sais que ça te plait. Me concer-



nant, j'ai eu un gros coup de cœur pour Schedule 1, un précédent tuyau, et je trouve dans Mestre des points communs : une musique froide, sombre, prenante, ni trop rapide ni trop lente, irrésistiblement punk et addictive à souhait ! C'est clairement les éléments punk qui ont fait pencher la balance et qui font de Mestre un de mes chouchous du moment. Comme pour Schedule 1, les voix sont un atout majeur à la réussite de ce groupe, et les ambiances tendues se marient à la perfection avec une interprétation aérée. Les mélodies des guitares croisent des lignes de basse efficaces et des nappes de synthé discrètes mais omniprésentes, et on sent une exigence certaine à vouloir présenter des morceaux aboutis. Huit titres composent All of you are so far, deuxième album des Messins et je me mords encore les doigts de ne pas avoir chopé le premier disque. D'autant plus que Beyond the lines, le premier opus, n'est pas dispo sur Deezer. «New order», ouvrant le disque, s'avère aussi hypnotique qu'efficace, «Numbers», le morceau suivant, est renversant et punk à souhait. «In my darkness» est riche en mélo-

dies planantes. «Fresh product» est intelligemment attachant. La face A bien digérée, tu peux enchaîner sans problème la face B et te délecter d'un «Revolt take place at the thrift shop» lugubre et glaçant, d'un «Daily escape» qui pourrait faire sensation dans un train fantôme, «Basement» est un peu dérangent et «Blown this way up» clôture de belle manière un disque convaincant, sincère et inspirant. J'ai préféré la première partie du disque que je trouve plus accessible, mais j'ai vraiment été touché par l'ensemble. J'ai hâte de voir le groupe en concert. Ils ont récemment joué avec Mars Red Sky, faudra que je demande l'avis de notre ami en commun MatGaz jamais avare de bonnes analyses. D'ailleurs, tu sais que Mat a failli avoir une rubrique dans le W-Fenec ? Le projet a été très vite enterré, mais il avait l'idée de chroniquer des concerts en live en faisant des vocaux sur son téléphone pendant que le groupe jouait. Hilarant, mais complètement en place. Retranscrire ça sur papier n'aurait eu que peu d'intérêt, mais qu'est-ce que j'ai ri ce soir de ce concert de Black Sabbath au Hellfest 2014 (si ma mémoire ne me fait pas défaut) quand Mat s'est exécuté devant moi. Revenons à nos moutons.

Clairement, Mestre n'est pas le groupe que je vais écouter tous les jours pour me remonter le moral ou divertir mes amis, mais je reviendrai souvent écouter ce groupe avec ses riffs tranchants et ses mélodies imparables. La dream team des labels de l'Est (Deviance Records / La Face Cachée et les Suisses de Urgence





Disk) a décroché le pompon en produisant ce groupe qui mérite d'être entendu ici et là. La messe est dite, nan ? Si. Et sinon, t'en penses quoi ? (GdC)

Salut Gui de Champi, content de démarrer avec toi cette nouvelle saison sur des charbons ardents ! Plus que content également d'avoir clôturé la précédente de la plus belle manière qui soit, avec le concert d'un des tuyaux (les Hollandais de Third Ego) lors de la release party du fanzine dans lequel ils étaient. La classe ! J'appréhendais pas mal, quand même, le stress montait parce que ça faisait bien 10 ans que je n'avais pas (vraiment) organisé de concert, et forcément je voulais que ça se passe bien, qu'il y ait du monde, mais il y a tellement d'aléas possibles que rien n'est jamais écrit à l'avance. Au final, la soirée au Cirque Électrique (Paris) a été une belle réussite ! Environ 90 entrées (dans une salle où la jauge est à 115), une bonne ambiance, le public content, les groupes contents, les gens du Cirque contents et donc moi aussi par conséquent. Là encore, c'est une histoire d'amitié, de partage (comme nos tuyaux) donc un grand MERCI à Fred Carousel Feeling pour tout, Anto pour le son, Frank pour le fly et le reste, Vanessa pour les délicieux burritos végés, les groupes Third Ego (Rene en tête, mais aussi Jean «Orange» pour la reprise de NRA et son très bon français entre les morceaux), Nec-khole, Cordialement, et les gens qui sont ve-

nus. C'était une très belle fête, dommage que tu n'aies pas pu être de la party...

Bon, je vois qu'on repart presque sur les mêmes bases pour nos échanges de tuyaux, à savoir bien à l'arrache niveau timing. Grrrrrh... En revanche tu me surprends avec ton groupe messin. Ça change carrément de la perfide Albion ! Je vois que tu as bien écouté mon passage à l'émission radio Konstroy (des amours), et c'est en effet en allant chez eux la fois précédente pour présenter un ancien HuGui(Gui) les bons tuyaux ainsi que mon fanzine Joining The Circus que je m'étais fait la réflexion de ne te proposer quasi que des groupes ricains. D'où cette attention plus particulière à faire un petit tour du monde, même si on reste dans des pays Occidentaux, entre Blancs... Je vais tâcher de garder la même ligne de conduite cette saison et j'ai déjà quelques idées en stock. Et à la question, pourquoi on ne propose pas de tuyau français, la réponse la plus évidente est que notre connaissance respective très fine de la scène hexagonale ne nous permet pas de faire découvrir un groupe à l'autre, ce qui est dans notre cahier des charges du «bon tuyau». Mais c'est néanmoins la deuxième fois que tu réussis. Bravo !

Mestre donc, dont je n'avais jamais entendu parler avant. Est-ce parce que tu aimes, que dis-je, adores Not Scientists et leur évolution musicale vers ces contrées plus cold wave/



post-punk, que tu t'intéresses aux groupes comme Schedule 1 et Mestre, ou bien avais-tu déjà des prédispositions pour ce style... ? C'est un peu comme savoir qui de la poule et de l'œuf est arrivé en premier. Premières remarques en lançant l'album sur Bandcamp pendant que je lis ta prose, d'une, il s'ouvre sur un morceau intitulé «New order», très certainement en hommage/référence au groupe du même nom (c'est cohérent), de deux, pour un groupe aux sonorités froides, ils sont allés l'enregistrer au chaud, à Frontignan [34]. C'est là où je vais à la plage l'été quand je ne joue pas au beachvolley ! Marrant mais cohérent aussi, ce studio fait plutôt du bon boulot de ce que j'ai pu entendre, et c'est le cas avec All of you are so far. Je ne vais pas mentir et dire que j'ai été renversé, bouleversé par les 8 titres, mais c'est la troisième fois d'affilée que je me les envoie et ça passe toujours aussi bien. Comme je n'écoute pas souvent de groupe dans le genre, je n'ai pas le temps d'être lassé. Je ne sais pas si c'est parce que j'ai trouvé un CD d'occas' chez Gibert la semaine dernière, mais je trouve que «New order» ressemble davantage à Hell Is For Heroes qu'à New Order, justement. Un petit truc dans l'aspect alternative rock UK des années 2000, et la voix, certaines intonations... J'ai sinon une petite préférence pour «Numbers» et son côté punk, plus tendu, avec cette batterie bien sèche, qui va très certainement être mon morceau préféré de l'album (on ne se refait pas), mais «In my darkness» et «Fresh

product» font bien le job aussi. Je te rejoins sur la deuxième face, ou plutôt la fin de l'album que je trouve également moins efficace et entraînant, mais peut-être n'as-tu pas fait gaffe qu'ils ne provenaient pas de la même session d'enregistrement. Les trois derniers sont certes plus récents, mais enregistrés en mode DIY et c'est là où l'on se rend compte qu'une bonne prod' joue beaucoup. Ce sont aussi ceux où le synthé est le plus présent, peut-être pas notre instrument préféré, héhé. Encore que perso, je kiffe un groupe de Metz, Oi Boys, qui en use et abuse. Sinon, j'ai trouvé le premier album sur Bandcamp (mieux que Deezer et Spotify, est-il besoin de le rappeler) et je me demande s'il n'y a pas un prof dans Mestre, si j'en juge par le morceau (instru) «Meyrieu» qui ouvre Beyond the lines (2020), du nom du célèbre sociologue de l'éducation. Je l'aime bien et pourtant c'est un Gardois, c'est dire... Ce disque renferme d'autres titres cold-punk pas dégueux du tout, laissant transparaître une certaine urgence («The new beat» (tube !), «Education of broken dreams» ou encore «Deep blue shit»). Mince, en le réécoutant, je me demande si ce n'est pas cet album que je préfère. En tout cas, je trouve le qualificatif «cold-punk» presque plus pertinent que pour All of you are so far, qui part davantage dans différentes directions. Je tâcherai de revenir dessus plus attentivement pour me décider, mais là je suis un peu pressé par le temps, faisant l'autruche dans notre groupe de discus-

sion W-Fenec sur l'avancée des papiers et la sortie imminente du prochain mag. Hum... On essaie de ne pas se retrouver dans ce genre de désagrément à l'avenir, OK mon associé ?

Bon, à mon tour. L'occasion faisant le larron, je profite de mes vacances estivales en Scandinavie pour poursuivre mon petit tour d'Europe des bons tuyaux et te parler d'un groupe danois. J'ai passé pour la première fois 3-4 jours à Copenhague (très chouette ville) et j'aurais bien aimé te présenter plus en détails Nexo, punk-rock avec des touches hardcore, découvert totalement par hasard en allant boire des coups dans un bar proposant des bières artisanales dans le quartier multiculturel hippie/bobo/étudiant Norrebro où je séjournais. C'était un lundi soir, il n'y avait personne dans le rade (People Like Us, bonne adresse) et en discutant avec le serveur, voilà-t-y pas qu'il m'annonce jouer dans un groupe de punk-rock : Nexo. Il connaissait et avait partagé la scène avec Jodie Faster (punk HxC de Lille) et je lui ai refilé quelques autres bons tuyaux, genre Burning Heads, Guerilla Poubelle, Syndrome 81 et Zone Infinie (à part les patrons, j'ai privilégié des groupes chantant en français, pour l'exotisme, ah non, il y avait aussi Youth Avoiders). On a aussi évoqué le seul groupe danois que je connaissais avant de venir, de Copenhague également, et qui est mon tuyau : LACK. Après, franchement, Nexo c'est carrément pas mal



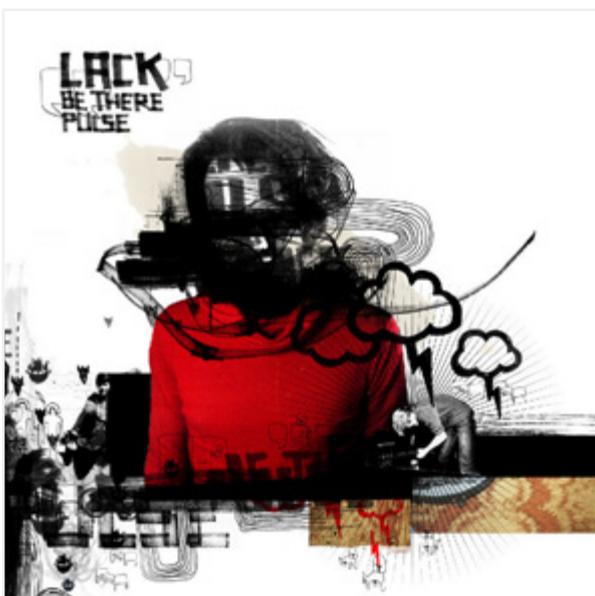
du tout, un EP sort en novembre, en écoute sur Bandcamp et a l'air coolos, mais ça ne vaut pas Lack.

C'est au milieu des années 2000 que j'ai vu ce nom circuler dans les web/fanzines, avec souvent des chroniques dithyrambiques de lives au son pachydermique, véritables déflagrations soniques. Faut dire qu'au début les gars faisaient dans le post-hardcore, qui était bien plus hardcore que post. C'est pour ça qu'on va laisser leur premier LP, Blues moderne: Danois explosifs (2001) de côté pour le moment. Commence donc comme moi ton écoute avec Be there pulse sorti en 2005, et la rythmique



hypnotique de «Marathon man». Tu vas vite être un peu déconcerté car ce n'est pas le genre de musique que j'ai l'habitude de te proposer. On n'est pas sur de l'indie-punk-rock exigeant, mélodique, catchy, facile et relativement propre sur lui. Lack est plus vicieux, plus complexe, moins accrocheur d'entrée de jeu, et peut rappeler en ce sens Rumble In Rhodos, un de mes précédents tuyaux. 8 morceaux sur 10 dépassent les 3min45, c'est un détail qui ne trompe pas. Et sur tous, le couple basse/batterie de Kasper et Jacob est impérial («Primo Levi», «Deserters»), tout en tension plus ou moins contenue, associé aux guitares tranchantes de Jakob et Thomas («5 o'clock in the evening»), et au chant de ce dernier. Des textes à fortes connotations sociales et politiques (encore des gauchistes comme j'aime), souvent parlés, qui montent parfois dans les aigües quand notre bonhomme s'emporte et laisse exploser la colère qui l'anime face aux injustices de ce monde.

Comme tu ne vas pas disposer de beaucoup de temps pour apprécier à sa juste valeur mes Danois, tu peux squeezer la face B, un poil moins inspirée et passer à l'album suivant, Saturate every atom (2008) à la pochette particulière (#freeboobs). J'avais chopé un poster avec les deux derniers LPs au concert au Nouveau Casino, et ça interpellait toujours les gens qui passaient chez moi, ces deux paires de seins. Ce que j'aime avec Lack, c'est que les disques se suivent et ne se ressemblent pas. Celui-ci est encore mieux produit, bien plus



facile d'accès, morceaux de moins de 3min, ça file tout droit, et à ce titre, a reçu un accueil plus critique des fans de la première heure, mais pas de la part de Rémi dans les pages du W-Fenec. Moi aussi je l'aime bien, il y a quelques tubes toujours efficaces («Bombing the moon», «Happiest thing alive»), des paroles encore plus léchées, sarcastiques («Indie kids wear the keffiyeh but can't spell PLO», «ORAL (Open Relationships Are for Losers)») et puis il y a «Watchmen», ZE tube, que j'ai passé un paquet de fois à la radio à l'époque, où l'on retrouve un condensé de la puissance, de l'intensité, de la magie et de la qualité du combo. Je ne vois pas comment on ne peut pas succomber à ce petit bijou !

Ok, maintenant que tu es (à peu près) prêt, on peut revenir au premier LP. Déjà le titre en français, j'adore : Blues moderne: Danois explosifs. D'où ça sort, aucune idée, mais pour être explosif, ça l'est. Tu m'étonnes que les concerts devaient être complètement sauvages avec des morceaux pareils. Ils étaient carrément vénères à l'époque. On est sur un mélange de hardcore, screamo, metal, faisant écho aux premiers Refused, JR Ewing... Le ton est donné dès «Zur Genealogie des modernen Menschen». En allemand, pourquoi pas... Ça bourre, ça crie, ça martèle sa basse et sa batterie, ça cisaille des guitares, mais tout en

étant ultra prenant. Même chose avec les morceaux qui suivent, dont «Achilles and the Tortoises» et mon préféré, «Solipsist letter to the world». Probablement car pendant longtemps c'est le seul que j'avais de l'album, récupéré sur leur player Myspace (héhé), avant que des années plus tard un pote, Jey Chanmax, ne me refille les MP3s, et que je ne tombe sur le LP chez un disquaire lors de mon périple à Munich pour aller voir Samiam en janvier 2023. Après, je dois confesser que là aussi, j'adhère moins à la deuxième partie du disque. Est-ce dû à la prod' plus brute, aux murs de guitares, aux cris stridents de Thomas qui peuvent irriter/fatiguer à la longue ? Je ne sais pas, mais en tout cas les premiers morceaux me filent une pêche d'enfer... et l'envie de tout casser, il est vrai.

Après une dizaine d'années d'activité et ces trois disques (plus quelques EPs), Lack a raccroché, Thomas le guitariste/chanteur formant peu après un nouveau groupe, Tivler, bien costaud lui aussi, avec la particularité de chanter en danois. Puis il y a eu un reunion tour en 2021, a priori concluant car ils ont repris le chemin des concerts en 2024, et du nouveau son semble annoncé pour 2026. Un vieux tuyau qui n'a pas dit son dernier mot, donc, et j'attends les tiens et ton ressenti. [GC]

Merci pour ce retour Guillaume Circus. Si je synthétise, Mestre t'a fait passer un bon moment, mais ne rentrera pas dans ton top sang (et sueur). Il en est de même pour moi, mais comme chaque tuyau à une histoire, celui-là fera toujours référence à la bande de Deviance Records et aux circonstances de sa découverte. Il me tarde en tout cas de voir le groupe en live pour me prendre une bonne petite claque, j'en suis persuadé. Et pour répondre à ta question avec toute honnêteté, je te confirme que, tout comme toi, ce courant musical ne m'est pas familier et je manque de référence en la manière. Je n'ai jamais été attiré par ce courant (d'air froid) musical, et c'est bien parce que quelques groupes actuels émergent (High Vis en tête) que je me frotte (doucement et sûrement) à tout ça. Et c'est marrant que tu évoques Not Scientists, groupe que je suis de très près depuis plus d'une dizaine d'années, car même si la bande de Ed &

Co emprunte des codes à ce style coldwave, j'ai toujours l'impression d'écouter (et surtout de voir) des mecs biberonnés au punk-rock et au rock alternatif qui jouent de jolies chansons addictives et pleines de sens avec une énergie incroyable. J'aime ce groupe, j'aime les gars qui composent ce groupe et leurs inspirations depuis deux (et même trois) albums ne sont pas pour me déplaire. Je te promets en tout cas de me pencher sur le cas du premier album de Mestre.

Merci pour ce retour, et merci également pour ton tuyau. Enfin, merci de me proposer un tuyau car, je ne vais pas te mentir, Lack a failli être recalé. Il passe de justesse le stade de l'homologation grâce à Saturate every atom. Et encore, il s'en est fallu de peu pour que le comité du bon goût soit convoqué. Tu me trouves dur ? Je le suis, c'est vrai. Il y a un petit peu de sarcasme mélangé à de l'ironie aussi, mais après avoir enquillé Blues moderne: Danois explosifs (je sais, tu m'as dit de ne pas commencer par celui-là), et Be there pulse, c'est l'ennui qui prédominait plutôt que la curiosité. Ce fameux premier album hardcore screamo m'a rappelé quelques douloureux souvenirs de groupes qui ouvraient pour les Flying Donuts à l'époque où le trio vosgien défendait Last straight line sur les routes au début des années 2000 : ça braillait sur des riffs pas toujours nets, ça envoyait des grosses guitares sur des rythmiques déstructurées, bref, ça me faisait un peu chier. Dans le lot, et tu les as cités, j'aimais beaucoup Jr Ewing (c'est d'ail-



leurs dans le pit photo d'un concert du groupe aux Eurockéennes que j'ai croisé in real life pour la première fois ce bon daN Kero), mais toute cette scène ne m'a jamais vraiment excité. Je trouve Blues moderne: Danois explosifs assez prétentieux et presque suffisant. Alors oui, il y a des riffs intéressants, mais c'est ce chant insupportable qui remporte le gros lot du disque relou. Désolé, mais ça ne passe pas. Je me faisais donc une joie de passer au disque suivant (Be there pulse), et quarante minutes plus tard, cette sensation d'ennui prédomine sur tout le reste. Je vois carrément où tu veux en venir en comparant ce disque avec celui de Rumble In Rhodos (que j'adore, merci pour le tuyau), en parlant de complexité et de tension. À part quelques riffs très malins (au milieu de «Marathon Man» par exemple, ou l'intro de «5 O'clock in the evening» et de «Sott, smoke & ash»), j'ai trouvé cette écoute non pas inintéressante, mais... comment dire... chiant. Presque sans saveur. Et à la limite de l'indifférence. Je suis dur, je sais. Mais ça ne décolle pas. Si, j'ai cru que ça allait exploser à partir du très bon «Deserters» mais non, on retombe dans l'ennui avec «Newamericacuty.org». J'ai beau réécouter pour la troisième fois ce disque, c'est vraiment la sensation d'ennui qui prédomine, même si je reconnais de belles idées de guitares («The gay revolutions»), mais cette voix, putain... j'ai vraiment du mal. Autant pour Rumble In Rhodos (car tu m'en parles et le parallèle est intéressant), il m'a fallu quelques écoutes pour apprécier ce disque à sa juste valeur, autant là, je ne suis pas sûr que mon avis évolue des masses concernant ce disque. C'est platement bien, mais c'est tout. Ce n'est que mon humble avis.

Mais il y a Saturate every atom, l'album de 2008. Comme tu le dis, chez Lack, les disques se suivent et ne se ressemblent pas. Et c'est tant mieux car celui-là, je l'aime bien. Je l'aime beaucoup même. Le chant relou a presque disparu (hourra !!!!) et la basse ultra puissante se mélange à merveille avec les guitares scintillantes pour former des riffs qui défoncent et des chansons avec de superbes mélodies. En fait, si la rubrique s'appelait HuGui(Gui) les bons morceaux du troisième album, Lack serait très certainement tout en haut de l'affiche. Ce disque est tellement bien que je par-

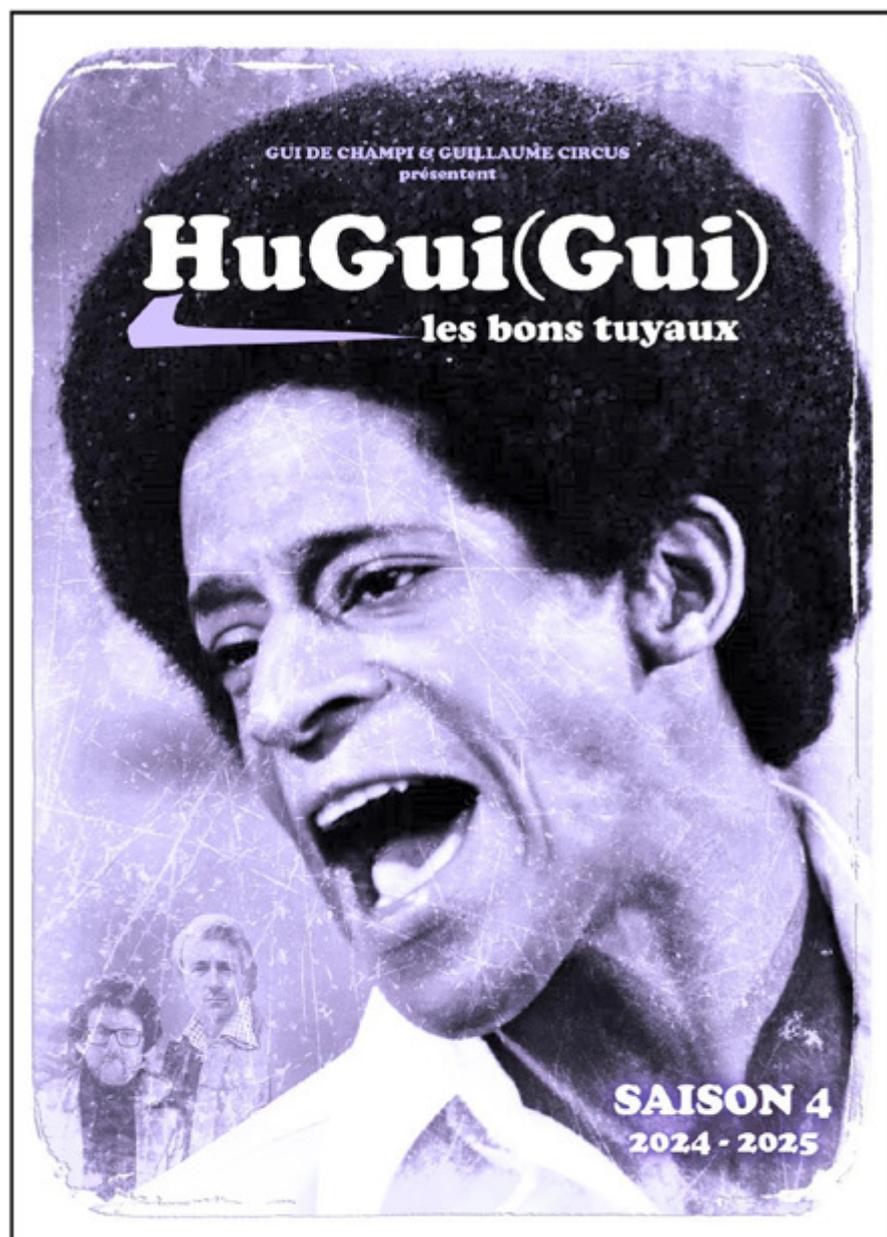
donne presque les deux albums précédents ! Je m'emballe, mais après tant de déception, ça fait du bien d'entendre des morceaux qui squattent tout de suite le cerveau. Il est clairement mieux produit et plus facile d'accès (pour te paraphraser), mais il est surtout moins chiant ! Tu vas te dire que j'ai été perturbé par les deux premiers disques, et c'est un peu le cas. Imagine si j'avais commencé mon écoute par ce troisième album et que j'avais enchaîné avec les deux autres... ça aurait été limite dépression ! Pour moi, le tube de l'album est «Happiest thing alive» : ce refrain putain, quelle classe !! J'en suis au moins au dixième passage depuis ce matin et je peux te dire que celui-là, je ne suis pas près de m'en passer. C'est puissant, c'est frais, c'est malin, c'est... validé ! Ça devait être un sacré kiff de voir et d'écouter ce disque en live. Comme quoi mon ami Rémi a bon goût, mais ça, ça fait longtemps que je le sais. Sa chronique résume bien la situation et lui semble avoir eu la chance de ne pas se taper les disques précédents !

Pour être tout à fait honnête, je pense avoir déjà entendu ce groupe par le passé, mais plus aucun souvenir. Même si les deux premiers disques ne m'ont pas emballé (c'est le cas de le dire), je te remercie de me rafraîchir la mémoire et de me permettre de poser une oreille fraîche (bien que tardive) sur Saturate every atom qui regorge d'excellents morceaux et de morceaux excellents (dont «Cocky», «Cph», «Bombing the moon» et le tube «Behead»). Si ça passe pas loin de chez moi, je pense que je ne louperai pas l'occasion de prendre une baffe en live, et je m'en vais de ce pas choper sur la toile ce disque en mode seconde main. En attendant, je guette ma boîte mail pour recevoir d'ici la semaine prochaine ton tuyau (et bien naturellement, je ne manquerai pas de te rappeler que tu n'auras pas réussi à t'appliquer ta suggestion d'anticipation, ah ah !!).

Ah, au fait, dernière chose. En parlant de rivalité territoriale, j'allais oublier de te rappeler que Lens a tapé Lille la semaine dernière. C'est bientôt à tes Auxerrois de subir la foudre sang et or. Bisou ! (GdC)

■ Gui, Gui

Photos Mestre : Marie d'Emm



LA TEAM HUGUI(GUI)

EST DE RETOUR !!

FANZINE A5, 68 PAGES

PRIX LIBRE

Avec les bons tuyaux :
 Third Ego, Dive Dive, Bicurious,
 The Rituals, Skegss, Regal Cheer,
 Jamie Lenman, Winona Fighter,
 Rumble In Rhodos, Dinosaur Pile-
 Up, Super\$hit 666 et Shoreline

CONTACT :

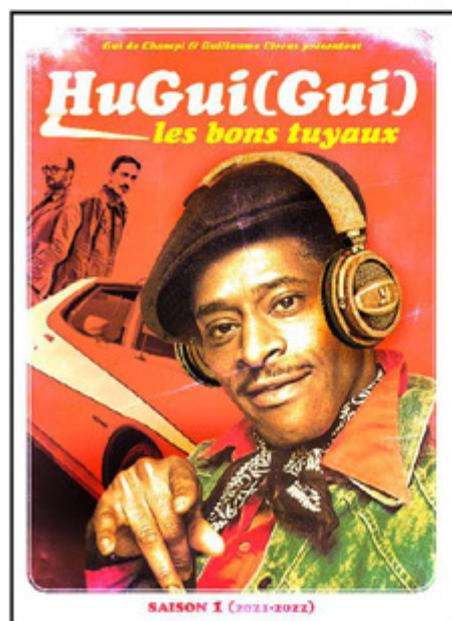
guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

WWW.HUGUIGUI.FR

Toujours dispo pour compléter ta collec' !

couv' : Dan Kérosène

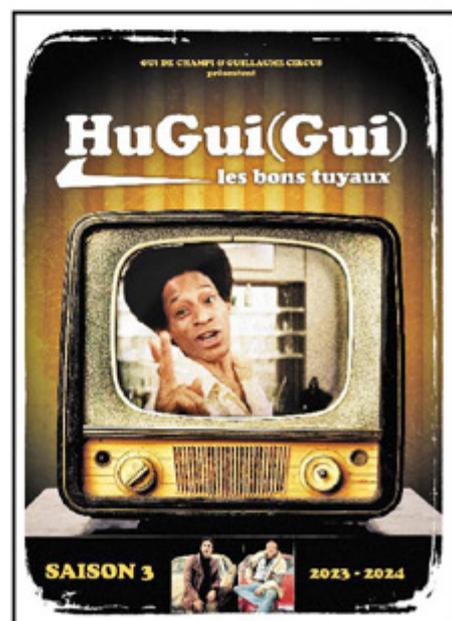
HuGui(Gui) Saison 1



HuGui(Gui) Saison 2



HuGui(Gui) Saison 3





DANS L'OMBRE :

THOMAS DE MINIMAL CHORDS

ORGANISATEUR DE CONCERT, RADIO, DISTRO, BOUTIQUE EN LIGNE, «PRESS OFFICE»... L'ASSO DE CHAMBÉRY, MINIMAL CHORDS, ŒUVRE DEPUIS PLUS DE 20 ANS DANS LE MONDE DE LA MUSIQUE INDÉ ET DIY. THOMAS, L'UN DES MEMBRES, A BIEN VOULU JOUER AU JEU DES QUESTIONS/RÉPONSES DE NOTRE NOUVEAU DANS L'OMBRE.

Quelle est ta formation ?

Pas de formation particulière, plutôt autodidacte. J'ai commencé à développer une passion pour les esthétiques rock/metal au lycée, j'ai poursuivi en dilettante avec 3 années de fac en langues étrangères... Et j'ai finalement lâché durant la quatrième année, j'étais déçu des gens rencontrés à la fac, trop pressés de rentrer dans le monde des adultes... ou c'était plutôt moi qui n'étais pas prêt pour ça : je voulais autre chose. J'ai décroché et j'ai basculé pour un temps dans l'exploration avancée du monde de l'underground/DIY.

Quel est ton métier ?

J'ai une place dans un groupe... mais pas un groupe de musique (rires) Je travaille dans une société du secteur du transport de marchandises et de la logistique. Le siège Europe du groupe est à... Chambéry. J'y suis entré par hasard, au gré de mes petits boulots de l'époque. Au tout début, il s'agissait surtout d'être démerde, un peu créatif ... mais sérieux quand même car il fallait apprendre le métier, pour trouver des solutions au quotidien, avec les équipes : ça a fonctionné. J'y travaille toujours à ce jour, à d'autres postes et d'autres responsabilités. J'ai eu la chance de pouvoir faire un parcours dans cette entreprise, en arrivant à assumer en parallèle l'activité extra-professionnelle que représente Minimal Chords. À l'occasion de cette interview, je pourrai d'ailleurs peut-être vous dire si des personnes dans l'entreprise lisent W-Fenec ! Au cas où, petit rappel : merci à eux/elles de ne pas solliciter/alerter inutilement le service RH après lecture !!!

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Avec Minimal Chords, on a commencé par les orga concerts. Ensuite, comme on ne pouvait pas répondre à toutes les sollicitations, on a créé un programme musical à l'attention des radios pour pouvoir quand même diffuser et mettre à l'honneur les morceaux des groupes qui retenaient notre attention. On a ensuite créé une distro : pour la première version de ce projet, on avait installé des présentoirs avec les prods dans trois magasins à Chambéry. Ensuite, on a décliné ce projet en une boutique en ligne ce qui a permis d'ouvrir notre catalogue aux livres et aussi aux fanzines via le Kiosque. En filigrane de tout ça, on veille et on anime un réseau de contacts pour tenir les gens au courant de ce qu'on fait, ou identifier et prendre contact avec des nouveaux acteurs. De par nos différentes activités combinées, on peut s'adresser aussi bien aux acteurs qu'aux fans/curieux de musique.

Quelles parties de ton job préfères-tu ?

Le job officiel ou les activités Minimal Chords ? J'apprécie de pouvoir faire des allers-retours entre les deux. Ce sont deux exutoires : quand ça ne va pas au boulot officiel, je bascule sur Minimal Chords, dans un contexte où je peux faire ce que je veux, comme je veux... Et quand ça me prend la tête avec Minimal Chords, je rebascule sur le boulot dans un contexte plus cadré, plus structuré. La clef, c'est de rester enthousiaste et de proposer des interactions qui ont du sens, autant que possible. Les moments «privilegiés» que je préfère, ce sont justement ces interactions : ce sont les retombées après les newsletters,

avoir des commandes sur la boutique, des nouvelles prises de contact, des propositions de collaboration... ça bouge à chaque fois, donc leur préparation et la réalisation de leur diffusion, c'est un moment important - et attendu - dans nos activités.

Ça rapporte ?

C'est de l'associatif donc on se tient à ce cadre : c'est à but non lucratif. Les bénéfices qui peuvent être réalisés à travers les différents projets servent à rembourser ceux qui ont avancé de l'argent si le projet le demandait. Sinon c'est réinvesti dans le fonctionnement. La réelle gratification est ailleurs : tu développes et tu entretiens un réseau, tu peux être en contact avec plein de gens, partout, tu fais quelque chose de différent, tu rends service et tu peux te sentir utile, tu t'amuses aussi, en faisant les choses quand même sérieusement. Si par contre, ta boussole dans la vie, c'est ton éducation à l'argent, évidemment...

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Au moment du lycée. La chance qu'on a eu c'était d'avoir accès à un lieu de concerts «underground» régulier à Chambéry : l'énergie et les codes du milieu m'ont tout de suite plu, j'ai adhéré et j'ai rapidement voulu contribuer. C'était une mission qui me convenait. Minimal Chords est arrivé un peu plus tard, quand on s'est lancé dans les orga concerts avec nos projets musicaux et les premiers contacts qu'on s'était fait.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Je ressasse souvent celle d'une orga avec No One Is Innocent. À l'époque, on était en pleine bourre avec les orgas. On se démenait toute l'année avec des concerts découvertes dans des petits lieux et une fois l'an, on se lançait sur un concert dans une grande salle, un peu plus ambitieux. Sans rentrer dans les détails, ils ont failli nous couper la motive/enthousiasme en nous dévoilant, un peu malgré eux, les côtés foireux des gens qui vivent la musique en mode «pro»... et le fossé avec les indés que le comportement du groupe et de leur entourage nous a montré/rappelé backstage. Une anecdote pas sympa en fait : j'en garde un souvenir amer.

Ton coup de cœur musical du moment ?

Les écoutes pour le programme radio permettent de découvrir de chouettes trucs. Du genre quand tu fais tes écoutes au kilomètre en faisant autre chose, et que d'un coup un son t'accroche l'oreille, te fait relever la tête pour checker le nom du groupe et le titre, tout en montant le son... Bref, quand le riff, l'intention et l'interprétation sont réunis.

Katla et le titre «Dead lover», la dernière prod du groupe Sidewinder, A Terre avec «Paris sous les tombes», Palms avec «Summertime», Acres et «Into flames», Eloi et «Soleil mort», Purified in Blood avec «Krater», Vvorse avec «Kenen Valta», Angry Silence et «Another sunday night»...

Tout est d'ailleurs compilé sur la radio du site Minimal Chords (minimalchords.org) : pour cibler sur les coups de cœur, il suffit de mettre «cdc» dans le champ recherche, il y a aussi les vidéos, les podcasts...

Es-tu accro au web ?

Si tu as cliqué le lien, tu vois qu'on geek quand même pas mal avec Flo et Victor, les «web-techniciens» de l'asso. On a planché et créé quelques outils en ligne pour la présentation de nos activités et les interactions avec les gens : le site web, la boutique en ligne... mais aussi des outils pour le suivi de nos différentes activités en interne comme les newsletters, le press-office, la création et programmation des podcasts radio, les travaux graphiques.... Oui, cela demande d'avoir du temps à passer devant les ordi quand on décide de passer à l'action pour apparaître sur le web. Au quotidien, il faut évidemment prendre en compte que tout passe aussi par les prises de contact «au bout du clavier» comme je dis : il faut garder un œil sur les boîtes mail, prendre le temps de répondre utilement et dans un délai raisonnable aux sollicitations. Ça demande un effort pour s'accrocher, et du temps à passer pour arriver à mettre en œuvre les projets les plus pertinents, sans trop se laisser déborder non plus. Il faut s'organiser, se réserver des temps dédiés compatibles avec nos quotidiens... L'avantage dans notre situation : les sollicitations ne manquent pas, les sociaux ne sont pas d'une importance capitale pour notre fonctionnement.

À part le rock et la musique, tu as d'autres passions ?

Je suis un consommateur... de cinéma. J'aime partir en voyage aussi mais les tournées ont plutôt été remplacées par mes déplacements pro maintenant. J'ai aussi une vie de famille, et j'ai encore d'autres occupations/manies/obsessions tout au long de l'année auxquelles je m'astreins du mieux possible. Des engagements à tenir, des passions à entretenir... je ne sais plus vraiment quelle est la frontière entre les 2 (rires)

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Je m'envisage avec Minimal Chords tu veux dire ? En 2014, on fêtait les 10 ans de l'asso et je concluais un édito avec «Chiche pour les 10 ans à venir»... un peu bravache et sans trop savoir de quoi non plus demain serait fait. En

2024, on est présent, on a su «s'adapter». Donc demain on sera encore là, c'est déjà ça. Et de toute façon, on arrête quand on veut : ce non-engagement, je crois que paradoxalement c'est ça qui nous tient à rester dans la place le plus longtemps possible, comme un challenge, comme si on était à une seconde à chaque fois d'une nouvelle sollicitation, d'une nouvelle rencontre, et donc peut-être d'un nouveau succès... Ce serait bête de baisser les bras trop vite (sourire).

Merci Thomas et à toute l'équipe Minimal Chords !

■ Ted

Photos : MC/Manon





0925

